

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA LANGUE DE L'OUROBOROS
SUIVI DE
EXTRAORDINAIRE ET SCIENCE-FICTION

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
MAXIME ARCHETTO

FÉVRIER 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
LA LANGUE DE L'OUROBOROS	
PROLOGUE	2
PREMIÈRE PARTIE – Terre promise	
Chapitre I.....	7
Chapitre II	15
Chapitre III	22
Chapitre IV	30
DEUXIÈME PARTIE - Amour et châtement	
Chapitre I	38
Chapitre II	43
LE LIVRE D'ANTOINE – La Mer des utopies	
Prologue	46
Chapitre I – Les Premiers jours.....	49
Chapitre II – Une Semaine.....	51
Chapitre III – Deux Semaines.....	54
Chapitre IV – Trois Semaines.....	56
Chapitre V – Lorsque le Temps n'existe plus.....	62
Chapitre VI – Quelque Temps après ma mort.....	64
Chapitre VII - Purgatoire.....	67

SUIVE DE LA DEUXIÈME PARTIE – Amour et châtimeut

Chapitre III	72
Chapitre IV	76

TROISIÈME PARTIE – La Langue de l’Ouroboros

Chapitre I	80
Chapitre II	83
Chapitre III	87
Chapitre IV	94
Chapitre V	97
Chapitre VI	100

QUATRIÈME PARTIE – La Chute de la Maison-Dieu

Chapitre I	105
La lettre d’Antoine	110
La lettre d’Alessandro	113
Chapitre II	114

ÉPILOGUE

Chapitre I	121
Chapitre II.....	127

EXTRAORDINAIRE ET SCIENCE—FICTION

AVERTISSEMENT	130
INTRODUCTION	131
<i>L'Ailleurs</i>	132
De l'Étrangeté réaliste.....	133
La Distanciation.....	134
Prospecter dans l'inconnu.....	136
Séjour dans l'altérité	138
Temporalité et science-fiction	139
L'Imaginaire	141
<i>L'Ailleurs</i> comme miroir de la réalité	143
Sous-texte	145
Esthétique et science-fiction	146
Contamination des genres	148
Du Plausible et de l'inexplicable	149
Séduction de l'étrange	150
Dystopie et utopie	154
Conclusion	156
BIBLIOGRAPHIE	159

RÉSUMÉ

Ce court roman de science-fiction met en contexte une île isolée, au cœur d'un monde inondé où se rencontrent des personnages issus d'univers différents. Dans ses cavernes naturelles habitent des autochtones, d'anciens montagnards devenus marins. Ces derniers sont dirigés par un idéaliste exilé de l'ancien monde. Avec eux, il tente de réaliser une société utopique. L'île est séparée en deux par un lac au bout duquel se trouve une tour aux origines obscures où vivent deux reclus du village, un fou et un délinquant. L'équilibre entre ces deux mondes est rompu lorsque débarque sur l'île une alchimiste généticienne en quête du Grand Œuvre et prête à tout pour atteindre son but. Aidée de son équipage et de technologies futuristes, elle prend d'assaut la tour et y établit son trône. Chaque partie est racontée à partir du point de vue d'un des personnages principaux. Ce roman expérimente la multiplication des voix — qui est soutenue par un jeu de caractères où les italiques jouent un rôle majeur.

La réflexion qui suit se penche sur la question de l'extraordinaire (ce qui est hors de l'ordre normal des choses de notre monde) dans la science-fiction. En analysant ce qui est propre à ce genre, cet essai vise à comprendre les avenues qu'offre l'extraordinaire à l'écrivain. L'hypothèse étant que les constructions d'univers fantaisistes de la science-fiction remettent en perspective des réalités sociales et en permettent une *réinterprétation*. Ce genre offre à l'auteur la possibilité de critiquer la société à partir des constituants de ses univers fictifs parce que l'effet de distanciation créé par l'utilisation de *l'ailleurs* est porteur d'une vision du monde. Ainsi derrière la trame narrative se cache une intention idéologique que le lecteur ne voit pas nécessairement, puisque l'emphase mise sur les actions des personnages la voile.

Mots clés: Science-fiction, extraordinaire, engagement, ailleurs, utopie, étrangeté.

LA LANGUE DE L'OUROBOROS

PROLOGUE

Immobile sur le parapet de la tour d'ivoire, Antoine contemple la mer que fouettent les bourrasques d'un ciel noir. Des centaines de mètres plus bas, d'immenses vagues se déchirent sur les rochers de l'île qui, autrefois une haute montagne, se dresse à présent au-dessus de l'océan ayant recouvert les terres de jadis.

J'ai voyagé à travers l'éther pour en arriver à vivre en toi, première de mes incarnations. J'envisageais tout un monde de sensations et mille expériences passionnantes. Mais ta vie m'ennuie. Tu m'écoutes, Antoine ?

— Je t'écoute Poisson-Lune. Comment ne pas t'entendre, tache béante qui s'ancre en mon cerveau malade ? Épargne-moi donc ton éternelle rengaine et laisse-moi profiter de la beauté de ce ciel terrible qui me plonge dans mes souvenirs.

Tu m'exaspères, toujours prisonnier de ton passé.

— Je souhaite que tu te taises, voix maudite.

Pourtant, je t'ai laissé maître de ce corps, bien que tu me l'aies déjà abandonné.

— Ce corps, je te rappelle que nous sommes passés près de le perdre. Grâce à ta soif de vivre, j'ai été exilé du village, condamné à vivre à l'écart. Si au moins j'avais la solitude... Retourne donc à la lune, esprit malfaisant.

Je n'ai pas vécu ce que je devais vivre ici. Je ne partirai pas. Ah...voilà Fauve. Lui possède ce qu'il me faut ; la jeunesse et la tristesse d'un amour déçu. Mais surtout, des illusions plein la tête...

— Tu as raison, c'est ce que tu mérites : un voleur, un délinquant, un criminel sans respect pour rien ni personne...

Émergeant de l'escalier qui accède au dernier étage de la tour, un jeune homme contourne la tige colossale de l'éolienne emportée par la tempête dans une furie maelströmesque. Le nouveau venu se dirige d'un pas nonchalant vers Antoine qui, silencieux, observe se déployer au large la colonne noire du typhon que soulignent des éclairs. Les longs cheveux gris d'Antoine volent derrière lui tandis que s'approche Fauve arborant un sourire narquois :

— J'imagine que tu t'entretiens avec ton ami imaginaire ? À moins que tu n'aies choisi cette magnifique journée pour en finir en embrassant le grand vide ?

Antoine soupire, se retourne et, en regardant l'adolescent dans les yeux, il déclare :

— L'amour est un mal bien pervers de t'avoir rendu aussi cruel envers moi qui ne t'ai rien fait. Garde ta douleur pour toi, toi qui ne sais rien de ce que j'ai déjà souffert.

Le vent qui prend davantage de force à chaque instant oblige Fauve à crier pour se faire entendre :

— Ne comprends-tu pas ? C'est votre silence qui me tourmente. J'ai le droit de savoir la vérité sur mes origines. Alessandro et toi vous vous moquez éperdument de mes angoisses, vous deux qui, pourtant, vous dites «mes pères» !

Antoine s'avance jusqu'à l'adolescent et pose sa main sur son épaule. Fauve se dégage d'un geste brusque. Leurs regards s'affrontent un moment, pendant qu'au-dessus d'eux, le tonnerre détone dans un claquement qui les fait sursauter. Une pluie torrentielle s'abat subitement sur eux, les forçant à se précipiter à l'intérieur pour éviter la flagellation des trombes d'eau glaciale. La trappe refermée, ils descendent l'escalier en spirale et atteignent la salle de verre où se tiennent des jumeaux. Antoine s'arrête, regarde Fauve et lui murmure :

— Nous reprendrons cette discussion demain. Les fils d'Alessandro attendent leur leçon d'arctique.

— Oui, bien sûr, sauve-toi encore, dit Fauve tout en lançant un regard noir aux occupants de la pièce.

Après le cours, Antoine, seul devant l'immense baie vitrée, regarde le soleil couchant.

Allez, termine le livre et passe à autre chose. Tout de même, quel être dément tu es. Au lieu de lui raconter ses origines, tu vas les lui faire lire ! Quel manque de tact !

— Je serais incapable de lui raconter cette histoire, gémit Antoine pendant que se mouillent ses yeux. Alessandro et moi avons convenu ensemble que ce procédé était la meilleure solution puisque Fauve haïra à jamais celui qui lui racontera la vérité.

Déculpabilise-toi comme tu le veux, mais selon moi, vous manquez simplement de courage... et de cœur. Fauve est une plaie dans votre vie ; jusqu'à son nom vous rappelle vos malheurs. Un jour, je lui raconterai son histoire. En attendant, continue de t'occuper de ces jumeaux imbéciles qui n'ont guère besoin de toi.

Les larmes coulent sur les joues d'Antoine qui marmonne :

— Tu ne lui diras rien. Tu n'existes pas. Pas ailleurs que dans ma folie. J'enseigne la langue arctique aux fils d'Alessandro, en échange de quoi ils m'aideront si jamais Fauve dépasse les bornes. Un jour, quand il aura appris la vérité et qu'il sera revenu dans le droit chemin, ils retourneront tous ensemble au village.

Beau projet... utopique. Tu crois vraiment que d'ici là l'isolement et l'incarcération guériront les blessures qu'ouvrira ton livre ?

— Je ne sais pas. Mais il ne m'appartient pas de décider. C'est la décision de la Langue de l'Ouroboros, et je la respecterai. C'est son cœur brisé qui est à l'origine de la révolte de Fauve. Ça passera, j'en suis persuadé, mais il faut le tenir à l'écart du village.

Qu'est-ce que tu m'ennuies à toujours obéir à cet Alessandro ! Tu es un faible, Antoine, et je vais te désobéir en tout. Je romps notre pacte d'harmonie jusqu'à ce que tu redeviennes un homme.

— Mais retourne donc d'où tu viens, au lieu de me hanter !

PREMIÈRE PARTIE

TERRE PROMISE

CHAPITRE I

Entre ciel et mer plane un oiseau masqué. Étrange en haute mer. Aucune île à l'horizon, rien, rien que des nuages. Par contre, sous la surface de l'eau, un submersible doré, le *Léviathan*, suit cette chose qui semble être un oiseau avec un buste de femme et qui porte un masque sculpté à l'image d'un visage de jeune fille. Il s'agit de Bourrasque, la harpie, un monstre mythique recréé dans les laboratoires de Chiméra, celle qu'on appelle la Matriarche.

Ainsi plane Bourrasque, la harpie. Elle survole la mer et scrute l'horizon à la recherche d'une île. Mais à part l'eau, rien ne se présente : que des nuages sombres qui courent dans le ciel. Avec eux se lève un vent qui trouble la trajectoire de Bourrasque.

— Mère ? demande-t-elle de sa voix aiguë.

Dans le masque aux yeux d'ambre, des microphones enregistrent les mots qui voyagent par ondes et atteignent les capteurs de Mille-Visages, le heaume maître que revêt Chiméra. Une merveille de technologie faite d'argent massif que surmonte une couronne de sept pointes serties de pierres précieuses qui assurent le contact avec les masques capteurs.

Immobile sur son trône d'or au centre du *Léviathan*, Chiméra contemple les images transmises par l'Ambre Jaune et qui défilent à l'intérieur du heaume. La voix grinçante de la harpie l'agace et la fait sortir de sa rêverie, aussi la Matriarche lui ordonne-t-elle d'un ton glacial de poursuivre l'opération de reconnaissance.

Bourrasque obéit sans discuter. *De la mer, de la mer, toujours de la mer. L'Atlas m'avait pourtant promis de la terre et il ne peut mentir.* Aucun rivage, que le vent qui tourne à la bourrasque et le ciel qui verse ses premières larmes et les vagues qui prennent de l'ampleur au rythme des grondements sourds du tonnerre.

— Mère ?

Le cri de la harpie donne aux images une profondeur dramatique qui subjugué Chiméra. Cependant, la tempête se déchaîne, et Bourrasque, prisonnière du vent, tourne et retourne sur elle-même, allongeant grandes ses ailes afin de trouver appui dans les courants invisibles qui la secouent. Un haut-le-cœur saisit la Matriarche qui commande d'une voix presque émue :

— Tâche de survivre, Bourrasque. Impossible d'émerger dans de pareilles conditions.

Aspirée par le typhon, Bourrasque transportée émet un rire de défi lorsqu'elle retrouve un semblant de stabilité en passant dans l'œil du cyclone. Les éclairs soulignent d'un éclat bleuté les gerbes d'eau que soulève la spirale de vent. L'immobilité de Bourrasque dure quelques secondes pendant lesquelles Chiméra, fascinée, regarde le mur de vent et d'eau. Puis survient la chute.

La tornade se déplace soudainement et reprend Bourrasque pour la projeter vers le bas jusqu'à ce qu'une vague volante la saisisse pour l'offrir au ventre de l'océan. Au même instant, l'eau salée atteint les circuits électriques du masque et l'image s'embrouille. La Matriarche, contrariée, se lève de son siège. *Quel gâchis. Espérons que le masque sera récupérable. Tout de même, quelle poisse ! Il est grand temps d'atteindre la terre, mon contact avec la réalité s'amenuise davantage chaque jour. Bourrasque aura payé de sa vie mon sens de la poésie...*

Silencieuse, dans la noirceur opaque de Mille-Visages, Chiméra soupire. Elle se repasse mentalement la fin de Bourrasque. *N'ai-je pas vu une tache sombre à travers la tornade ?* De sa voix claire, la Matriarche commande à Mille-Visages :

— Marche arrière.

L'écran intérieur du heaume présente à nouveau les derniers instants de Bourrasque. *Voilà le point à l'horizon.*

— Pause.

L'image se fige.

— Zoom.

Le point grossit et prend progressivement forme. Chiméra reprend place sur le trône. *Une éolienne ? Serait-ce possible ? TERRE ! Enfin.* Au delà des vagues immobiles s'élève une tour blanche au sommet de laquelle brille une hélice au mouvement suspendu. *Surtout ne rien précipiter, agir comme prévu.*

— Mille-Visages, changement d'émission, connecte-moi au Saphir.

Mille-Visages ajuste ses récepteurs, la pierre d'ambre s'éteint, le saphir scintille et se connecte au heaume maître. Chiméra se trouve transportée dans une pièce sombre où une baie vitrée donne à voir un vaste paysage sous-marin. Dans le silence ne s'entend qu'un vrombissement sourd dont la source semble éloignée. *Les moteurs tournent au ralenti ? Ce doit être dû à la tempête.* Encastrés dans le mur, quatre écrans aux contours de métal projettent des successions de chiffres et de lettres pendant qu'au-dessus de la fenêtre, un large téléviseur diffuse des lignes de trajectoires à l'intérieur d'un plan du relief submergé. Chiméra s'applique à discerner une tache blanche qui se meut dans l'horizon aquatique. Sans préambule, elle demande :

— Qu'est-ce là-bas ?

L'image sursaute mais *Târâ*, habituée à ces interruptions, reprend vite le dessus et répond de sa voix morne :

— Un grand requin blanc, Mère. Je l'ai vu engloutir Bourrasque. Voulez-vous en savoir davantage, Mère ?

Un roi de la mer ici... Il faudra le capturer si l'île s'avère habitable.

— Fichez-le.

Capitaine du *Léviathan*, Târâ, qui porte le masque Saphir représentant un visage de pieuvre, siège près de la fenêtre devant un large poste de contrôle où sont alignés quatre antiques claviers de dactylos jumelés à des leviers d'or, d'argent, de bronze et de cuivre. Adroitement, Târâ actionne ce dernier et tape sur quelques touches de la dactylo correspondante. Sur un des quatre petits téléviseurs s'inscrit : ZOOM 100%. Elle lève ensuite la tête et observe l'écran supérieur au-dessus de la fenêtre où figure maintenant le squal. Quelques secondes plus tard, elle lit, de sa voix d'ordinateur :

— Grand requin blanc de sexe féminin âgé d'approximativement six ans, mesurant treize mètres de long pour un poids d'une vingtaine de tonnes.

Nouveau martèlement des touches de la dactylo. Après un moment, Târâ ajoute :

— Elle est nettement au-dessus des moyennes de son espèce.

Une reine des mers, c'est encore mieux que j'espérais. Elle pourrait remplacer Bourrasque.

— Envoie le drone qu'il lui pose un émetteur, Târâ. Après, éteins les moteurs, ancre le *Léviathan* et entame la procédure de détection complète d'environnement.

— Cela prendra environ quatorze heures.

— Fin de la réception.

La pierre bleue s'éteint. Lorsque la Matriarche retire le heaume, sa tête lancine. *Il est temps de me reposer.* Les élancements de douleur s'intensifient pendant qu'elle observe la salle, qui ressemble à une cellule de prison avec ses murs d'acier blindés et son apparente absence de porte. Il s'agit en fait d'un cube de deux mètres, totalement nu à l'exception du siège matriarcal et du socle où gît à présent Mille-Visages.

Un mur coulisse. Chiméra s'engage dans un escalier en colimaçon et débouche sur un couloir situé entre ses appartements et la salle de réception. Sur un large portail

d'acier noir, des statues dantesques entrelacées dévisagent la Matriarche, qui prononce :

— Anima.

Les étreintes figées des amants de métal se relâchent et, silencieux, les battants d'une vaste double porte s'ouvrent. Chiméra pénètre dans le vestibule de pierre où d'autres statues, sculptées dans les murs et le plafond, poursuivent leurs caresses. À son entrée, une main de granite se tend et lui offre un trousseau de clefs hétéroclites. Chiméra en dégage une de platine qu'elle insère dans la pupille d'une sculpture représentant une nymphe. L'œil s'illumine d'une lueur blanchâtre. *Viens à moi, Lilith.*

La Matriarche entre ensuite dans une vaste salle de bains circulaire au dôme de verre sphérique. Par ses vitraux se diffusent les rares rayons de soleil qui parviennent à franchir les vingt mètres qui séparent le *Léviathan* de la surface. *L'Atlas a raison. Les tempêtes se dissipent aussi vite qu'elles apparaissent dans cet hémisphère.* En se dévêtant, la Matriarche observe un moment l'enchevêtrement des corps de pierre qui composent les colonnes et la voûte soutenant le dôme.

— Anima.

Des bouches et des sexes de certaines statues jaillissent des jets vaporeux qui troublent la surface calme de l'eau du bassin central où se dessinaient un moment plus tôt d'insolites ombres créées par le passage d'un banc de poissons au-dessus de la voûte. Chiméra laisse choir sa robe de velours rouge vin sur le fin bras d'une des sculptures qui forment les contours d'un grand miroir ovale. Nue, elle contemple son reflet et refait le chignon qui retient les boucles de ses longs cheveux d'or.

Deux ans que je laisse pousser ces cheveux encombrants dans l'attente de ce moment, demain, où je pourrai rencontrer un homme. Je ne serai pas comme toi, Mère. Je ne les tuerai pas tous, que l'Atlas m'en garde. Observant son corps svelte, elle s'attarde sur les rides naissantes au coin de ses yeux d'un bleu hypnotique. *Trente cycles hier. Je vieillis. Il est grand temps de connaître les joies de l'enfantement.*

Après un certain temps, son reflet se dédouble et apparaît une femme vêtue d'une robe de soie blanche. *Lilith*. La jeune femme attend, immobile, la tête inclinée dans une pose respectueuse. Son abondante chevelure blonde ondulée entoure son visage que cache un loup d'ivoire et de perles sans fentes pour le regard. *Sa déférence la rend semblable à une statue : elle s'insère parfaitement au décor*. Sans mot dire, Chiméra se retourne, lui lève le menton et dépose sur ses lèvres offertes un baiser.

— Déshabille-toi, nous allons prendre un bain.

L'eau chaude crachée par les statues crée peu à peu un nuage dans la pièce. Dans le miroir, Chiméra contemple la nudité lactée du corps de Lilith et frissonne de jalousie. D'une main ferme, elle caresse les courbes humides de l'adolescente, qui pivote, obéissante. *Quelle perfection. Mon Œuvre*. Émue, elle colle l'oreille contre la poitrine blanche et écoute les battements du cœur de la jeune fille. Le mélange odorant de peur et de virginité qu'exhale Lilith l'enivre, et Chiméra se laisse emporter par la volupté. Elle glisse lèvres et langue sur la peau sucrée de la jeune fille, qui reste de glace.

— Mon Œuvre, Ma création.

À genoux la main tendue sur la matrice, la Matriarche s'électrifie de plaisir, lève les yeux vers Lilith et soupire d'aise.

Son excitation passée, Chiméra dirige Lilith jusqu'à la piscine. Ensemble, elles descendent l'escalier qui pénètre dans le bassin, sous les gerbes chaudes des statues-fontaines qui cessent de jaillir dès que les deux femmes touchent la surface fumante du bain. La pièce est plongée dans la pénombre.

— Ignis.

À mi-hauteur des colonnes, des statues ouvrent leurs paumes où naissent de minces flammes qui éclairent la pièce d'une lueur rougeâtre et dissipent les ombres inquiétantes du crépuscule marin.

— Masse-moi le dos, Lilith. Oui, là... Demain tu sortiras à l'air libre... Demain tu rempliras le rôle pour lequel je t'ai conçue. Tu débarqueras dans l'île. Je

serai avec toi. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quoi que ce soit, belle Œuvre blanche. Autrefois, avant la grande inondation, l'île promise était une montagne où vivait, à l'écart du monde, une communauté religieuse. L'histoire rapporte que les moines furent tués lors des génocides de la grande guerre. Maintenant que les cendres sont retombées, cet endroit héberge sans doute l'ancienne communauté de montagnards qui doivent leur survie à la connaissance du réseau de grottes. Des tunnels parcouraient autrefois les monts environnants aujourd'hui submergés ou détruits par les tsunamis du dernier siècle. Quoi qu'il en soit, cet endroit oublié du reste du monde constitue le lieu idéal pour reconstruire mes laboratoires coulés en même temps que la banquise sur laquelle tu naquis. Sur la pierre, nous ne risquerons plus un pareil désastre. La pierre ne fond pas, Lilith.

Sa migraine presque résorbée resurgit au souvenir de sa banquise, l'univers de son enfance, engloutie par la mer. Elle revoit ses fidèles serviteurs la maudire, accrochés au toit du manoir gothique que l'eau glacée avale lentement. *Je ne pouvais les sauver, c'était eux ou la technologie.* Un épais silence enveloppe la pièce. Lilith masse la Matriarche, qui respire profondément, vidant son esprit des pensées parasites. Quand enfin le mal de tête s'atténue, elle soupire et murmure :

— Va me chercher ma robe de nuit. Tu dormiras avec moi ce soir.

Lilith nage jusqu'à l'entrée du bassin et se dirige ensuite vers un lavabo que soutiennent deux statues aux poses symétriques. Sur chaque bras extérieur sont accrochés une serviette et un peignoir. Bien qu'aveuglée par le loup d'ivoire, Lilith choisit sans hésiter le linge blanc et se sèche. Elle enfile ensuite le vêtement de même couleur et saisit sur l'autre statue la serviette et le peignoir rouge vin afin d'accueillir la Matriarche à sa sortie du bain.

— Demain, Lilith, commencera ta vraie vie. À l'abri des survivants de cet ancien monde embourbé dans ses guerres intestines, personne ne troublera notre paix. Personne ne tentera une expédition que seul rend possible un vaisseau submersible comme le *Léviathan*. Non, personne ne risquerait un de ses précieux navires dans des

mers aussi capricieuses. Et surtout, personne ne connaît l'emplacement exact de ce lieu, à deux cent milles kilomètres de la plus proche côte, que j'ai découvert après cinq ans de recherches et de calculs.

Chiméra soupire et se remémore, amère, sa mère sur son lit de mort lui annonçant la fonte de la banquise et l'engloutissement du manoir. *Quel bel héritage, mère. J'ai survécu. Plus rien de toi ne m'atteindra ici.*

— Bien, je suis sèche, enfile-moi le peignoir.

À l'extrémité de la salle, Chiméra et Lilith passent la double porte de noyer et se retrouvent sur le tapis de la spacieuse chambre à coucher. Par les hublots, la Matriarche aperçoit les ombres de ces horribles poissons des profondeurs, signe que Târâ procède à l'ancrage du Léviathan.

— Lilith, ferme les rideaux. Éclairage rouge sombre, intensité 4.

Une chaude lumière écarlate se diffuse dans la pièce à l'ordre impeccable. Chiméra choit dans un confortable fauteuil bleu. Elle gave son regard de la beauté capricieuse de cette chambre aux meubles de bois rare, aux tapisseries antiques et à l'immense lit à baldaquin.

— Belle Œuvre blanche, demain aboutira ce trop long voyage. Neuf ans à avancer à tâtons, à attendre que les courants marins soient propices et nous laissent emprunter les routes qui mènent à ce havre sur lequel je bâtirai mon Grand-Œuvre. Tu étais une enfant lorsque nous sommes parties, te voilà adulte et demain tu seras reine. Va dormir, tu devras être forte.

CHAPITRE II

Assise sur le faite d'une montagne, une majestueuse tour d'ivoire surplombe la mer. Fauve, accosté au parapet, observe par la lentille d'une longue vue l'éclat doré scintillant par-delà le brouillard qui couvre le quai flottant. Plus bas s'étend l'escalier qui s'enfonce dans le roc, parcourt des tunnels et mène au pont-levis. Fauve entreprend de s'y rendre afin d'épier cet étrange vaisseau d'or sur lequel se déploient des ombres.

— Târâ à Mille-Visages : Mère, j'ai un rapport préliminaire de l'île... Êtes-vous disposée à l'entendre ?

↓ J'écoute.

— La tour se dresse au sommet de cette falaise. Derrière elle se trouve un lac de quatre kilomètres de long par deux et demi de large pour une profondeur inconnue estimée supérieure à deux cents mètres. Selon les sondes, l'eau douce abrite des formes de vie complexes. Sur la rive opposée, les drones ont découvert un village qu'habitent des êtres humains : les montagnards. Le rapport révèle aussi de faibles sources d'énergie. Rien d'atomique. Quelques panneaux solaires. Fin de la transmission.

— Reçu. Procédez au débarquement.

Du brouillard que dissipe le soleil levant émergent, sur le pont du *Léviathan*, quatre femmes masquées. Elles se tiennent immobiles dans l'attente des ordres de la Matriarche. Kali la rouge, une costarde, occupe la fonction de garde du corps. Elle porte un masque de bronze cornu aux yeux de rubis. Plus souple et élancée, sa sœur

Anansé la noire est la main griffue de Chiméra ; éclairceuse et tueuse, elle arbore un masque de jais à la disposition de pierres d'onyx évoquant les huit yeux d'une araignée. À ses côtés se trouve Melog la grise, l'ingénieuse technicienne de la Matriarche. Bien qu'elle soit de la taille d'une petite fille, des antennes fixées à son masque d'argent et de cristal font d'elle la plus grande des quatre. Lilith la blanche, dernière née, radieuse dans la luminescence de l'aube, est la porte-parole. Sur son masque d'ivoire des perles forment un triangle de trois yeux.

— Târà, descends la passerelle.

Le saphir de Mille-Visages étincelle pendant qu'il transmet les paroles de la Matriarche. Assise sur son trône, Chiméra observe les images qu'émet Perle, le masque serviteur de Lilith. Un panneau de la coque du *Léviathan* se détache et aborde le quai flottant face au pont-levis. Kali la rouge emprunte la passerelle. Melog, qui la précède, observe l'espace entre le quai et la paroi de la montagne. Elle s'arrête et lève les yeux. Ses antennes se mettent à vibrer frénétiquement puis elle déclare de son ton rapide et monocorde :

— Impossible de me relier au pont-levis, le mécanisme s'active manuellement. Attendez... Je détecte une présence humaine.

Qu'ils viennent... Impassible, la Matriarche ordonne :

— Remontez sur le navire Kali, Melog.

Les deux femmes regagnent le *Léviathan* et se positionnent près de Lilith.

— Mille-Visages, laisse-moi voir par le cristal.

Les sens du heaume maître se retirent des perles de Lilith et se projettent à l'intérieur des cristaux du masque de Melog. Le vent souffle sur les robes des quatre silhouettes aux regards rivés sur le pont-levis. La voix nasillarde de Melog rompt le charme créé par le bruissement des étoffes et le ressac de la mer :

— Il est seul. C'est un Méditerranéen, il doit avoir l'âge de Lilith, un mètre quatre-vingt-sept, soixante-dix-sept kilos, je ne détecte aucune arme.

Oh, mais... Ainsi, il y aurait des Méditerranéens dans l'île. Amusants, ces vêtements violets... Joli, ce bonnet gris qui cache mal ses cheveux noirs. Allez, lâche ces jumelles que je voie tes yeux... J'ai une surprise pour toi.

— Melog, dis à Lilith d'enlever son masque et de le saluer.

Timide, Lilith retire Perle et son visage diaphane resplendit de beauté dans la lumière matinale. Elle salue l'unique spectateur, un point violet juché sur une des hautes saillies de la montagne. Le jeune homme disparaît à nouveau derrière les rochers qui cachent le sentier. *Ah non ! Tu aurais dû me montrer ton visage en échange !* Le masque ultra sensible de Melog permet à la Matriarche de suivre l'adolescent à la trace. *Il vient, appâté par mon œuvre blanche.*

— Lilith, remets Perle. Mille-Visages, active le logiciel traducteur.

Chiméra observe la forme qui frôle le vide, enjambe les anfractuosités et s'aventure dans les escaliers abrupts qui sillonnent le chemin. Au bout d'un certain temps, deux lucarnes circulaires s'ouvrent au-dessus du pont-levis. L'une révèle l'éclat miroitant d'une lentille, l'autre un trou béant d'où sort l'écho d'une voix latine aux intonations chaudes et poétiques. Le logiciel traducteur de Mille-Visages enregistre et répète la phrase du jeune homme. Ensuite, de sa voix synthétique, il décrète :

— Dialecte méditerranéen.

Du méditerranéen ?

— Traduis.

Le logiciel reprend la phrase mais sans l'élan poétique :

— Votre visage de la beauté, madame les mille plus belles splendeurs, dépasse en soleil de ma vie.

Il délire, ce traducteur. Pendant que Chiméra réfléchit au sens de cette phrase, le jeune homme pose une nouvelle question, en langue océanique cette fois. Cependant, le traducteur répète la phrase précédente et la retraduit :

— Votre visage de la beauté, madame les mille plus belles splendeurs, dépasser en soleil de ma vie.

— Non mais ! Tu traduis ou quoi ?!

— Dois analyser langue, langue non détectée. Dois analyser langue. Langue non détectée....

Quel mauvais logiciel. Târâ et Melog seront punies... Se contenant, la Matriarche commande :

— Analyse la langue.

Le traducteur, de sa voix métallique rétorque :

— Dialecte océanique.

— TRADUIS !

La Matriarche résolument énervée écoute l'enregistrement du dialecte et sa traduction :

— Ici faire que venir vous ? Servir masques ces à quoi ?

La sonorité gutturale des mots océaniques occupent l'espace entre le quai et le pont-levis. L'homme attend une réponse. Les femmes demeurent immobiles.

— Logiciel, traduis ces paroles de l'arctique au méditerranéen : Nous sommes sept voyageuses qui voudrions visiter votre île. Mille-Visages, transmets cette phrase à travers les haut-parleurs de Perle.

L'excellente qualité sonore de Perle donne l'impression que la voix de Chiméra appartient à Lilith. Cela n'empêche en rien les mots de s'entrechoquer. Cependant, le jeune homme répond d'une voix mélodieuse que massacre le traducteur :

— Mer de étoile belle, méditerranéen votre m'être à comprendre difficile. Accent et des votre mots l'ordre déranger peu quelque. Être-ce mais moi qui oublier avoir de mes ancêtres la langue ? Vite faire, arriver ils absence constater qu'ils dès mon. Fuite en je être. Le navire sur prendre-moi...

Cliquetante, la voix de Melog interrompt le traducteur :

— Mère, je détecte des présences dans le sentier. Arrivée à la porte estimée en treize minutes trente secondes. Sont non armés.

Pourquoi ne pas secourir le renégat... Cela pourrait s'avérer utile de détenir un informateur.

— Traducteur, je te supprime si tu ne rends pas cette phrase compréhensible en méditerranéen : D'accord, viens, nous t'accorderons l'asile.

Après un court moment, le pont-levis amorce lentement sa descente sous les grincements de protestation des chaînes.

— Il vient nous rejoindre, émet Chiméra à l'intention des quatre femmes.

Derrière le pont, à demi abaissé se dresse une herse de fer. Melog, machinale, remarque :

— Deux hommes viennent, des Océaniques, je les ai vus, ils marchent vite. Ils arriveront avant que votre protégé n'ait remonté la herse. Le mécanisme de déverrouillage archaïque doit prendre un certain temps à s'activer.

Foutue mathématicienne, avec elle impossible de rêver. Soudain, une des chaînes cède, et le pont, en tombant, percute avec fracas le quai qui chavire presque. Des gerbes d'eau éclaboussent les femmes sur le *Léviathan*. Derrière la herse, à travers un dense nuage soulevé par l'onde de choc, se meut la silhouette floue du renégat qui s'affaire auprès des leviers. Une fois la poussière retombée, l'adolescent jette un coup d'œil rapide en direction de Lilith, mouillée, qui se tient debout sur le pont du submersible. Curieux, il s'arrête et la dévisage. *Non, tu n'as pas le temps.*

— Traduis : dépêche-toi.

C'est alors que Lilith descend sur le quai et marche en direction du spécimen humain de sexe masculin. *Comment est-ce possible ? Elle agit de sa propre volonté !*

— Lilith, remonte immédiatement sur le *Léviathan*.

Mais Lilith n'obéit pas et avance jusqu'à la grille derrière laquelle se trouve le jeune homme... *Comment est-ce possible... ?* À ce moment Perle croise le regard violet du renégat, ce qui ouvre une faille dans l'esprit de Chiméra. Sa volonté de fer

cède, et sur ses joues coulent des larmes salées. La Matriarche pleure d'un chagrin inexplicable et incontrôlable. *Impossible, j'ai vaincu les périls des sept mers, seule, j'ai soumis mes enfants et toujours mon cœur a été digne d'une statue de pierre. Chiméra, reprends-toi, reprends-toi. Seuls les animaux éprouvent des émotions.*

Cependant, la Matriarche demeure incapable de se distancier des événements. Dans son esprit, la faille s'agrandit. Lilith n'existe plus, c'est elle qui enlève son gant et touche la joue du renégat, c'est son cou que le jeune homme caresse, à elle qu'il murmure une phrase rauque et musicale que déstructure le traducteur :

— Enlève ce masque que je te baiser donner un avant n'arrivent qu'ils.

Masque ? Éloquents, les gestes du renégat permettent à la vraie Lilith de comprendre. Elle retire le masque, qui dès lors ne montre plus que les planches du pont-levis, ce qui tire brusquement la Matriarche de sa rêverie.

— Kali va me chercher Lilith et vite. Mille-Visages, connecte-moi au cristal.

À travers les barreaux de la herse, le renégat glisse ses doigts le long de la nuque de Lilith et dépose un tendre baiser sur ses lèvres. Déconnectée, propulsée dans un univers de sensualité, Lilith laisse tomber Perle et enlace les épaules du jeune homme. *Ton châtiment sera terrible, Lilith !* Cet instant ne dure qu'une fraction de seconde et la chute du masque se termine entre les doigts de Kali, qui soulève de l'autre main Lilith et l'emporte avec célérité sur le *Léviathan*.

— Kali, mets-lui le masque.

Lorsque le contact visuel entre les amants se rompt, Lilith laisse échapper un cri strident. Melog, dont l'ouïe est hypersensible, s'évanouit dans les bras d'Anansé, qui l'empêche de tomber à la mer.

— Amène-moi cette coquine, Kali. Anansé, je te conseille de réveiller Melog si tu ne tiens pas à subir mon juste courroux.

Inerte, le corps de Melog s'anime vivement lorsque Anansé effectue des pressions de ses doigts en quelques endroits précis. Entre temps, l'ardent renégat

tente de venir à bout du mécanisme de soulèvement de la grille qui résiste à ses efforts.

— Je venir sauver te mer de étoile. Je marier te amour mon, déclame-t-il en méditerranéen.

Quand enfin la herse amorce sa levée, deux jumeaux océaniques surgissent derrière lui. Désespéré, le déserteur se précipite au pied de la herse, mais l'espace manque. Un de ses poursuivants abaisse un levier et le mécanisme relâche la grille, qui redescend d'un seul coup. Le renégat, pris, ne tente plus rien mais éclate d'un rire dément. Les jumeaux le soulèvent rudement et le traînent à l'écart. Impuissant, l'adolescent jette un dernier regard à Lilith qu'on entre de force dans l'écouille du *Léviathan*.

Arrive ensuite un homme aux longs cheveux gris noués en un chignon qui s'avance jusqu'à la herse. Il s'adresse aux femmes dans un arctique impeccable :

— On me nomme Antoine. Demain, à l'aube, les jumeaux ouvriront à deux d'entre vous. Les autres seront dans le submersible submergé, le temps que durera l'opération d'ouverture du pont-levis. C'est la condition.

Il nous reste donc environ vingt heures pour concocter un plan.

— Melog, répète : nous serons au rendez-vous, il en sera fait selon votre désir. Merci de nous accorder audience.

La voix sans intonation de Melog assombrit le visage de l'homme, visiblement préoccupé.

CHAPITRE III

Le lendemain à l'aube, Perle, le masque d'ivoire, cache la figure livide de Lilith. La nuit dernière, pas de caresses voluptueuses ; que les soubresauts électriques des souffrances orchestrées par le génie de Melog. *Tu te souviendras de ce qu'il en coûte de me désobéir.* La Matriarche lui donne une dernière chance, elle doit remplir sa mission d'émissaire. *Elle m'obéira, elle a été formée pour cela.* Après un certain temps, la herse s'élève, et les jumeaux armés de sabres ébréchés accueillent Lilith et Kali.

— Obéissez-leur et restez muettes.

Une fois les invitées sur la terre ferme, les jumeaux abaissent la herse et le groupe s'engage dans les escaliers vers la tour qui brille malgré l'absence de soleil. Sur son trône, Chiméra, attentive, suit leur progression le long des marches étroites, des spongieux tunnels et des ponts humides qui traversent le vide. Des arbrisseaux, du lierre et du lichen parsèment le roc où ruisselle une cascade d'eau claire.

— Mille-Visages, je veux des clichés des lieux, et envoie-les à Ève et Melog.

À la fin, l'escalier escarpé débouche sur un palier bordé par un abîme sans fond. *L'endroit idéal pour disposer des œuvres manquées.* Le pont naturel qui enjambe cette crevasse rejoint une vaste terrasse au fond de laquelle se trouve un portail grillagé surmonté par une voûte de pierre en décrépitude. Au centre d'un promontoire dallé, encadré d'une balustrade à demi effondrée, gisent une table rouillée et des chaises renversées. Dans le ciel, des nuages foncés se déplacent, provoquant des éclaircies qui tachent le paysage de lumière.

Une fois Lilith au seuil du portail, Chiméra aperçoit la cour intérieure, jonchée d'une verdure automnale chatoyante. *Oh... Un jardin abandonné... Les vestiges d'un temps perdu. Ah... Une fontaine... Souillée... Occultée par ces arbustes... Faudra tailler... Émonder ces arbres... Remplacer ces dalles fissurées...* Les jumeaux poursuivent leur chemin, précédés par Lilith et Kali, qui contournent les branches pourries obstruant le sentier. Plus loin, elles évitent des arbustes aux formes vaguement humaines qui les frôlent de leurs bras de bois. Enfin, elles passent une autre grille et pénètrent dans une étroite allée que cache de hautes herbes ployées par la brise. Devant elles se dresse maintenant la tour blanche et sa base étreinte par le lierre multicolore. *Immense et magnifique. Espérons que la restauration demeure envisageable. Quel délabrement. Ô tour, tu seras la nouvelle Babel...*

— Mille-Visages, transmets-moi les chiffres du rapport de détection.

Hum... Voyons voir... vingt et un étages pour quatre vingt-quatre mètres de hauteur... Mais oui ! Le chemin initiatique, les arcanes majeurs du tarot ! En haut, le monde, au centre, le mât ! Ah, tu es véritablement Babel, l'emplacement idéal pour accomplir mon Œuvre, quelle chance, quelle chance, quelle chance ! Calme-toi, Chiméra. Une unique larme s'échappe de son œil droit et coule le long de sa joue jusqu'à ses lèvres. Elle l'avale.

— Enfin chez moi... murmure t-elle, exaltée.

De façon symétrique, les jumeaux se placent devant la double porte de chêne et en ouvrent les battants. Un des deux hommes pénètre à l'intérieur suivi de Lilith et de Kali. L'autre jumeau referme derrière elles. Des lampes halogènes pendues au plafond répandent dans le couloir une lumière vacillante qui alterne de l'incandescence à la lueur. *Quel système primitif. La génératrice éolienne devrait emmagasiner l'énergie et la distribuer à une intensité contrôlée...*

— Melog, je voudrais un rapport du système énergétique.

À son extrémité, le corridor débouche sur un vaste hall circulaire au centre duquel se trouve un monte-charge cylindrique que contourne un escalier en spirale.

La procession avance dans cette salle et rejoint le palier face à l'ascenseur. Les jumeaux s'y arrêtent, se regardent et annoncent en chœur l'un d'une voix grave et l'autre d'une voix aiguë :

— Prendre escalier, élévateur fonctionner pas.

... Amusant, cette petite mise en scène... Amateur, par contre... Attendez de voir le spectacle que je vous prépare, petits doubles. Târâ et Melog ont bien reconfiguré le logiciel traducteur. Leur jeûne prendra fin si d'autres erreurs ne surviennent pas. Ainsi, voilà le puits central en haut duquel tourne l'éolienne. Ingénieux, cette idée de monte-charge qui sillonne la tige... Dommage que l'énergie dégagée par la génératrice de l'hélice brouille les capteurs du Léviathan... Que cache le fond de ce trou ?

— Târâ, je voudrais que tu traces un plan de la tour à partir des données enregistrées.

Les marches défilent, infinies, et les étages se succèdent. Au hasard de l'embrasement d'une porte, des rats détalent le long de couloirs sombres et humides. À un moment, Lilith s'arrête pour souffler, mais Kali la pousse. Les jumeaux, inépuisables, forcent le rythme de la marche jusqu'à ce qu'ils atteignent la coupole à travers laquelle passe la tige de l'éolienne. *Nous y voilà.* Les murs composites, fabriqués de pierres chatoyantes, réfléchissent la lumière naturelle qui s'infiltré entre cinq piliers d'argent sur lesquels reposent le dôme. Le vent s'engouffre dans l'espace entre les colonnes et émet de longues plaintes qui accompagnent le mouvement rotatoire de l'hélice. Au plafond les halogènes, comme des étoiles, brillent sans éclairer.

Un hall de glace avec vue sur le monde. Ma salle de trône. Les murs de verre du dernier étage tiennent entre des piliers, ce qui permet à la lumière grise du jour de traverser l'ensemble de l'immense pièce. *Un cercle dans un carré. Cinq colonnes pour le cercle et douze pour le carré.* Un jumeau fait coulisser la porte de vitre souillée et invite les deux femmes à pénétrer dans le hall. Il part ensuite avec son frère

et gravit la dernière section de l'escalier en spirale qui mène au parapet. *Bon débarras. Maintenant, où se trouve mon adonis ?* Antoine regarde entrer les deux femmes.

— Vous voilà enfin. Désolé de cette montée interminable, mais l'ascenseur ne fonctionne pas, et l'île ne possède aucun ingénieur. S'il vous plaît, prenez place dans le salon, s'il vous plaît.

Une brève éclaircie révèle l'état de délabrement dans lequel se trouve la pièce, étonnant contraste face à la splendeur architecturale des lieux. L'homme les conduit à travers le mobilier disparate jusqu'à un cercle de cinq fauteuils disposés près de l'immense baie vitrée. Sans mot dire, les deux femmes s'assoient. Devant elles s'étirent la mer et le ciel. Antoine, toujours debout, les dévisage. *C'est qu'il est beau, lui aussi. Dommage qu'il soit si vieux.* Un malaise plane. Un moment passe, l'homme soupire et interroge à voix haute :

— Commencer par où...

Sa voix change, devient aiguë :

— Par le massacre duquel tu es issu ?

De manière précipitée, il poursuit :

— ...Mais chut donc Poisson-Lune !

Les yeux au ciel, il murmure quelques paroles inintelligibles, prend une profonde inspiration et déclare d'un trait :

— Je me représente : Antoine, enchanté. Le seul Arctique de naissance à vivre dans cette île maudite. Depuis des lustres, les exaltés m'ont exilé du village. Les villageois me traitent de sorcier, mais ils ne sont qu'une bande d'incultes et je vis mieux sans eux ! — Faux, tu la détestes, cette immense tour, tu t'y sens seul. Se réplique-t-il en changeant de voix.

Il soupire, et poursuit :

— ... Je m'égare... Mon histoire importe peu, après tout. Par contre, je dois savoir, vous, qu'êtes-vous et que voulez-vous à cette île perdue ?

Lilith, calée dans le fauteuil, joue son rôle et regarde l'homme au fond des yeux. Les haut-parleurs de Perle transmettent la voix froide et hautaine de Chiméra, sans que la jeune fille n'esquisse le moindre geste :

— Vous m'appellerez la Matriarche. Je viens ici en reine. J'ai choisi cet endroit. J'y accomplirai mon Grand-CŒuvre.

— Votre voix ne s'accorde pas à votre corps, mademoiselle... — Et en quoi cela peut-il bien t'importer ? — ...Chut Poisson-Lune. Ainsi, comme je le craignais, vous venez conquérir, moi qui espérais... — Tu ne fais que ça, espérer — ... Poisson-Lune ! ... Désolé, je disais que j'espérais que vous cherchiez un havre de paix et délivreriez cette communauté de ses pratiques incestueuses.

— Cela fait partie de la visée de mon œuvre, hybrider l'espèce. Vous parlez double ?

— Non, non... — Je le crois malheureusement. — ... Oui, en fait. Un poisson venu de la lune, a choisi de s'incarner en moi... — de te hanter afin de vivre la vraie vie. — ... Mais arrête de m'interrompre ! Ce qu'il m'agace !

Sur ce, l'homme s'assoit en face de Lilith et soupire. Chiméra profite de la pause pour déclarer :

— Bien. Vous êtes fou. Pourrais-je m'adresser au maître de l'île ?

L'homme se relève et déclare, tout en faisant les cent pas :

— Voilà, la folie a le dos large ! Mais qu'importe ce que je suis... Oh... Il est parti... Bon, profitons-en... J'ai préparé un petit discours... Hum, hum...

Antoine prend une pose solennelle :

— Bienvenue à vous, hum, je considère qu'il est de mon devoir de vous renseigner sur les habitants de l'île, car je crois être le seul qui soit en mesure de le faire convenablement... Pour répondre à votre demande, le concept de maître, ici, n'existe pas. Les villageois, bien qu'incestueux, force leur est de l'être considérant leur nombre réduit, hum... ont formé une société utopique fondée sur le respect de leur environnement. Chaque individu œuvre aussi pour la communauté...

— Cela changera.

— Ne m’interrompez pas !... avant la fin... je vous prie. Vous pouvez bien m’écouter puisque la technologie dont vous disposez vous offre manifestement le choix de la décision au bout du compte.

— Homme, tu joues avec ma patience, prends garde.

— Oh. Je vois... Puis-je poursuivre ?

— Abrège.

— Dans cette société, la violence n’existe pas. Les querelles se règlent par l’art.

— ...Par l’art ?

— Par l’Art.

— Continue !

— C’est-à-dire-que-les-offensés-doivent-créer-coopérativement-une-œuvre.

— Quelle loi absurde !

— Non, ils apprennent ainsi à travailler ensemble dans le respect.

— Et ça fonctionne ?

— Oui parce que l’œuvre compte peu et que le conseil du village peut la refuser s’il estime que le travail de coopération n’a pas donné de résultat tangible pour l’issue du litige. De plus, il faut dire que cette loi a un effet dissuasif important...

— Il y a donc un conseil ?

— Constitué de cinq villageois tirés au sort à chaque début de saison. Ainsi, personne ne siège de façon permanente.

— Comme c’est mièvre, cet idéalisme. C’est le Poisson-Lune qui a fabulé cette histoire ?

— Non, absolument pas, c’est... Il ne s’agit pas d’une fiction... Mais allons-y chronologiquement. Un jour arriva dans l’île un homme épris d’écologisme et de socialisme... — Tu le détestes ! — Tais-toi ! Ils l’appelaient le prophète, cet

excentrique, vous vous rendez compte ? — Non, elles ne se rendent pas compte, elles ne le connaissent pas. — Chut chut chut ! Il se nommait Alessandro et rêvait d'utopie. — Et toi de poésie ? — Oui, je déteste la politique ! Cesse de m'interrompre, sinon je n'écris rien jusqu'à la prochaine lune ! — Et moi je te rends l'existence davantage impossible. — Poisson maudit ! Retourne à la mer ! Disparais !

— Assez ! Poursuivez. Et si le poisson intervient à nouveau, je l'extrais personnellement de vos entrailles.

Le regard courroucé de l'homme se perd un moment dans l'horizon mer-ciel pendant que le soleil entre deux nuages en profite pour faire son entrée par la baie vitrée.

— Ce qui me fâche en vous, c'est que je sens que vous n'êtes pas cette jeune fille magique face à moi et lorsque vous me menacez en employant des mots comme «personnellement», j'ai l'impression que vous me mentez.

Un lourd silence envahit la pièce. Lilith, soudainement raidie, semble sur le point de se noyer. Sa poitrine se soulève irrégulièrement, elle cherche son souffle, elle respire du vide, elle s'affaisse, elle s'évanouit. *Très décevante, cette œuvre blanche. Belle mais inutile. Pire, encombrante.* Antoine, paralysé, demeure fasciné par cette scène. Cependant, Perle, transmet les paroles, pleines d'amertume, de la Matriarche :

— Cette perspicacité m'étonne. Je vous rencontrerai ce soir personnellement. Ici, dans ma nouvelle salle de trône. Vous me raconterez la fin de cette fable. En attendant, prévenez le village de ma présence et s'il vous reste un tant soit peu de raison, dites-leur de ne pas venir ici. Que les jumeaux partent avec vous. S'ils restent, ils le regretteront. En fait, seul votre prisonnier peut rester. Maintenant, disposez.

Mais il ne bouge pas, fasciné par le spectacle de cette voix sortie de nulle part. Quand enfin il revient à lui, il balbutie :

— Comme vous vous en permettez.

— Vous me fâchez maintenant, monsieur. Vous devez obéir lorsque je m'adresse à vous... Kali, montre- lui de quoi nous sommes capables.

En un éclat de bronze, Kali, de ses longues mains anguleuses et griffues, prend Antoine par le cou et le soulève à la hauteur de son masque cornu, au visage impassible et aux yeux de rubis. De Perle jaillit la voix menaçante de Chiméra :

— Vous sentez ses ongles sur votre gorge... Elle pourrait vous décapiter si je le désire. Assez maintenant, à ce soir.

Kali relâche l'homme blême qui chute sur le fauteuil blanc. Il se lève, dévisage Perle et s'enfuit.

CHAPITRE IV

Pleine, la lune d'automne éclaire de sa pâleur vermeille le pavillon de verre, la nouvelle salle du trône de Chiméra. Dans le ciel bleu foncé, au delà de la baie vitrée, les étoiles, poussières cosmiques, scintillent, envoûtant Fauve, sensible à leur beauté. Il se remémore ses deux journées de prisonnier, passées à fantasmer sur l'étrange jeune fille, à s'inventer des scénarios dans lesquels il la délivre de ses ravisseurs et l'emmène loin de cette île, vivre sur la terre de ses ancêtres. Au crépuscule, une femme portant un masque surmonté d'antennes et aux yeux composés de plusieurs cristaux était venue déverrouiller l'impossible porte de sa geôle. Il avait essayé en vain de communiquer avec elle, mais elle n'avait pas répondu et s'était contentée de répéter :

— Attendre ma maîtresse en haut, salle de verre.

Seul dans la pénombre, il attend, lumières éteintes, préférant la lueur blafarde aux étourdissants halogènes vacillants. Il observe l'éclat lunaire qui embrase le contour flou des objets épars appartenant à maître Antoine : un fauteuil déchiré, une table immense couverte de livres, des chaises renversées, des instruments d'astronomie, et, éparpillées ici et là, des feuilles volantes ou chiffonnées. Après un moment, las de ce jeu, il se retourne vers l'océan et cherche à en saisir l'horizon, se concentrant sur la démarcation entre le ciel et la mer. Sursaut. Les halogènes de l'escalier en spirale et celles du hall de verre s'allument à leur intensité maximale et sans intermittence. Seconde surprise, l'ascenseur se met en marche.

Superbe dans la robe blanche de Lilith, la Matriarche fait son entrée. Aucun masque ne voile son visage aux traits d'une perfection étudiée. Protégée par Anansé, la femme araignée, et Kali aux cornes de bronze, Chiméra marche vers l'escalier, et le silence se remplit du cliquetis de ses talons. Le monte-charge s'arrête sur le palier et soupire. La grille s'ouvre sur Melog qui s'incline et annonce :

— Un : le jeune homme vous attend. Deux : j'ai intégré au système énergétique des piles atomiques. Concernant l'ascenseur : j'ai réparé la pièce défectueuse, je l'ai huilée. C'est un appareil solide, bien fait. Aucun risque, Mère, chances de survie de 99,9 %.

— Bien, tu accompagneras Anansé et trouveras l'endroit idéal pour installer mes laboratoires. Que débutent au plus vite les expériences génétiques d'Ève sur Lilith.

Un mince sourire parcourt les lèvres de Chiméra. *Maintenant, allons voir cet adonis.* La tête haute, Chiméra suivie de Kali, pénètre dans l'ascenseur cylindrique au centre duquel passe le mât de cuivre de l'éolienne. Une fois la grille coulissante fermée, Kali active l'unique levier de contrôle et la cage amorce lentement sa montée au son continu du système de poussée hydraulique. Au dernier étage, le monte-charge s'arrête et souffle. Debout près de la fenêtre, Fauve regarde entrer les deux femmes. Il hésite un moment lorsqu'il aperçoit Chiméra, puis décide de se précipiter vers elle. Cependant, Kali s'interpose et le jeune homme la percute de plein fouet. Il la regarde alors dans les yeux et lui dit, d'un ton solennel, en méditerranéen :

— Vous être chaperon d'accord mais marier je la.

Phrases que seule comprend la Matriarche, qui porte un écouteur miniature et une broche en forme de conque en contact avec Mille-Visages. Puis, de sa voix mélodieuse, l'adolescent chante à Chiméra :

— Amour, dans toutes les étoiles je te voir, belle belle belle.

La Matriarche sourit. *Le traducteur fonctionne et il me prend pour Lilith.*

— Mets-lui l'écouteur, Kali.

Précise et rapide, la femme au masque de bronze insère dans l'oreille droite de Fauve un minitraducteur relié par ondes au heaume maître.

— Qu'être-ce ?

— Un dispositif qui nous permettra de nous comprendre... Aujourd'hui, je serai brève.

— Enfin réunir nous être. Curieux jeune je croire plus qu'être toi, doute sans l'amour des ailes donner à l'imagination.

Silence. Chiméra le regarde durement, cherchant à lui faire baisser les yeux. La flamme mauve des pupilles de Fauve s'atténue jusqu'à ce qu'il détourne le regard. À ce moment, d'une voix douce aux intonations calculées, la Matriarche déclare :

— Je te veux. Tu habiteras ici et resteras à ma disposition. Je t'aime.

Le manège recommence, le grand feu de joie s'allume à nouveau en Fauve et ses yeux pleins de promesses se heurtent derechef au bleu clair, glacial des prunelles de Chiméra.

— Mes sujets me nomment la Matriarche, mais pour toi, je serai Chiméra.

— Moi j'être Fauve, réplique le jeune homme résolument gêné.

Dans l'écouteur de Chiméra, Anansé chuchote :

— L'homme et les jumeaux viennent d'arriver.

En réponse, la Matriarche s'adresse à la broche en forme de conque :

— Congédie les jumeaux. Fais-leur comprendre qu'ils ne devaient pas venir.

Que l'autre monte. Seul.

Perturbé, mal à l'aise de faire ainsi le pied de grue, Fauve attend que cette dernière phrase soit traduite. Cependant, le silence règne dans son écouteur. Alors l'ascenseur, jusque là immobile, redémarre et descend. Chiméra réfléchit à une explication, mais Fauve inspire et débite d'un trait :

— Cela me faire étrange. Sûr bien, je pas ne vous connaître mais hier c'être votre regard que j'aimer et maintenant, je retrouver le différent.

Flegmatique, la Matriarche déclare :

— Je n'ai pas davantage de temps à te consacrer. Nous poursuivrons cet entretien demain si tu acceptes ma proposition de vivre ici. Garde l'écouteur. Je te contacterai.

Un moment passe. Le grondement maintenant éloigné de l'ascenseur s'estompe. Rompant le silence, Fauve, qui fixe le plancher, relève ses yeux violets et toujours en méditerranéen, il prononce, décidé :

— J'accepter, bien, bien sûr. Cependant, je vouloir vous revoir belle ce soir. Trop de choses inexplicées en moi. Et s'il te plaît, avant que je partir, embrasser-moi une autre fois.

La Matriarche se raidit. En bas, le monte-charge redémarre. *Non. Pas maintenant. Pas ici avec Kali et l'autre fou qui rapplique.* Rapide, Fauve contourne la garde du corps et dépose sur la bouche de la Matriarche un baiser surprise. Il effleure à peine ses lèvres avant que la femme cornue ne le repousse violemment sur le fauteuil blanc. Nullement déconcerté, il adresse un sourire moqueur à l'intention de Kali. Chiméra, troublée, lutte afin de rester de glace, ce qui lui donne l'apparence d'une statue vermeille. Sur ces entrefaites entre Antoine, l'ancien maître de la tour.

— Cela, Madame, cela ne peut être ainsi. Vous êtes des barbares. Certes, les jumeaux ne devaient pas m'accompagner, mais on ne traite pas les gens de la sorte. — Qu'est-ce qu'on en a à foutre de ces imbéciles ? — Toi tu te tais, le crétin aquatique !

La Matriarche se masse les tempes sous le coup d'une soudaine migraine. Antoine remarque Fauve et le regarde avec antipathie. Il l'interpelle en méditerranéen :

— Toi, ici ! Délinquant ! Tu mériterais...

Fauve se cale confortablement dans le fauteuil, aucunement affecté :

— Antoine, tu me lasser, tu devoir écouter davantage le Poisson-Lune.

Insulté par l'attitude nonchalante de Fauve, Antoine hausse le ton et déclare :

— Inconscients ! Tous les deux !

Puis il se tait, étouffé par la colère. Fauve, moqueur, se tourne vers Chiméra, qui observe la scène non sans amusement. *Bon. Un peu d'ordre maintenant.* Elle commande :

— Maintenant tu pars. Et vite. Kali se meurt d'envie d'aller te reconduire.

Sur ces paroles, la femme au masque de bronze soulève Fauve du fauteuil. Le jeune homme se dégage, sort et grimpe les escaliers qui mènent au parapet. La Matriarche, qui s'est ressaisie, du haut de sa contenance arrogante observe Antoine. Ce dernier, nullement impressionné, soutient son regard. En arctique, il lui murmure :

— Pourquoi ce jeune homme ? Vous savez que ce n'est pas vous qu'il aime...

— Selon lui, Fauve aime la jeune femme de ce matin. — Fauve ne se laissera pas duper éternellement. Alors que moi, je vous attendais.

— Vous êtes fou et ne savez rien. Maintenant, racontez votre histoire avant que mon envie de sévir ne prenne le dessus sur mon désir de vous écouter.

— Mon histoire ? — Un soir de pleine lune, j'ai traversé l'éther afin de plonger en cette mer pleine de promesses. Du haut d'une montagne lunaire, j'admirais depuis toujours ce joyau bleu magnétique qui m'appelait, moi le multicolore, le multiforme, le métamorphe. Dans la mer, les dauphins m'accueillirent. Ils célébrèrent mon arrivée car ils entendent le chant des astres, eux... — Assez ! Poisson-Lune, si elle me tue par ta faute, tu disparaîtras aussi, ne l'oublie pas.

— Antoine, vous m'agacez. Contrôlez vos écarts. Sachez que je ne connais pas la patience.

— Madame, je m'engage à vous apprendre cette vertu qui sied si bien aux grands de ce monde. — Et un jour peut-être écouteriez-vous mon histoire. — Chut donc... Ma mémoire me fuit sans cesse. Que devais-je donc vous raconter ?

La Matriarche soupire, exaspérée. *Vais-je vraiment tirer des informations de cet homme.* Kali semble aux aguets. Antoine, qui pressent un dilemme dont l'issue pourrait lui être fatale, prend Chiméra de vitesse :

— Je me souviens ! Alessandro et son mouvement utopique ! Voilà ; cet esprit immortel voulait vivre selon les grands principes face à l'éternel : la communauté avant tout, mort à la pollution, l'équilibre avec le bataclan de genre de foutaises qui ne fonctionnent que sur papier. Or, cette bande d'incultes de montagnards l'ont suivi ! Ah, que oui. Et, ça me coûte de l'admettre, mais cela fonctionne passablement bien. — J'en ai marre que tu racontes d'autres histoires que la mienne. — Mais arrête à la fin ! Je poursuis, donc, où en étais-je, ah oui, l'origine. La société du navire...

— Vous m'étourdissez. Parlez moins vite et articulez. Dernière chance pour le Poisson-Lune, si je l'entends une autre fois, je vous dissèque et vous l'extirpe des tripes ce soir même dans mes laboratoires.

Antoine blêmit.

— Sans moi, vous n'entrerez pas en contact avec les villageois.

— Cela m'importe peu. Je m'occuperai d'eux tôt ou tard et jusqu'à maintenant, votre présence ne me semble pas un atout.

— Alors vous disposerez de moi mon histoire terminée.

— Je dispose déjà de vous.

— Dans ce cas, je refuse de vous entretenir des origines d'Alessandro, de Fauve son fils et de la mienne, puisque nos vies se trouvent liées.

Voilà qui devient intrigant.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que cela puisse m'intéresser ?

— Vous seriez bien mal éclairée de venir vivre ici sans prendre connaissance des événements qui façonnèrent ce lieu et ses habitants. — Ne serait-ce que l'histoire de cette tour.

— Cela m'est égal puisque maintenant elle m'appartient, et rien ni personne n'y changera quoi que ce soit.

— Je n'en suis pas convaincu...

Il me menace ? Cela commence à bien faire...

— Fauve me racontera ces histoires. Je pourrais aussi vous faire torturer ou, mieux, «participer» à mes expériences sur l'espèce.

— Dans ce cas, je déserterais mon corps et vous auriez de longues discussions avec le Poisson-Lune. — Il me ferait plaisir de vous raconter mon histoire. — Vous croyez avoir un informateur en la personne de Fauve, mais il ne sait rien. — Pour faire joli, nous pourrions dire qu'il digèrerait mal son passé. — Assez ! J'en ai marre que tu m'interrompes poisson de malheur !

Oh ma tête... Finissons-en.

— Nous verrons cela. Vous m'avez épuisée. Je vous offre l'hospitalité cette nuit dans un de ces cachots découverts par mes filles. Au plaisir de poursuivre cet entretien.

S'adressant à la conque :

— Anansé, viens chercher monsieur Antoine.

— Allez, fuis !!! Elle veut nous mettre en bocal !

Toujours prompte, Kali s'élançe pour agripper Antoine, qui l'évite, se précipite sur le plancher et glisse sous un fauteuil. Il disparaît alors derrière de hautes pattes qu'occulte une housse défraîchie.

Il se cache sous un fauteuil ? ! La Matriarche éclate alors d'un rire cristallin ce qui déboussole Kali, non conditionnée pour ce genre de situation. Elle s'arrête donc et fixe Chiméra dans l'attente d'un ordre.

— Allez sors-le de là. Un bouffon, ça peut toujours servir...

Rapide, la garde cornue renverse le fauteuil sous lequel apparaît l'étroite entrée d'un escalier en colimaçon qui s'abîme dans la noirceur. *Davantage magicien que bouffon !* Antoine s'est volatilisé. *Fini, le spectacle.* La Matriarche ordonne qu'on allume toutes les lumières *intensité maximale* et qu'on fouille la tour *de fond en comble*. *Qu'importe cet homme, je le retrouverai tôt ou tard.*

Que Mon règne commence.

SECONDE PARTIE

AMOUR ET CHÂTIMENT

CHAPITRE I

Chiméra a investi la tour. Depuis neuf mois, elle tente de se l'approprier complètement, mais chaque lune voit la découverte d'une nouvelle pièce. C'est que le puits central s'enfonce creux dans le sol. Les sous-étages semblent s'étirer à l'infini, et restent inconnus. Des réseaux de couloirs sillonnent le roc sur des centaines de kilomètres et tourbillonnent dans la noirceur opaque, rendant les expéditions d'Anansé, Melog et Târâ risquées.

Cependant, l'ensemble du petit monde du *Léviathan* a été transféré et incorporé aux étages supérieurs de la tour. Le sous-marin vidé dort face au pont-levis. L'aménagement de la salle de trône, du laboratoire, de la bibliothèque et des appartements de Chiméra et de ses filles est presque terminé. Les merveilles technologiques occupent maintenant les salles immenses aux voûtes anciennes, hantées de sculptures étranges, aux formes hybrides d'humains et de poissons.

Splendide, une ziggourat d'ivoire brille au centre de l'océan

En lui sommeille le secret

Écoute le chant des âmes qui l'habitent

Le murmure envoûtant de vies antérieures

— Ah... Te voici... Encore à traîner près des endroits interdits. Tu dois partir, elle te cherche...

Vêtue d'une robe verte, Ève la généticienne porte un masque de jade serti d'émeraudes. Les mains sur les hanches, elle fixe Fauve d'un regard désapprobateur. *On jurerait qu'elle sourit derrière ce foutu masque. Comme j'aimerais voir son visage, s'il est à la mesure de sa voix, ce doit être une grande beauté.*

— Hé, ho, tu m'entends ? La Matriarche t'attend ! Et la prochaine fois que te prend l'idée d'écrire, tiens-toi loin d'ici, tu le sais, elle ne le veut pas.

— Madame la jolie Ève, je comprendre mais ici être permis, être la limite, Chiméra avoir dire : Tu ne devoir pas dépasser les escaliers.

Assis dans l'escalier en spirale, sur le palier du troisième étage, Fauve fait face à une lourde porte de bois que seules peuvent déverrouiller Ève et Chiméra. *Troisième lame, l'impératrice représente l'intelligence souveraine qui donne le pouvoir, la force motrice par laquelle vit tout ce qui vit.* Avant l'invasion de la Matriarche se trouvait à cet endroit un long corridor conduisant à une ancienne salle de bal. Dernièrement, Fauve a surpris la sortie d'Ève et entr'aperçu, au bout du couloir, là où jadis se tenait une arche sculptée de figures marines, un portail noir composé de statues entrelacées.

— Allez maintenant, ouste.

Se levant, Fauve affronte un moment le regard d'Ève et lui tourne le dos pour monter les escaliers jusqu'à la salle du trône au vingt et unième étage. *Espérons seulement qu'elle aura un peu de temps à m'accorder aujourd'hui. Une semaine sans la toucher... Maudite soit-elle avec ses migraines et son sale caractère.* Une fois l'adolescent arrivé à la porte de verre, un détecteur de mouvement amorce une sonnerie et l'instant d'après la porte s'ouvre. *Faut dire qu'elle a le chic des inventions inutiles.*

— Entre.

Au son de sa voix, Fauve présage qu'il ne passera pas la nuit avec elle. Lorsqu'il pénètre dans le hall, il la regarde sortir du cube d'acier à l'intérieur duquel elle porte ce heaume terrifiant. *Mais comment fait-elle pour passer des jours entiers*

sans enlever cette chose ? Se composant un sourire de circonstance, il s'approche près d'elle et lui embrasse la main comme elle le lui a enseigné.

— Ève me dire que tu me faire l'extrême privilège d'un entretien, aujourd'hui.

— Change de ton jeune homme. Je comprends ta déception mais je travaille, moi.

↓ Mais à quoi donc tu travailler comme ça ?

— Arrête de me poser cette question, cela ne te concerne pas, je te l'ai répété mille fois.

Ce disant, elle lui prend le menton pour qu'il la regarde dans les yeux. L'effet est immédiat, sa combativité le quitte et il ne désire plus que lui faire plaisir.

— Embrasse-moi.

— Non. Tu me déçois, Fauve. Toujours à errer près des laboratoires. Tu peux faire ce que tu désires mais sans cesse tu traînes quand je ne te demande qu'une chose : retrouver tes origines. Si au moins je sentais que tu fais des efforts en ce sens... Mais au lieu de cela, tu écris, peins et composes toutes sortes d'œuvres inutiles.

— C'être mes désirs inassouvis qui m'empêcher de me concentrer.

Le visage de la Matriarche s'adoucit :

— Et que faisais-tu avant mon arrivée ?

— La même chose, je chercher à expérimenter les joies de la chair. Mais, pourquoi tu vouloir me rencontrer, sûrement pas juste pour me parler.

Les traits de Chiméra se durcissent à nouveau lorsqu'elle répond :

— Comme je te disais, ton inutilité m'agace. Ta fonction première devait être de me donner un enfant. Or, tu es stérile. Aussi, après mûre réflexion, j'ai décidé de faire de toi mon émissaire auprès des villageois.

— Oh non, vraiment vraiment pas. Ils ne pas m'aimer, me haïr même. Ils me savoir dissident.

— Je sais. Tu me représenteras d'autant mieux.

— Mais je refuser.

— Je ne te donne pas le choix, mon beau.

— Tu pas avoir le droit de me donner des ordres comme ça, je ne pas l'accepter. Et pourquoi toi vouloir entrer en contact avec eux ? Ils vivre tranquilles dans leur coin, nous dans le nôtre. S'ils ne être pas venir te rencontrer jusqu'ici, peut-être que c'être parce que eux pas vouloir.

— Je crois que tu ne saisis pas tout sur moi. Je t'explique : fondamentalement, tu dois m'obéir sans discuter. Je t'épargnerai ma partie sombre si tu ne me provoques pas, mais là, tu m'agaces. Prends garde. J'ai besoin de villageois pour mon Œuvre, et si tu négocies bien, tu pourrais racheter ta réputation et éviter un bain de sang.

Fauve recule, horrifié. *Quel regard ! Je la savais cruelle, mais pas à ce point.* Dans sa tête résonnent les dernières paroles d'Antoine : *Inconscient, inconscient, inconscient. ...Mais non, elle baratine... Elle m'aime.*

— Je ne pas comprendre. Besoin de villageois pour quelle œuvre ?

La Matriarche se prend le front, exaspérée.

— Tu n'as pas à comprendre. Tu agis, point à la ligne. Et si tu continues à discuter ainsi, je vais te prendre au lieu des villageois.

— Et qui combler ton ventre de plaisir ? Kali ?

— Bon, en voilà assez. Tu réfléchiras à cette scène dans ton ancienne chambre. Tu sais, celle qui se trouve au douzième, l'étage du pendu et qui se verrouille de l'extérieur.

Chiméra s'adresse à Mille-Visages :

— Kali, viens chercher Fauve.

— Si tu faire ça, jamais je ne te le pardonner. Moi qui te croire si pure lors de notre première rencontre. Tu être la pire. Avant je me croire méchant mais je me rendre compte que je rien savoir sur la méchanceté.

— Te voilà d'autant plus ennuyant que tu parles du bien et du mal, maintenant.

Kali entre et saisit Fauve par l'épaule. Ce dernier se débat, alors elle lui tord le bras et le force à s'agenouiller.

— Enferme-le dans la pièce de laquelle nous l'avons délivré. Bonne journée et bonne nuit, chéri. Réfléchis à ma proposition.

CHAPITRE II

Seule la poussière témoigne du passage du temps dans la geôle du douzième étage. Le lit et les meubles, prisonniers des toiles d'araignée, semblent abandonnés depuis plusieurs années. L'unique fenêtre s'ouvre sur la mer qui caresse les récifs de ses bras d'écume, des centaines de mètres plus bas. *Inspirant, aspirant, cet espace de vide et de vitesse qui m'appelle chaque fois qu'on m'emprisonne ici.* Il referme la fenêtre afin qu'y tambourinent le vent et son amie, la pluie. *Le Pendu représente l'expiation subie, le renoncement voulu, la punition... Rien n'a changé. Incroyable, elle rénove la tour mais laisse cet étage dans cet état de délabrement. Ah Chiméra, sacrée fétichiste, va.* Soudainement las, Fauve se laisse tomber sur le large lit au matelas moisi.

Ses pensées errent sur le plafond humide où défilent ses souvenirs ; il se remémore le moment où il a vu apparaître l'étrange *Léviathan*. *Mais que faisais-je sur le parapet ? Ah oui... Je me sauvais de... Merde !* L'instant d'après, il retire d'entre les matelas un vieux carnet mauve et jauni dérobé deux ans plus tôt à Antoine. *Fauve Fauve Fauve, que d'inattention ! Le livre de la traversée ! Que de stratagèmes avais-je mis en place afin de déjouer la méfiance d'Antoine et lui voler son trésor. Comme je m'ennuyais à cette époque... Cela n'a guère changé... Je voulais cacher l'objet entre les pierres du parapet. Mais l'arrivée du Léviathan a absorbé toute mon attention et une fois prisonnier, je n'avais pas la tête à lire et je l'ai dissimulé ici, pour l'oublier au contact de Chiméra. Le livre du Poisson-Lune ! Que ne donnerait-elle pas pour le posséder... Elle qui cherche tant ce vieux fou d'Antoine. Bon, au*

moins, cela me distraira un moment. Ce disant, il s'installe sur le bureau face à la fenêtre et ouvre le carnet qu'illumine une chandelle et les premiers éclairs de la tempête.

LE LIVRE D'ANTOINE

LA MER DES UTOPIES

PROLOGUE

EN GUISE D'INTRODUCTION

Depuis des mois, nous dérivons en haute mer, à bord d'un vieux paquebot qui menace de sombrer à chaque tempête. Je dis dériver parce que nous ne voguons vers aucune destination et que seules les vagues nous maintiennent en mouvement. «Nous», c'est la société du navire, onze personnes condamnées pour avoir propagé des idées révolutionnaires ; des exilés de l'ancien monde où règnent les entreprises totalitaristes en guerre les unes contre les autres selon les règles de Sa Sainteté le marché. Et les victimes, c'est nous, le peuple. Rien de nouveau sous le soleil.

La liberté d'expression n'existe pas. Hier comme aujourd'hui, les idéalistes payent s'ils remettent en cause le système établi. Voilà le point de départ de ma rencontre avec le Poisson-Lune : mes idées. Qu'importe. Avant mon incarcération, j'écrivais des pamphlets clandestins et me targuais d'éveiller les gens à la pensée poétique. Cela est devenu politique lorsque nos fonctionnaires, qui condamnent tout ce qu'ils ne saisissent pas, m'ont censuré et accusé d'incitation à l'anarchie. Les membres de la société du navire étaient tous un peu comme moi : penseurs, philosophes, écrivains, idéalistes, etc. tous des coupables idéologiques qui désiraient détrôner monseigneur le statut quo.

L'exemple le plus représentatif de notre cas demeure Alessandro de Montserrat, un illuminé de première. L'homme dérangeait fort les maîtres puisque le peuple projetait en lui ses espoirs d'une société nouvelle et humaniste ayant appris de ses erreurs. Alors, le gouvernement — cette chose instable au service des entreprises — l'a emprisonné. Cependant «ils» ne pouvaient l'exécuter, sous peine d'en faire un

martyr. Mais ils devaient s'en débarrasser : trop de gens réclamaient sa libération. En général, je dirais que nous nous trouvions tous dans une situation semblable : prisonniers inexécutables. Nous avons été mis sur le même bateau parce que chacun de nous était un cas exceptionnel, soit pour ses contacts avec d'anciens ministres, soit pour son soutien à un lobby influent, soit pour sa popularité auprès du peuple. Évidemment, cela embêtait dame justice, qui ne pouvait sévir impunément. Car aussi aveugle soit-elle, elle concevait qu'elle payerait cher le prix de notre sang.

Alors, les bien-pensants ont eu la géniale idée de nous exiler. Ils ont donc commencé par nous réunir dans cet immense centre de conditionnement. Une prison où, par la torture, «ils» détruisent tout ce qui reste de croyance et d'intimité dans un homme. Ainsi, ils nous ont confiné dans cette taule où règne en maître le silence, chacun d'entre nous seul dans une cellule sans fenêtre, sans la moindre information concernant son sort. Cela a duré un an. Un an à vivre dans l'anxiété, dans l'attente du pire, dans la plus totale et insupportable des solitudes. Jamais, pendant ces trois cent trente-quatre jours, je n'ai rencontré âme qui vive. Tout était automatisé, tout s'accomplissait par des machines, rien que des foutues machines ! De toutes les expériences que j'ai vécues, cette solitude forcée d'un an — sans crayon, ni papier, ni livre, ni écran, rien rien rien — constitue l'un des souvenirs les plus pénibles de mon existence.

Mais poursuivons... Revenons à l'exil.

Ainsi, les bien-pensants, du haut de leur trône corrompu organisèrent un événement médiatique dont nous devons être les victimes : ils ont annoncé à la population mondiale que nous — les ambassadeurs de l'utopie — allions créer une communauté expérimentale qui servirait de base à la société de demain. Ils nous ont sortis de nos geôles et nous ont fait signer des contrats concernant notre «libération». Après un an sans contact humain, on considère n'importe qui qui soit le moins sympathique comme un sauveur, on accepte n'importe quelle condition de remise en liberté. Enfin, ils nous ont interviewés, nous ont filmés et... nous ont embarqués sur

un paquebot «ondevigué» qui devait nous conduire à une île paradisiaque, quelque part dans le Grand Sud.

Les pages qui suivent en constituent le récit, tel que je suis incapable de m'en détacher.

CHAPITRE I

LES PREMIERS JOURS

Je suis frappé par le teint blême de mes compagnons, si étincelant avant ce séjour en prison. N'empêche, la liberté et le soleil qui te réchauffe l'épiderme, ça donne un sacré coup de vitalité. De plus, des milliers de gens nous acclament lors de notre départ, de quoi provoquer l'impression d'être élu et nous faire verser quelques larmes. Le ciel bleu et la mer calme offrent le meilleur des présages. Après les cérémonies, les moteurs du paquebot se mettent en marche ; cependant aucun capitaine ne tient le gouvernail.

Une fois les adieux faits à l'ancien monde, nous nous sommes réunis sur le pont pour organiser notre voyage. Tout ce projet a été réalisé à une vitesse fulgurante et aucun de nous ne sait à quoi s'en tenir quant aux aspects pratiques de notre vie en pleine mer. Je parle de l'eau, de la nourriture, des espaces habitables et du carburant. Notre groupe ne comporte aucun marin. Aussi, une fois en mer, la première de nos tâches est d'évaluer notre environnement. Plus que tout, nous craignons un piège de la part des dirigeants.

Après avoir constaté une quantité suffisante de provisions, de chambres et de vêtements, nous sommes quelque peu rassurés et quelques-uns d'entre nous abandonne la sotte idée de se lancer à l'eau afin de tenter de rejoindre une côte. Ce qui s'avère une sage décision quand l'on sait que, dans l'ancien monde on ne peut jamais fuir. Avec tous ces caméras et dispositifs de poursuite élaborés par les technocrates totalitaristes, ils n'auraient aucune chance. Par contre, impossible d'accéder à la cabine de pilotage. La porte et les fenêtres sont obstruées par des

plaques de métal soudées qui les rendent impénétrables et nous ne disposons d'aucun outil pour remédier à cet état de chose. Il en est de même pour l'accès à la salle des machines.

L'absence d'armes achève de saper notre moral, car la piraterie constitue un fléau dans les mers qui s'étendent au delà des territoires de l'ancien monde. Cependant, le dispositif «d'ondenavigation» semble fonctionner et nous permet un mince — mais, ô combien indispensable — espoir.

CHAPITRE II

UNE SEMAINE

Les jours ont passé et nous nous accoutumons tant bien que mal à cette vie. Il faut dire que la prison nous a préparés au pire et que même si plusieurs d'entre nous sont à vrai dire franchement névrosés, le retour à l'air libre n'en constitue pas moins une chance inespérée. Afin de s'occuper, Alessandro dirige des réunions dans lesquelles on sépare les corvées et planifie notre future installation dans l'île promise. Les journées se divisent en trois parties. Le matin nous travaillons à la pensée, nous posons les bases de notre nouvelle société selon notre champ de compétence. En après-midi, nous nous rencontrons et tâchons de mettre en commun nos projets. Cela se révèle ardu étant donné les multiples divergences d'opinions. En fin de journée, pour chasser le mal de tête dû aux cogitations extrêmes de l'après-midi, nous nous divertissons. Certains lisent, car le gouvernement, dans sa grande mansuétude d'enfant de pute incompréhensible, a épargné quelques-uns de nos livres et les a réunis dans la petite bibliothèque du paquebot. D'autres jouent à des jeux d'esprit, aux échecs ou au whist.

Maintenant, il me faut présenter les femmes de la société du navire. Trois femmes pour huit hommes. Quelle tension à bord ! De plus, Alessandro, avec son charme d'idéaliste, a rallié deux femmes à sa cause : Maude et Christine.

Dans son pays d'origine, Maude, une jolie rousse de trente-deux ans, remplit un rôle analogue à celui d'Alessandro : soulèvement des masses, éducation aux principes de vie anarchiste, dénonciation des injustices, etc. Cependant, lorsque ces deux derniers se sont rencontrés sur le paquebot, contre toute attente, il y a eu un

grand froid. Leur rivalité se manifeste surtout dans le cadre des discussions idéologiques de l'après-midi. Maude, extrémiste, condamne ceux qui n'ont pas le courage de mourir pour leurs idées. Alessandro, quant à lui, prêche la modération.

En pratique, les actes de rébellion perpétrés par Maude avant son incarcération — manifestations, sabotage, vandalisme — ont attiré l'attention sur le moment, mais ont vite sombré dans l'oubli, étouffés par les médias. Au contraire, les gestes de dissidence qu'a commis Alessandro ont eu l'indéniable avantage d'être entendus. Aussi Maude a-t-elle vécu dans l'ombre d'Alessandro. Mais leurs disputes ont lassé le groupe, et l'opposition qui les séparait la semaine dernière s'est muée en respect. Depuis hier, ils se baladent main dans la main.

En ce qui me concerne, mon sang bouillonne à la vue de Christine, une nymphe de vingt-cinq ans, peintre talentueuse qui dénonce dans ses toiles les abus de pouvoir et les atrocités perpétrés par le gouvernement, les multinationales et leurs chiens de garde. Une de ses œuvres cubistes illustre des policiers qui brûlent des manifestants au lance-flammes. Je crois que Christine fait partie de ces enfants riches qui réalisent à un certain âge qu'ils doivent leur confort à la souffrance d'autrui. Bref, ses cheveux noirs et son regard violet profond envoûtent, et elle provoque de grands émois dans la société du navire puisque la majorité des hommes la courtisent. Cependant, elle veut Alessandro.

La troisième des femmes se nomme Maria. Elle et son mari, qui s'est lui-même baptisé Théophile, sont les deux membres les plus âgés de notre petite société. Ces éminents théologiens de formation ont été condamnés pour leur théorie sur la non-personnification de Dieu. Le patriarche barbu, très peu pour eux. Étrangement, cela ne les empêche pas d'accomplir des rituels absurdes et de perdre leur temps en prières et méditations. Les religieux passent de longues heures à s'interroger sur la mort et sur la part du divin en chaque homme. Ils ne croient pas que Dieu existe au sens moral du terme. Épicuriens, ils vénèrent le plaisir dans la mesure où il n'entre pas en conflit avec le premier de leur principe : *mens sana in corpore sanum* — Un

esprit sain dans un corps sain. De la sorte, les désirs obsédants doivent être actualisés afin de purger l'âme de ses démons et d'enfin les dépasser. L'expérience est pour eux un prétexte à la réflexion spirituelle sur la place de tout un chacun dans le monde. Bien que j'aime leur philosophie d'ouverture sur le monde, selon moi, il ne s'agit que d'une doctrine humaniste basée sur la psychanalyse avec un peu d'encens. Mais dans l'ancien monde, ces gens étaient persécutés.

CHAPITRE III

DEUX SEMAINES

Les membres de l'équipage s'affrontent dans un grand débat sur le rôle de chacun au sein du groupe. Pour Alessandro, les responsabilités ne doivent pas être définies et figées. Une rotation s'impose afin de réduire les injustices — certaines tâches étant plus exigeantes que d'autres — et afin que ne se crée pas de hiérarchie — certaines tâches étant plus valorisantes que d'autres. Je m'oppose farouchement à cette vision des choses, arguant que nous devons plutôt évaluer les compétences de chacun afin de privilégier l'efficacité et le travail bien fait. C'est ce sujet pointu qui sépare la société en clans et suscite la controverse. Cela pourrait mal finir. Heureusement, la société du navire croit à ses idéaux dont l'éventail comporte la démocratie. Six votent pour le plan d'Alessandro — ainsi naît le groupe des anarchistes —, trois appuient mes arguments — on nous baptise les communautaristes — et il y a deux abstentions, le couple de religieux se sentant peu concerné par ces problèmes d'ordre temporel.

Il s'avère que les différents groupes forment davantage un rassemblement de gens aux philosophies semblables qu'un front commun face à l'ennemi. Les assemblées démocratiques ne voient donc pas nécessairement les clans voter en bloc. Il n'en reste pas moins que des tensions existent, et je peux dire que lorsque mon tour vient de préparer le repas, tous ont la mine basse. Cependant, je dois faire amende honorable et spécifier que j'apprends et parviens déjà à préparer de très bons cafés. Je dois aussi souligner que, par un heureux hasard, je suis jumelé avec Christine, qui me

prodigue une multitude de conseils, que j'entends mal tant son regard violet m'hypnotise.

Au delà des péripéties de la cohabitation s'étend la mer infinie, terriblement grande lorsqu'on ne sait pas où l'on se trouve et vers où on se dirige. Les jours de tempête, la tension atteint des pinacles insoutenables. Les cris des paniqués mêlés aux râles, prières et gémissements font du navire le royaume de la peur ! Mais la mort ne viendra pas par les eaux. Le paquebot étanche même submergé, finit toujours par émerger. C'est la folie qui s'infiltré dans les âmes perméables et qui va s'emparer tôt ou tard de l'ensemble de l'équipage. Cela débute avec Christine dont le corps de feu suscite chez les hommes les plus fortes passions. Les habituelles plaisanteries sur sa beauté ont depuis longtemps cessé d'être drôles, et certains hommes privés de chair depuis des années conçoivent une hargne irrépressible à son égard. Fabricio, l'ancien bras droit de madame Maude, fier représentant de l'aile extrémiste du mouvement anarchiste, passe son temps libre à faire la cour à Christine, qui le repousse de toutes les façons imaginables.

Ne sachant plus comment s'y prendre, elle a la géniale idée d'en glisser un mot à Alessandro qui, sauveur comme pas un, tente de faire entendre raison au jeune coq. Cela provoque malheureusement l'effet contraire, puisque Fabricio, humilié, devient agressif. Puis un soir, l'orage éclate. Bien que je ne me remémore pas exactement le sujet de la dispute, j'imagine que Christine y tient un rôle-clé. Bref, il y a une escalade d'insultes et à un certain moment, Fabricio frappe Alessandro, qui réplique, l'écume aux lèvres. Maude les sépare, mais la guerre vient d'éclater et tous en attendent le dénouement.

Christine, horrifiée, s'enfuit dans sa chambre et refuse de parler à quiconque. Seul sa seigneurie Alessandro peut accéder à sa cabine. Il y reste plus de six heures au bout desquelles il vient nous annoncer qu'elle a décidée de s'enfermer de façon permanente afin de ne plus susciter de convoitise. Il s'occupera dorénavant de faire le pont entre elle et la société. J'en suis affligé.

CHAPITRE IV

TROIS SEMAINES

Le temps passe et avec lui nos provisions. Bien que je ne l'aie jamais aimé, je dois admettre qu'Alessandro est notre rempart contre la folie. Il respecte chacun et, je le crois maintenant, fait de son mieux afin d'être juste et équitable. Et il n'abuse jamais de son pouvoir. Il n'ordonne pas, il suggère. Il est écouté pour son incroyable charisme, mais surtout parce qu'il sait garder la tête claire en toute situation et faire passer l'intérêt du groupe avant le sien. On peut seulement lui reprocher d'en faire trop.

Depuis quelque temps, Fabricio tente de rallier à lui les hommes afin de détrôner l'anarchiste-vedette. Il semble que la jalousie, la faim et le sentiment d'être perdus dans un désert d'eau a suffi à faire perdre à quelques-uns leur belle conception de la démocratie. Fabricio a convaincu deux des huit hommes de se rallier à sa cause. Le premier, Joseph, un anarchiste dans la trentaine, est un ancien animateur de radio, charismatique, bête et démagogue. Je ne crois pas qu'il ait jamais compris grand-chose de sa prise de position politique. Ses amis ont toujours pensé pour lui et il se contente d'apprendre et de répéter leur refrain. Le deuxième mutin, à ma grande consternation, est un ami communautariste. Vladimir, un voleur au cœur d'or, se sert des revenus de ses crimes afin de protéger la nation de laquelle il est issu. Lui non plus n'a pas beaucoup d'idées mais, en son temps, il a cru en sa cause et exécuté ses larcins avec une habileté qui frôle le génie.

Dans le camp des gens fidèles à Alessandro se trouve Xavier. Issu d'une famille noble, ce pianiste virtuose a mis fin à sa carrière lors d'une conférence dans

laquelle il a dénoncé les crimes des plus riches et s'est joint à l'idéologie anarchiste. Alessandro s'est ensuite servi de lui afin d'attirer les foules dans des événements où l'art se mêlait aux discours idéologiques. J'apprécie bien cet homme calme qui passe la majeure partie de son temps à jouer du piano. Il semble entouré d'une aura de solitude presque sacrée, reste muet, réservé et timide. Il a la grâce de ces personnes qui n'appartiennent pas à ce monde où elles ne semblent être que de passage.

Le dernier membre de notre société, on le surnomme l'Ombre. Il s'agit du plus vieil exilé, âgé d'environ soixante-dix ans. Lui aussi parle très peu. Véritable légende vivante, ce philosophe a rédigé plusieurs livres qui servent de bases à nombre de mouvements contestataires humanistes. Il s'agit par ailleurs d'un véritable exemple d'intégrité, et nous le respectons tous profondément. Cependant, en raison de tout ce temps passé dans ces terribles prisons, il ne reste plus grand-chose de l'idole de notre adolescence : qu'un vieil homme sourd, presque muet, à moitié fou, alcoolique et revanchard. Il passe ses journées seul dans sa cabine et n'en sort que pour exiger sa double ration d'alcool — avantage que l'ensemble de la société lui a octroyé.

Il y a de cela deux jours, l'anxiété a atteint son comble lorsque les moteurs, qui jusqu'à ce jour ronronnaient constamment, se sont subitement arrêtés. La panique initiale passée, sa souveraineté Alessandro a voulu prendre les choses en main.

Je m'en souviens : le vent souffle fort sur le pont, les nuages filent dans le ciel bleu. Tous s'affolent autour de moi, qui angoisse sans le laisser paraître. Puis soudainement, je me sens projeté à l'extérieur de cette scène. J'habite bien mon corps, mais ne participe plus à cette réalité. Les choses se présentent sous un autre jour, les couleurs reprennent leur éclat, les visages malheureux de mes compatriotes me semblent plus vivants que jamais. Et soudainement une voix murmure : «maintenant». Je vois Fabricio se glisser derrière Alessandro et lui mettre la lame de son couteau sur la gorge et je ne sais pourquoi, je veux qu'il la lui tranche, sa gorge, pour voir couler son sang si rouge.

Vladimir s'occupe de Xavier et Joseph de moi. Les lames reflètent le ciel rose du crépuscule et sur mes joues coulent des larmes incontrôlables. Je suis ivre de sensations et de beauté, moi habituellement si taciturne. Je perçois en mon esprit une petite voix qui me raconte l'histoire abracadabrante d'un poisson venu de la lune. J'émerge de ma transe à temps pour entendre Fabricio nous annoncer qu'il va nous enfermer tous les trois dans nos cabines et qu'on n'a rien à dire sinon : couic. Il tente aussi d'expliquer au reste de l'équipage que ces actes sont bien fondés, mais Maude s'interpose et lui ordonne d'arrêter tout ça. À bout d'arguments, il la gifle. Alessandro, contrarié, veut se libérer mais récolte un coup de couteau. Moi, je ne bouge pas, non parce que j'ai peur, mais parce que le Poisson-Lune me raconte son fabuleux voyage jusqu'à l'océan. Les autres membres ne disent rien, ils regardent, horrifiés. Comme promis, ils nous emprisonnent dans nos cabines respectives et les verrouillent de l'extérieur. Les lourdes portes d'acier des cabines sont construites comme des geôles. Sacré gouvernement, «ils» ont tout prévu dans leur mansuétude d'enfants de putes.

Je passe la nuit éveillé à écouter le récit du Poisson-Lune, qui me confie avoir des dons télépathiques. Il nous suit depuis longtemps et se trouve sous le bateau. Je lui demande de venir près de mon hublot pour que je puisse le regarder afin de me convaincre de son existence. Je le vois clairement maintenant ; c'est un être de lumière bariolé de jaune et de bleu, un grand poisson de la taille d'un homme qui pirouette dans le creux des vagues. C'est vrai, il existe ! Être le témoin privilégié de cette merveille me soulage. Je lui raconte notre situation sordide sur le paquebot. Mon monologue s'étire jusqu'à l'aube, moment où le Poisson-Lune me quitte pour me laisser dormir. La tête me brûle et je m'enfonce confortablement dans mon oreiller.

Dans un demi-sommeil, j'entends un cliquetis dans la serrure. Je me réveille pour voir entrer Vladimir, qui vient s'asseoir près de moi et se met à parler frénétiquement. Sans presque respirer, il m'informe qu'Alessandro a survécu à sa blessure et que Maude se trouve à son chevet et refuse de parler. D'autre part, Christine ne se trouve plus dans sa cabine. Elle a réussi à duper Joseph et à se

barricader avec Xavier. Fabricio, qui la veut absolument dans son lit, a tenté de la brusquer, mais il a plutôt récolté un bon coup de canif sur le bras. Tant pis. Les autres membres de la société du navire, pour leur part, restent cachés dans leur chambre. À la fin, Vladimir veut se justifier. Fabricio, Joseph et lui désirent être les maîtres et ne plus obéir à personne. Puisque la mort nous attend tous, ils vont profiter pleinement de leurs derniers instants. Cela commence par la possession de Christine. Et ensuite, plutôt que de mourir à petit feu en se rationnant, ils vont engloutir toutes les provisions lors d'un grand festin. Je reste muet. Vladimir, en me fixant des yeux, m'invite à me joindre aux mutins. Je reste muet.

Et je soupire le nom de Christine. Vladimir éclate d'un rire méchant et m'affirme qu'elle ne se soucie pas de moi, qu'elle ne m'appartiendra jamais autrement que par la force. Depuis des semaines, il l'espionne pour le compte de Fabricio, aussi m'apprend-t-il qu'elle fréquente Xavier en secret. Cela me secoue considérablement car j'ai tout misé sur cet amour impossible. C'est idiot, je le sais, mais entouré d'idéalistes, on en vient à croire à n'importe quoi. La belle époque de mes rêves est révolue. Et Christine me manque. Son enfermement volontaire me semble remonter à une éternité. Elle ne me sauvera pas de l'insurmontable mal de vivre. Ainsi basculent mes derniers espoirs. J'ordonne à Vladimir de partir. Je voudrais mourir, mais je n'en ai ni le courage, ni la force.

Épuisé par l'intensité des émotions que je vis, je dors toute la journée et à mon réveil, je laisse errer mon regard à travers le hublot sur l'étendue d'eau mouvante et chatoyante jusqu'à ce qu'apparaisse une lueur jaune qui s'approche du navire. À ce moment, Joseph entre dans ma chambre, précédé de Maria. Sur le doux visage de la femme s'inscrivent des traces de coups dans ses yeux se lit une profonde détresse.

Cette femme spirituelle, forte, belle, habitée, me semble complètement démolie. Je veux la prendre dans mes bras, mais elle me repousse. Joseph lui assène une puissante gifle derrière la tête. Je m'interpose et lui interdis de recommencer, ce à quoi il me réplique qu'elle n'est qu'une pute et qu'elle doit s'habituer à obéir. Je n'en crois pas mes oreilles et reste, devant tant d'aberration, inutile, pétrifié. Maria se met

alors à pleurer et il la frappe de nouveau. J'en suis si dégoûté que mon corps s'emballe : je lui casse la figure. Il tombe net et je me retrouve à nouveau incapable d'agir. Joseph, en se relevant, sort un couteau et me toise en souriant. Me menaçant de sa lame, il m'intime l'ordre de baiser Maria. Je ne réussis pas à lui répondre puisqu'en mon esprit se dessinent des paysages sous-marins. Au regard haineux de Joseph, à la lame brillant au clair de lune se juxtaposent des images de bancs de poissons multicolores, de coraux rouge flamboyant et d'algues ployant sous la brise marine. Je me sens apaisé, envahi d'un sentiment de sérénité incroyable. Je n'éprouve aucune peur lorsque, mettant ses menaces à exécution, Joseph s'élançait afin de me trouer le ventre. Je le désarme presque sans m'en rendre compte. Et le couteau, projeté en l'air, s'arrête dans la main de Maria, qui se charge de le rendre à son propriétaire. Elle le lui plante dans le dos entre les omoplates à l'instant même où le Poisson-Lune me demande pourquoi ces images m'impressionnent tant.

Ensuite, elle referme la porte de ma cabine et vient s'asseoir près de moi. Nous évitons de nous regarder. Je ne réponds rien au Poisson-Lune. Ma pensée, prisonnière d'une spirale, fait des boucles et la cabine ne semble plus qu'une toile vivante sur laquelle se dessinent des paysages aquatiques desquels émergent les yeux de Maria, le cadavre étendu face contre terre, le couteau et la flaque de sang noir qui miroite dans la blancheur lunaire. Peu à peu, ces éléments font leur chemin en mon esprit et le banc de méduses transparentes s'évanouit.

Maria fait mine de se lever, mais en est incapable. Elle tanguait, alors je la prends dans mes bras et la serre contre moi. Elle se débat un instant, puis s'abandonne, et son corps raide est secoué de sanglots. Après un moment, d'une voix faible qui s'intensifie jusqu'à devenir hystérique, elle me raconte que ce chien, qui saigne par terre, a tué son mari, le gentil Théophile, et qu'ensuite, ensuite, celui qui saigne comme il le mérite, lui et son maître Fabricio l'ont battue et violée. Et le bon Vladimir, Dieu ait son âme — s'il existe —, devant pareil spectacle, s'est insurgé et ils l'ont assassiné.

Je reste bouche bée face à pareil désastre. Par le hublot se propage une lueur jaunâtre. Je prends gentiment Maria par la main et lui montre le Poisson-Lune. Pendant un moment, elle reste silencieuse. Enfin, elle m'annonce qu'elle veut aller le rejoindre dans l'onde, qu'aucun mot ne l'en empêchera. Je lis dans son regard que la vie ne peut plus rien pour elle. Elle s'endort sur mon lit. Elle ne se réveillera jamais.

CHAPITRE V

LORSQUE LE TEMPS N'EXISTE PLUS

Je me retrouve à nouveau seul avec, au centre de ma chambre, le cadavre de Joseph et celui de Maria. Je vomis, me lève, tire la porte, mais la poignée ne tourne pas ; la serrure est verrouillée. Je crie, j'appelle à l'aide à m'en époumoner mais personne ne répond. Je retourne me coucher, mais mon regard ne peut quitter ce couteau qui brille, à l'extrémité duquel coule une rivière de sang. Que puis-je faire ?

Le lendemain, personne ne vient. Le jour d'après non plus. Je voudrais me débarrasser des cadavres, mais c'est impossible. Mes forces diminuent, je n'ai rien mangé depuis des jours. Je veux me laisser mourir, mais la soif vient toujours à bout de moi et je finis inévitablement par m'abreuver à la fontaine. Le Poisson-Lune, volatilisé, me semble n'avoir été qu'une hallucination. Je passe mon temps à dormir, prisonnier de cauchemars horribles ou à écrire collé contre le mur. Le sommeil et l'éveil se confondent en mon esprit. Je sais à quoi ressemble l'enfer. J'ai rêvé à d'horribles festins et me suis réveillé accroupi au-dessus du corps en putréfaction de Joseph, le couteau dans la main et un morceau de chair en bouche. J'ai craché, craché et recraché cette charogne, pris de tels hoquets que j'en régurgite encore mes entrailles. La crise est passée. Plus faible que jamais, je m'étends à nouveau, le corps parcouru de spasmes de douleur et de dégoût.

Je me réveille au milieu d'une terrible tempête. Le paquebot escalade les vagues qui atteignent des hauteurs vertigineuses et les cadavres s'animent, volent dans la cabine, se précipitent contre les murs, contre moi, lâchez-moi ! Je veux tellement, tellement mourir, ouvrir le hublot et me noyer, rejoindre le Poisson-Lune

au fond de l'océan. Mais comment ouvrir cette fenêtre lorsqu'on n'a pas même la force de se tenir debout, quand ça chambranle, quand le haut, le bas, la gauche et la droite ne font plus qu'un, quand le mouvement se trouve figé, prisonnier de lui-même. Je hurle, hurle, hurle, et mon corps se fracasse contre les parois et je vomis encore et encore jusqu'à ce que, ô suprême délivrance, je me cogne assez fort pour m'évanouir.

Chutant comme une feuille bercée par la brise légère, je coule dans l'océan. Plus bas, je vois une lueur ambrée. Le Poisson-Lune s'y dessine, me contemple de ses grands yeux bleus, et son corps se métamorphose en celui d'une séduisante sirène. Envoûté, je l'embrasse et aussitôt, mes jambes se transforment en queue de poisson. Elle me prend par le bras et m'invite à la suivre. Ensemble, nous nageons à travers l'onde, visitant les mondes engloutis : une cathédrale abritant une bande de dauphins, un gratte-ciel où trône le roi des espadons entouré de sa cour de cyprins dorés, des voitures squattées par des mollusques aux coquilles argentées, un stade où ronfle un rorqual grand comme le terrain de jeu. Et partout s'affairent des fantômes, qui revivent leur ancienne vie, du temps d'avant le tsunami premier et la grande noyade, spectres insensés répétant les mêmes schémas dans une routine réglée à la semaine. Ils vivent dans leur rêve et ne voient rien du présent, simple projection du passé mais étendue à des masses de millions de gens qui hantent le fond des mers. Il n'est pas étonnant que les baleines pleurent.

L'émerveillement remplit toutes mes pensées, et je ne m'interroge sur la signification de ce pèlerinage dans le ventre de la mer. Cette ville submergée me fascine tant que j'en arrive même à oublier la sirène. Alors une lumière aveuglante me renvoie à cette existence faite de souffrance. Disparue, la femme poisson.

CHAPITRE VI

QUELQUE TEMPS APRÈS MA MORT

Des formes et des couleurs se profilent dans la lumière. Je distingue un hublot par lequel entre la clarté du jour. Je me trouve dans une cabine identique à la mienne. Je veux bouger, mais mes jambes refusent d'obéir. Seuls mes bras semblent aptes à coopérer, et pourtant, ils restent cloués au matelas comme retenus par une force invisible. Je réussis néanmoins à soulever ma tête pour voir mes membres sanglés au lit. Ces investigations m'épuisent, je m'endors à nouveau. À mon second réveil, Christine se trouve devant moi, souriante. Mes bras sont maintenant libres, et je les lève vers elle. Elle me prend la main, et cela me rassure. Elle m'informe que je sors du coma. Elle ne veut pas me dire combien de temps cela a duré. Je n'insiste pas, à quoi bon le temps ?

Mais je cherche à savoir comment se débrouille la société du navire. Des rides apparaissent sur le visage de Christine, qui devient triste. Je n'ai pas rêvé, la mutinerie a bel et bien eu lieu, et l'ensemble de l'équipage en est décédé. De survivants, il ne reste plus qu'elle, Alessandro et moi. Je ne ressens aucune émotion. Pragmatique, je veux savoir où en sont nos réserves de nourriture. Des larmes coulent sur ses joues d'ivoire. Alessandro et Christine vivent de la pêche, mais certains jours, quand rien ne mord, ils complètent leur alimentation avec des morceaux des cadavres congelés. Elle m'affirme que notre survie passe par ce chemin. Dégouté, je lui réplique que la mort s'avère quelquefois la meilleure solution. Elle m'apprend alors son état de grossesse et, effectivement, je remarque subitement son ventre bien rond. Christine est enceinte de Xavier, mort. Elle me raconte que lorsqu'elle s'est enfermée,

Alessandro devait être son unique lien avec la société, mais Maude, jalouse, acceptait mal la chose. Après une querelle particulièrement intense, Alessandro s'était entendu avec Christine pour que ce soit Xavier qui lui tienne compagnie.

Christine a fait son deuil d'Alessandro et elle a trouvé en Xavier un ami tendre et attentionné. Je ne désire pas m'étendre sur le sujet. Pour faire bref, ils sont vite devenus amants et inséparables. Ils devaient croire que personne n'avait jamais aimé comme eux, ou quelque chose de ce genre. Elle est tombée enceinte, ensuite il y eut la mutinerie, les meurtres et, en finale, la mort de Xavier. Elle s'est retrouvée seule à bord, avec Alessandro blessé et moi dans le coma, seule sur le navire en dérive avec six dépouilles et rien à manger.

Il y a un long silence, elle pleure. Enfin, elle me raconte comment les autres ont été tués. En premier lieu, Fabricio et son complice Joseph ont assassiné Vladimir et Théophile, qui voulaient empêcher le viol de Maria. Ensuite, Maria a poignardé Joseph dans ma cabine avant de tomber dans un coma duquel elle ne devait jamais se réveiller. Ne sachant rien de ces sombres dénouements, Alessandro a chargé l'Ombre de ramener Fabricio à la raison. On n'a jamais revu l'Ombre, sans doute Fabricio l'a-t-il jetée à la mer.

Après avoir tué l'Ombre légendaire, Fabricio s'est dirigé vers la cabine de Maude. Alessandro dormait, il faisait nuit — je vois la scène comme si j'y étais : la tempête se lève, Maude attache Alessandro afin qu'il ne chute pas. Déclat. Une clé tourne dans la serrure, la porte s'ouvre sur Fabricio. Maude lui demande de partir, il refuse. Il veut qu'elle se souvienne de leur ancienne complicité et de leurs exploits passés. Elle lui demande à nouveau de partir. Il lui assure que la mutinerie n'est qu'un malentendu, que tout va s'arranger, que l'Ombre et lui ont trouvé un plan qui va les sortir de cet enfer. La tempête redouble de violence. Maude et Fabricio s'accrochent à un poteau. Leurs corps se heurtent. Parvenu au sommet d'une immense vague, le navire s'immobilise un instant. Fabricio en profite pour dire à Maude qu'il l'aime. Elle le regarde, surprise, puis, c'est la chute dans le vide. Maude s'accroche, il la

serre contre lui. Amerrissage : le choc écrase la lourde masse de Fabricio sur le corps de Maude, qui lâche le poteau et se fracasse la tête. Le craquement couvre un instant la fureur de la mer. Maude vient de se casser le cou.

Puis, aussi vite qu'elle est apparue, la tempête se calme et Fabricio tente en vain de ranimer Maude. Il se penche sur elle et se met à sangloter et ses pleurs se muent en un cri de rage. Sur ces entrefaites arrive Xavier, alerté par les hurlements. Il avance, armé d'un couteau. Fabricio, en guerrier expérimenté, n'hésite pas et s'élanche sur le musicien afin de le désarmer. Xavier fend l'air de sa lame, mais ne parvient qu'à égratigner le mutin qui le maîtrise vite, le cloue au sol et l'égorge sans autre forme de procès. Dissimulée derrière la porte, Christine, pétrifiée, assiste impuissante à la mise à mort de son amant.

Mais prise d'une rage incontrôlable, elle se lance à l'assaut de Fabricio qui, perché sur le corps de Xavier, ne l'entend pas venir. Sans armes, sans larmes, elle saute dans son dos et, de ses ongles, lui arrache les yeux. Aveuglé, les orbites vides, le meurtrier parvient à projeter la furie qui s'écrase contre le mur. Il ne la voit pas se relever et prendre le couteau planté dans la gorge de Xavier mais il sent la morsure mortelle de la lame lorsque Christine l'éventre d'un grand coup sec. Appuyée contre le mur, elle observe froidement l'agonie de Fabricio. La flaque de sang s'allonge comme une gueule s'ouvrant pour avaler le plancher de la chambre. Pour l'avaloir, elle. Submergée par l'horreur, Christine s'évanouit. Elle revient à elle, les mains souillées de chair, le corps baigné dans une mare cramoisie. Xavier est étendu tout près, son regard transcende le plafond et sa gorge béante engloutit les étoiles. Christine décide d'aller s'offrir au ventre de la mer.

Mais Alessandro, qui a repris ses esprits, lui demande de le détacher. Elle s'exécute et, ce faisant, commence à pleurer. Alors, il lui parle doucement, la retient, la console, l'embrasse et arrive finalement à la convaincre de vivre encore un peu. Ils quittent le lieu du carnage et dorment dans une chambre déserte. Le lendemain, ils prennent en charge leur survie et Alessandro a l'idée de congeler les cadavres.

C'est en nettoyant le navire qu'ils me trouvent flottant entre la vie et la mort.

CHAPITRE VII

PURGATOIRE

Je ne sais à quel miracle ou à quel démiurge je dois ma survie. Les jours qui suivent mon réveil sont particulièrement pénibles. Le passé se digère aussi mal que la chair des cadavres qui nous permettent de subsister. Je ne vois jamais Alessandro. Il s'enferme dans sa cabine et travaille sur son utopie. Quant à Christine, elle se raccroche à l'espoir de l'enfant à naître. Je crois que tous ces événements, les morts, la nécrophagie, la dérive, tout ça, l'atteignent à un point tel qu'elle perd progressivement contact avec la réalité et que seule existe la vie qu'elle porte. Pour ma part, bien que je sois rétabli, mes rêves étranges se poursuivent et je sens la présence du Poisson-Lune qui flâne aux frontières de l'onirique. J'ai repris avec lui mes longues conversations et je l'écoute deviser des cycles lunaires, de la marée, de son ancienne vie dans le désert de la mer morte aux mille joyaux.

Je sais, cela n'a aucun sens, et pourtant, les images se succèdent. La lune est une immense boule d'eau au cœur de diamant dans lequel se reflète le soleil. Les visions, la mer, cette bouche béante, et la folie de mes compagnons d'infortune me plongent dans un état extatique aux limites d'un gouffre sans fond. Nous vivons sur un vaisseau fantôme, comme des ombres, pire, des goules, des vampires, des morts-vivants. Nos habitudes alimentaires respectent cependant une certaine éthique. Dans un premier temps, Christine mange les restes de Xavier afin de nourrir le fœtus dont il est le père. Alessandro, quant à lui, dévore Maude avec passion et m'en refuse le moindre morceau. En ce qui me concerne, je dois me contenter de la chair coriace de Vladimir.

Enfin vient le jour où Christine perd ses eaux et donne naissance à un nourrisson chétif qu'elle nomme Fauve, on ne sait pourquoi. L'accouchement arrive comme une catastrophe. Ni Alessandro ni moi ne savons comment nous y prendre, et c'est par miracle que l'enfant voit le jour. Malheureusement, Christine ne se relève pas de cet enfantement. Je crois d'ailleurs qu'elle ne le souhaite pas. Cependant, elle tient bon le temps que son enfant soit sevré. Ensuite, voyant qu'on s'occupe de tout, elle lâche prise et part rejoindre Xavier.

Alessandro et moi nous occupons de Fauve comme d'un fils. Il nous rattache à ce monde et crée entre nous une solidarité inespérée. Une bonne étoile nous sourit. La pêche s'avère fructueuse et nous pouvons abandonner un certain temps nos amis aux bons soins du congélateur. Mais il ne nous reste que trois corps, ceux de Fabricio, de Joseph et de Théophile, auxquels s'ajoute maintenant celui de Christine destiné à son fils, ce qui nous paraît aller de soi.

Fauve préfère le charisme d'Alessandro à ma personnalité taciturne. Cela me trouble et je me sens encore abandonné. Heureusement, le Poisson-Lune me tient compagnie et je lui confie mes états d'âme. Il m'écoute, et les images qu'il m'offre m'apaisent. Son histoire devient chaque jour plus clair. Par possessivité, je n'en parle pas à Alessandro. Cet étrange poisson m'appartient, et je ne désire pas le partager. Après tout, Alessandro a Fauve. L'enfant me comble de joie, mais ma relation avec Alessandro redevient ce qu'elle était jadis et se borne à l'aspect pratique des choses. Hier, nous avons tenté de discuter d'idéologies et nous nous sommes fâchés.

Tous les corps de nos amis sont consommés. Notre mort semble imminente. Depuis deux jours, je bois de l'eau et mange très peu. Je suis couché, prêt à rejoindre la sirène de ma dernière mort. Lorsque je m'endors, j'espère ne jamais me réveiller. Le Poisson-Lune me gâte de visions et je rêve de sable chaud, d'une mer claire, d'une autre vie au sein d'une bande de dauphins, faite d'amour, de jeu et de rire. Et je coule doucement dans le courant tiède qui me berce, les yeux rivés au ciel bleuté. Mes souvenirs à ce sujet s'arrêtent ici.

Le lendemain, le navire accoste sur l'île. Des villageois nous recueillent et prennent soin de nous. La petite communauté vit de façon assez primitive, sans électricité, et habite des cavernes naturelles à environ cent mètres au-dessus de la mer. On y accède par un réseau de grottes labyrinthique qui se compose d'escaliers et d'immenses cavités, dont certaines à demi submergées ont été transformées en débarcadères pour les embarcations de pêche.

Je crois qu'à cette époque le Poisson-Lune occupe mon corps pendant que mon esprit vagabonde en mer. Cela m'arrange, la vie ne m'intéresse plus. Mais les comportements étranges de mon hôte me font bannir du village. Son contact avec la réalité dérange ; il ne sait pas se contenir. Les villageois le croient fou. Il raconte d'étranges histoires et s'exclame d'émerveillement devant des choses aussi banales que le vol irrégulier d'un papillon. Ainsi, malgré la protection d'Alessandro, il gêne considérablement la petite communauté. Par ailleurs, il ne connaît pas la pudeur ; un jour il lui arrive même de se toucher en public.

Il s'en faut de peu que mon pauvre corps ne soit définitivement arraché à sa piètre existence. Mais Alessandro les appelle à la clémence et réussit à obtenir qu'on me bannisse dans cette tour d'ivoire qui s'élève sur le faite de l'île. La tour est séparée du village par un lac entouré de monts impraticables, même pour ces anciens montagnards que sont les villageois. Sans embarcation, le voyage entre les deux espaces habitables de l'île devient impossible. Aussi abandonnent-ils mon corps occupé par le Poisson-Lune sur les rivages de ce lieu étrange que j'habite depuis qui sait combien de temps et dont les origines m'échappent encore.

Alessandro vient me voir de temps à autre, me raconte le Poisson-Lune. Il vient accompagné de Fauve. C'est en le voyant grandir que j'ai décidé de réintégrer sporadiquement mon corps. Pour cela, je me suis engagé avec le Poisson-Lune à écrire cette histoire. J'ai essayé de retourner au village, mais je n'appartiens pas à ces gens, à cette société utopique en construction. Puis, je suis devenu une figure mythique, un ogre dont on se sert pour faire peur aux enfants désobéissants.

Heureusement, les montagnards s'occupent de me fournir nourriture et vêtements. Je suis tellement seul qu'il m'arrive de ne pas exister pendant des semaines.

SUITE DE LA DEUXIÈME PARTIE

AMOUR ET CHÂTIMENT

CHAPITRE III

Fauve achève la lecture de ces dernières lignes dans la lueur d'un soleil couchant. Il se prend la tête et revient lentement à sa geôle. *Quelle horreur.* Il se lève et s'éloigne du petit bureau face à la fenêtre. Il s'approche de la porte et regarde à travers le vasistas afin de s'assurer de l'absence des enfants de Chiméra. Il revient vers le livre et lui cherche frénétiquement une nouvelle cachette. Sondant les pierres des murs, il découvre une anfractuosité où il dépose le manuscrit. Il s'étend ensuite sur le lit.

Il s'imagine enfant dévorant les restes de sa mère. *Je comprends pourquoi Antoine ne voulait rien me dire sur ma naissance. Je... je... j'ai mangé ma mère.* L'idée qui jusque là était restée en surface fait son chemin dans la conscience du jeune homme. Il voudrait pleurer, mais il en demeure incapable. Son estomac se contracte, son corps se tord, révolté, des spasmes de dégoût se manifestent le long de son œsophage et il vomit de la bile sur le plancher. *Pourquoi, pourquoi vivre ? Exilé comme un assassin déçu en amour et perdu, tellement, tellement perdu. Je devrais partir d'ici. Je déteste cette île, cette tour, ces habitants si parfaits avec leur stupide utopie, et cette prison, cette foutue prison. Avant, j'étais prisonnier d'Alessandro, maintenant de Chiméra, mais toujours, toujours j'ai été prisonnier de cette île. Reprends, reprends le dessus, reprends-toi, Fauve. Je dois trouver Antoine. Mais avant tout fuir ce lieu, fuir cette folle de Chiméra.*

Sur le lit, Fauve se tourne et se retourne, cherchant en vain à s'immerger dans le sommeil. Impossible. Les images inspirées par le manuscrit défilent et

s'entrecouper dans une surenchère cauchemardesque. À un moment, la porte craque, grince et s'ouvre sur Târâ au masque de poulpe. Elle lui apporte l'infâme bouillie de laquelle se nourrissent les enfants de Chiméra.

— Je n'en vouloir pas de cette boue sombre pieuvre.

— La Matriarche veut que tu manges. Tu mangeras.

Fauve couché sur le dos contemple le plafond et réplique après un moment :

— Pas question. Tu devoir me forcer et j'être décidé à me battre.

Târâ reste un moment silencieuse, puis réplique :

— Kali s'en occupera, alors.

Du coin de l'œil, Fauve observe la porte ouverte et Târâ, tellement immobile qu'on dirait une statue.

— Argument de taille. D'accord.

Alors, il se lève et se dirige vers elle afin de prendre le plateau avec les ustensiles et le bol plein de cette substance blanchâtre et amère. Il fait mine de se retourner mais en profite pour prendre son élan et lui lancer de toutes ses forces le plateau sur le masque. Profitant de l'effet de surprise, il s'élance dans le couloir et court vers... vers il ne sait pas... l'ailleurs, *loin, loin d'ici*. Les galeries tournent en rond autour de l'escalier central. Il dévale les marches et entre dans un autre couloir droit celui-ci et qui se termine en escalier descendant, descendant jusqu'à un autre couloir qui descend et s'ouvre sur un couloir aux portes nombreuses. Et les murs, les murs se penchent vers lui, ils se penchent et s'éloignent, ils se tournent et se retournent. *Courir, courir, courir, je n'en peux plus, je vais m'évanouir, personne ne me poursuit, arrête ARRÊTE Fauve !* Son corps pris dans le mouvement résiste encore un instant, il ralentit progressivement et tente de s'appuyer sur les murs qui le poussent, qui le tirent. Au fond du couloir des couloirs, se dresse une immense porte de chêne sur laquelle il s'appuie. À bout de souffle, il râle. Il entend des pas qui résonnent au loin, qui s'approchent, alors il tire le lourd portail grinçant et entre dans une pièce sombre, referme la porte et s'effondre sur le sol de pierre, exténué.

Il observe la pièce semi-circulaire, éclairée par l'éclat lunaire que filtre une lucarne ronde. Alignées au mur courbé, trois statues d'hybrides hommes-poissons projettent leurs ombres. Fauve aspire à grandes bouffées l'air humide chargé d'odeurs marines. Au rythme bruyant de sa respiration se juxtapose le son des vagues qui se brisent sur les rochers. *Cette pièce... Je ne m'en souviens guère... Étonnant, je croyais avoir visité la tour en entier.*

— Reviens, Fauve. Tu ne peux t'enfuir, petit bateleur. Tu m'appartiens et j'ai besoin de toi.

Dans le couloir résonnent des pas précipités. *L'écouteur traducteur... Il doit contenir quelque dispositif lui permettant de me localiser.* Ce pensant, il retire l'écouteur et le lance à la mer à travers la lucarne. Les pas s'éloignent. *Elles partent. Je dois m'enfuir. Mais qu'est-ce qui... La statue elle, elle... Non. Ne t'affole pas, Fauve. Ce ne sont que des statues. Mais pourquoi, pourquoi ai-je l'impression que celle du centre me regarde ?* Il s'approche furtivement de la sculpture en question. *Ces yeux...* Il se recule précipitamment. *Je ne me trompais pas ! Il y a un regard à travers cette pierre ! Calme-toi calme-toi calme-toi. Réfléchis...* Profitant d'un nuage qui plonge la pièce dans la noirceur, Fauve s'éclipse du champ visuel de la statue, la longe par derrière et s'immobilise pour l'observer. Le nuage passe.

La statue de l'homme-poisson demeure inerte. Entre les écailles de la peau glissent des gouttes d'humidité. Fauve allonge la main afin d'effleurer les doigts palmés de la statue. À ce contact, il sursaute. *C'est de la pierre... Poisseuse et visqueuse à cause de la proximité de la mer. Elle ne vit pas. Elle ne bouge pas. Ce doit être l'entrée d'un passage.* Il s'aventure à toucher de nouveau la main de la statue. *Le dispositif d'ouverture pourrait bien être actionné par un des doigts.* Ce disant, il effectue des pressions sur chacun des appendices crochus figés dans une pose menaçante. L'auriculaire s'avère mobile et un déclic sonore résonne dans la pièce. Dans le flanc de l'homme-poisson s'ouvre lentement un interstice.

Voilà ! Mais... Fauve entraperçoit l'ombre d'un mouvement dans la noire ouverture. Il hésite. *Sans lumière comment pourrai-je m'orienter ?* Le mouvement d'ouverture maintenant achevé, les deux parties de l'être de pierre se referment sur elles-mêmes. *Si j'entre, je risque de me perdre ou, pire, de faire une chute mortelle.* Dans le couloir, Fauve entend des pas précipités qui se dirigent vers lui. *Je n'ai pas le choix. Si elles m'attrapent, je n'ose imaginer quelle sera ma punition. Que l'obscurité soit mon manteau, que la noirceur me mène à la lumière.* Fauve pénètre dans la statue, qui se clôt complètement. À l'intérieur, une marche lui permet de se dresser pour épier par les yeux de la statue l'arrivée de ses poursuivantes. Il aperçoit le terrible éclat des masques d'Anansé et de Kali, qui arpentent la pièce à sa recherche. Après un certain temps, Anansé au masque d'araignée d'onyx s'arrête devant la statue. *Foutue arachnide, elle serait bien capable de m'apercevoir.* Avec d'extrêmes précautions, Fauve descend du piédestal et s'engage dans l'escalier qui s'enfonce au cœur des ténèbres.

CHAPITRE IV

En tâtonnant, il découvre un mur spongieux dont il se sert comme appui afin d'assurer son équilibre le long des marches inégales et glissantes. Il avance longtemps dans l'obscurité et s'habitue à s'orienter avec d'autres sens que sa vue. Cependant, son cœur bat la chamade et la noirceur l'opprime, le fait frissonner. L'air pesant satisfait mal ses besoins en oxygène et il se sent près de suffoquer. *Cette descente aux enfers n'aura-t-elle jamais de fin ? Ce trou possède-t-il seulement un fond ? J'ai la gorge sèche, je suis transi. Ne sortirai-je jamais de cet interminable escalier ? La mort, voilà ce qui t'attend, pauvre fou. Tu aurais dû obéir à Chiméra. Tu l'aimais, autrefois. Non. Je me suis enflammé pour elle sans la connaître, comme je l'aurais fait de n'importe quelle femme qui ne venait pas de l'île.*

Un tressaillement lui parcourt l'échine. Pourtant, aucun courant d'air ne trouble la lourdeur ambiante. Fauve se sent étourdi. Des spectres issus de l'histoire d'Antoine voltigent dans son sillage, semblant lui bloquer le passage, mais s'évanouissant au moment où il tente de les saisir. Puis il y a le silence que rien ne trouble, outre des gouttes d'eau qui éclatent sur les pierres gluantes. Ses mouvements deviennent lourds et, inconsciemment, il calque son pas sur le rythme irrégulier des gouttes. L'escalier débouche sur un palier en pente escarpée. Fauve tente de s'accrocher à quelque concavité du mur, mais à la suite d'un mouvement brusque, il chute, emporté dans une infernale glissade. *Ça y est, ça y est, la fin la fin, ouvre-moi grand tes bras, ombre noire, j'arrrr.... Arrrrg.* Il percute de plein fouet une porte de taule provoquant un vacarme assourdissant.

Aux prises avec de fulgurants spasmes de douleur, Fauve, le dos éraflé et les jambes meurtries, se tortille par terre en gémissant. Pendant un moment, il reste recroquevillé, le temps que la souffrance s'estompe un peu. Quand enfin il trouve la force de se relever, il inspecte le mur frein. Il découvre sur ce dernier un levier qu'il abaisse et la porte s'ouvre sur un spectacle inusité. *Un lac intérieur !*

Deux lanternes posées sur la berge opposée éclairent les parois de minéraux brillants et révèlent au regard de Fauve l'ensemble d'une grotte d'environ cent mètres de circonférence. Des stalactites et des stalagmites, dents de pierre luisantes disséminées ici et là, s'enfoncent et émergent du lac intérieur aux eaux miroitantes qui occupe la presque totalité de l'espace. *Une bouche béante au fond de laquelle se terre le vieil ermite.* Fauve se traîne péniblement jusqu'au rivage, contournant les colonnes naturelles, rampant à certains endroits où le plafond effleure le sol. *C'est bien ce que je croyais, il habite une caverne au creux de la tour. Mais comment diantre vais-je traverser ce lac ? Je pourrais nager, mais en aurai-je la force ? Dieu sait ce que cachent ces eaux calmes et ce silence de mort. Je dois boire.* Les gouttes d'eau qui ruissèlent et chutent des stalactites font onduler la surface du lac, qui résonne d'une mélodie vieille comme le monde.

Si je survis à cette expédition, je peindrai cet endroit magnifique et lui dédierai un carnet entier de poésie. Lieu sacré oublié de tous, inhabité oh... comme elles sont troublantes, ces statues sculptées dans la pierre, toujours cet homme-poisson. Qu'écrivais-je déjà, au début de cette interminable journée ?

Splendide, une ziggourat d'ivoire brille au centre de l'océan

En lui sommeille le secret

Écoute le chant des âmes qui l'habitent

Le murmure envoûtant de vies antérieures

Ou quelque chose comme ça... Pourquoi cette impression que tout est lié ?
Perché sur un rocher, il joint les mains en cuvette et porte l'eau fraîche à sa bouche.

De l'eau douce. Au moins, je ne mourrai pas de soif. Maintenant, Antoine. Je dois l'appeler. Impossible de traverser le lac, impossible de rebrousser chemin. Il faut que ce soit lui. Fauve inspire profondément et crie à s'époumoner :

— Antoine ! Viens me chercher ! Nous devons parler ! Je me suis enfui ! Pardonne-moi, Chiméra est folle !

Il attend un bon moment, mais aucune réponse ne vient. *Devrais-je plutôt m'adresser au Poisson-Lune ? Bah, au point où j'en suis :*

— Poisson-Lune, j'ai besoin de toi ! Venez me chercher, je suis blessé et épuisé.

Venez me chercher, venez me chercher, venez me chercher, je suis épuisé. À bout de forces d'avoir tant crié, Fauve s'évanouit. Son corps glisse dans l'eau noire. Fauve se sent engourdi, paralysé. Des ombres l'agrippent, le tirent vers le fond. Terrifié, il tente de lutter, mais ses membres ne répondent pas. Il suffoque dans l'eau glacée. Les yeux grand ouverts, plein d'horreur, il voit des mains écailleuses resserrer leurs étaux sur ses bras et des visages monstrueux d'hommes difformes aux yeux globuleux. Prisonnier de cette impression que sa mort est imminente, il souffre, mais l'eau étouffe son cri, cette eau froide et noire qu'il respire et qui déchire ses poumons, augmentant sa douleur au delà du supportable. La souffrance vive s'accroît encore et encore n'atteignant jamais de paroxysme. Mais rien à faire, sa conscience refuse d'abandonner son corps. Aucune rédemption libératrice, aucun souvenir, aucune pensée, rien, rien que ces ombres, ces formes haineuses qui tourbillonnent autour de lui, formant une spirale qui l'aspire. À la fin, il abandonne tout espoir, il accepte sa non-existence de spectre étourdi, incapable de renouer avec son passé. À ce moment arrive une lumière, la lumière jaune du Poisson-Lune, ce grand poisson jaune rayé de bleu qui dissipe les ombres et brise la spirale. Alors, Fauve entend à l'intérieur de lui :

— Réveille-toi, tu m'as appelé, je suis avec toi maintenant.

TROISIÈME PARTIE

LA LANGUE DE L'OUROBOROS

CHAPITRE I

Lilith, submergée dans le liquide amniotique et prisonnière d'une des cuves de verre cristallines, regarde à travers la majestueuse baie vitrée carrelée de la salle de bal transformée en laboratoire. Elle examine la surface déserte du lac qui sépare la tour du village. *Les villages vivants, sur l'eau ils, ils ne viennent jamais plus loin que le milieu, le centre du lac... Un jour demain, toi, toi fille de la Matriarche, GLOIRE À ELLE tu t'enfuis oui, tu te sauves et hop. Non, non tu ne restes pas encuvée ici pour toujours. Oh non, toi l'Œuvre blanche, tu dis adieu et pas au revoir. Et fini s'il te plaît, fini les aiguilles et Adieu Adieu oh oui que Adieu la Mère, GLOIRE À ELLE...*

L'impeccable laboratoire de la Matriarche est meublé de six cuves cylindriques sur lesquelles se trouvent, encastrés, des écrans de contrôle et à l'intérieur desquelles flottent d'étranges fœtus, des organes nus, cœur, foie, reins, pancréas, poumons, ainsi que deux enfants. Un garçon et une fille. Dans le centre de la pièce, entourée de téléviseurs, se dressent une table d'opération et un robot aux formes chaotiques et composé de membres cybernétiques destinés à des fins chirurgicales. Mais Lilith évite de regarder dans cette direction, elle se tourne plutôt vers son voisin de cuve, l'enfant mâle. *Fauve, comment a-Fauve pu oublier l'Œuvre blanche qui elle, toi, se souvient du baiser, oh oui, des bras de Fauve yeux, mains. Oui, chaque jour, chaque, tu rêves de Fauve. Mais Fauve lui, rêve-t-il ? Non non, il disparaît, il se sauve lui aussi et Adieu Adieu la Mère, GLOIRE À ELLE.*

Dans le fond de la pièce, le portail noir où s'entremêlent des statues ouvre ses portes à Ève, généticienne et sage-femme de la Matriarche, au masque de jade et

d'émeraudes représentant le visage neutre de la jeunesse. Lilith la regarde venir vers elle. *Oh non, Ève, NON, non pas les aiguilles...* Mais Ève passe outre et se dirige vers l'unique cuve inoccupée, celle qui porte le numéro VI, face à celle de Lilith. Elle s'arrête et enfonce les touches du clavier. Enfin, après un moment, elle abaisse un levier et le récipient de verre se sépare en deux parties.

Arrivent alors Melog et Anansé, qui traînent un corps et rejoignent Ève. *C'est l'amour ! oh oh l'a... L'amour, oui ! TON Fauve, TON Fauve, ha ha. Oh, Il dort, oh regarde, il dort ! Oh non, non... elles le piquent ces sales oh les sales araignées.*

— Malédiction ! Méchantes ! Lâchez Fauve ! Libérez-le !

Quelques bulles d'air sonores se forment devant les lèvres de Lilith, mais les trois femmes ne s'en aperçoivent guère. Aidées de l'horrible robot, Melog et Ève placent le jeune homme endormi à l'intérieur du cylindre de cristal et piquent sur son corps une multitude d'aiguilles et de ventouses reliées par des fils au fond de la cuve. Enfin, une fois cette opération terminée, Ève relève le levier et referme le réceptacle. Elle revient ensuite vers le clavier d'antique dactylo et après un moment, la cuve se remplit de liquide amniotique. *Oh non. Oh Fauve, bienvenue, oui, dans le ventre de la Mère, GLOIRE À ELLE !*

Lilith tente d'attirer l'attention de Melog, qui passe devant sa cuve pour sortir du laboratoire.

— Sœur, Melog, oui, oui, Melog, Lilith demande communication.

Une des antennes du masque de la femme-insecte capte les vibrations qu'engendre la demande de Lilith, aussi Melog s'arrête-t-elle devant le poste de la cuve. Elle active le logiciel de communication.

Que désires-tu, Lilith I ? Je n'ai que trois minutes quatre secondes à t'accorder.

— Vous, toi, la Mère, GLOIRE À ELLE ! As-tu capturé Fauve ?

— Positif. En quoi cela te concerne-t-il ?

— Oh, Oh. S'il te plaît, s'il te plaît, sois gentille, l'Œuvre blanche s'ennuie, raconte-lui...

Les cristaux du masque de Melog se mettent alors à scintiller. *Melog demande, elle va dire oui la Mère, GLOIRE À ELLE ! Accepte Mère, GLOIRE À ELLE, accepte.*

— Permission accordée. Fauve s'est livré lui-même. Cependant, erreur d'identité : il se prend pour l'être nommé le Poisson-Lune et s'offre comme cobaye pour les expériences d'hybridation. La Matriarche a accepté.

— Le le le Poisson-Lune ? La Lune la Lune, le poisson ou la Lune ?

— La folie de l'ancien maître des lieux est contagieuse. La Mère a décidé de faire un homme-aquatique du Poisson-Lune.

— Aquatique ha ha ? Ah, aquatique, comme l'Œuvre blanche ?

— Exact. L'expérience comporte maintenant un spécimen mâle... Temps épuisé. Fin de la communication.

Melog rompt le contact entre l'extérieur et l'intérieur de la cage de cristal dans laquelle baigne Lilith. Ensuite, elle quitte les lieux. Lilith, pensive, examine le nouveau corps flottant face à elle. *Un jour demain, toi fille de la Matriarche, GLOIRE À ELLE tu t'enfuis oui, tu te sauves et hop. Non, non, tu ne restes pas encuvée ici pour toujours. Non, toi l'Œuvre blanche, tu dis adieu et pas au revoir. Et fini s'il te plaît, fini les aiguilles et adieu adieu oh oui que adieu la Mère, GLOIRE À ELLE ! Mais Fauve lui, rêve-t-il ? Non non, il disparaît, il se sauve lui aussi et Adieu Adieu la Mère, GLOIRE À ELLE !*

CHAPITRE II

Par la baie vitrée du laboratoire, Lilith observe la surface calme du lac qu'ondule le vent. L'automne dépose un tapis rouge de feuilles sur la grève et dans le jardin restauré par la Matriarche, plusieurs étages plus bas. Trois mois ont passé depuis l'arrivée de Fauve dans le laboratoire et Lilith assiste, chaque jour, depuis sa cuve, aux séances de greffe. Selon Ève, Fauve constitue un excellent sujet d'étude. Il collabore et ne proteste jamais. Il ressent peu les effets secondaires et son corps accepte à merveille les nouveaux gènes de mammifère marin.

Stop. Arrêter de pleurer, Fauve disparaît, n'habite pas ce corps, il oui laisse les douleurs à la Lune poisson, poisson à la Lune. Peut-être il revient demain quand tu te sauves avec lui et hop adieu la Mère GLOIRE À ELLE. Mais aujourd'hui, elle, te confiera une mission. La Matriarche GLOIRE À ELLE te fait confiance à nouveau. Ne pas trahir sa confiance. NON, fini les aiguilles, qui piquent, oui fini la douleur parce que si tu te sauves et hop adieu fini Fauve. Ah ! GLOIRE À ELLE, la voilà qui vient, la voilà, la voilà. Calme-toi.

Les larges portes s'ouvrent sur la Matriarche suivie d'Ève. *Regarde, ha ha Ève est tellement oh tellement nerveuse ha ha. Elle n'aime pas, que la Mère, GLOIRE À ELLE, vienne voir son laboratoire, oh que non. Un jour ou l'autre, elle le sait, ce sera à son tour d'être cobaye et son tour NON, les aiguilles. Chiméra se rend directement à la cuve de Fauve. Ha ha, regarde la Mère, GLOIRE À ELLE semble triste. Non, il ne lui appartient plus, ha ha, GLOIRE À ELLE. Cache ton sourire, GLOIRE À ELLE vient.*

L'inspection de Fauve terminée, la Matriarche porte son attention sur la cuve de Lilith. Ève, à ses côtés, active le logiciel de communication qui permet le contact entre l'Œuvre blanche et l'extérieur. La généticienne se retire ensuite après quelques courbettes à l'intention de Chiméra, qui ne semble guère lui prêter attention mais soupire en regardant Lilith. Elle finit par lui dire :

— Tu resplendis, Lilith. Est-ce la proximité de Fauve qui te rend si belle ? Peut-être même trop belle. Ève m'a informée que tu as tenu 17 minutes en apnée, hier. Mes félicitations. Il semble par ailleurs que les greffes de nageoires et de membranes entre tes doigts et tes orteils tiennent. Je crois que tu es prête. Demain, tu éprouveras à nouveau la liberté, dans ce lac. Sous la surveillance des drones aquatiques, bien entendu. Melog a terminé les ajustements de Perle, ton masque d'ivoire. Il sera dorénavant submersible. Demain, nous testerons les paliers de pression. Selon toute probabilité, tu devrais pouvoir te rendre à 50 mètres de profondeur. Nous vérifierons tes capacités d'orientation de même que ton métabolisme. Tu es la première hybride océanique. Ne me déçois pas, je pourrais t'offrir à la *Gueule*...

D'une voix plus que timide, Lilith profite du moment de silence pour interroger Chiméra :

— M-M-M-Mère, GLOIRE À VOUS, mais la Gueule qu'est-ce ?

— Comme tu t'en permets ! Mais tu peux savoir. Gueule remplace Bourrasque, la harpie, en tant qu'éclaireur. Il s'agit d'une immense femelle requin blanc à qui Târâ et Melog ont greffé un système de contrôle qui me permet de la repérer, de voir par ses yeux et, enfin, de la guider. Le système d'orientation à base d'électrochocs fonctionne relativement bien. Cependant il la rend nerveuse, aussi devient-elle très vorace lorsque je la stimule. Hier, je l'ai dirigée vers une embarcation d'indigènes et son efficacité, quoique un peu âpre, m'a laissée muette d'admiration. Elle avale tout ! Je voudrais bien la transférer dans le lac intérieur, mais

sa taille empêche tout déplacement, aussi, rôde-t-elle près de l'île. Je te souhaite de ne jamais la rencontrer.

Après ces dernières paroles, le regard de la Matriarche se perd dans les formes de Lilith, qu'elle détaille orgueilleusement. L'épais silence qui règne alors dans le laboratoire se voit brisé par le son crépitant du communicateur qui transmet la voix de Lilith :

— GLOIRE À VOUS, Mère, et Fauve, Fauve lui aussi nage ?

— Cela ne te concerne aucunement, impertinente ! Tu oses m'adresser la parole à nouveau, toi qui es tenue au silence ! Tu seras punie pour cette indiscretion. Mais que t'arrive-t-il mon œuvre blanche ?

Lilith, implorante, d'une voix qu'étouffent des sanglots, réplique :

— Non, non, Lilith s'excuse, elle non non, elle n'existe pas Mère, GLOIRE À VOUS Lilith le sait, elle n'est qu'un reflet sublime de votre perfection. Lilith est votre œuvre, mais sans âme Mère, GLOIRE À VOUS, sans âme, l'Œuvre blanche ne possède pas d'âme.

— Bien. Mais alors, qui parle ?

— Rien rien Mère, GLOIRE À VOUS, pardonnez-lui, rien rien ne parle, que que le silence, pardonnez.

— Qui es-tu ?

— Rien, rien, qu'un mauvais reflet de votre beauté, Mère, GLOIRE À VOUS.

Sur ces paroles, Chiméra éteint le logiciel de communication et rejoint Ève, qui s'affaire sur une de ces cuves où flottent des organes humains. Elles discutent tout en jetant de temps à autre des coups d'œil en direction de Lilith. *GLOIRE À ELLE, que manigance-t-elle ? NON, non, pas qu'un reflet, non. Un jour, un jour demain hop et Adieu. Et ce jour tu vois ce visage qu'elle te cache, GLOIRE À ELLE, et ce jour tu vois que tu existes ! Elles parlent de la punition. Ces sales araignées, GLOIRE À ELLE !* La Matriarche quitte le laboratoire, arborant un sourire malicieux.

Une fois le portail aux statues refermé, Ève se précipite jusqu'à la cuve de Lilith et active le logiciel de communication :

— Elle voudrait que je t'électrocute, cette hystérique.

— Oh, Ève, non...

— Non, je ne le veux pas. Demain, tu subiras une série d'examens physiques et elle me jugera coupable si tu n'es pas à la hauteur de ses espérances. Aussi, je t'évite le supplice, mais nous devons mentir toi et moi. Tu le peux ?

— Oui Ève, oh oui... Ève... Tu permettre de s'entretenir avec Fauve ?

— Le risque est trop élevé, Lilith. Personne ne peut communiquer avec lui. Si elle se rendait compte de quoi que ce soit, ce serait ma fin. Et Melog m'épie sans cesse et rapporte tous mes actes à Chiméra.

— GLOIRE À ELLE. Ève, gloire à Chiméra, mais peur de la trahir, elle est la Mère.

— Non, elle est ma sœur et comme ma vraie mère, elle est folle. Tu en es la preuve vivante. Mais je n'en dirai pas davantage que tu ne peux le supporter. Sache seulement que je voudrais te protéger d'elle et protéger Fauve et les enfants. Peut-être devenir humaine. Oh, elle se connecte à moi. Joue l'inconsciente, inconsciente !

Lilith ferme les yeux, ouvre la bouche en un rictus de douleur exagéré et immerge la tête dans le visqueux liquide alimentaire. *Que quoi que tu lui dois à cette Ève ? Que des NON, des aiguilles, des fils et du mal. Tu dois dire ses secrets à la Mère, GLOIRE À ELLE. qu'elle te récompense. Non. Peut-être elle peut te sauver et hop adieu la Mère GLOIRE À ELLE.*

Les émeraudes brillantes du masque de jade répandent dans le laboratoire une lueur verdâtre qui illumine la pièce plongée dans la pénombre d'un crépuscule sans soleil. Le subterfuge d'Ève fonctionne apparemment, aussi la discussion entre les supposée sœurs ne dure-t-elle qu'un instant et les émeraudes s'éteignent à nouveau.

CHAPITRE III

Haut le cœur, vertige et étourdissement. Lilith, nue à l'exception de son masque, doit marcher du laboratoire jusqu'au lac escortée par Ève, Melog et Kali. Bien que les séances d'entraînement physique l'aient prémunie contre l'atrophie de ses muscles, la gravité reprend ses droits sur ce corps qui a passé trois années à flotter dans une cuve. *Difficile de sortir du ventre de la Mère GLOIRE À ELLE*. Ses enjambées sont maladroites, elle trébuche à plusieurs reprises. À un moment, elle s'arrête, nauséuse, mais à l'intérieur de Perle résonne la voix autoritaire de Chiméra :

— Marche !

Ah ce masque, ce Perle si confortable autrefois, si rassurant ce Perle, ce masque insupportable, Perle enferme et oblige à regarder droit à travers ces pierres, GLOIRE, GLOIRE à la Mère qui voit tout et commande tout.

— Qu'attends-tu ? Marche, marche ! s'écrie exaspérée la Matriarche.

Passé le portail noir, le corridor s'étire désespérément loin. Lilith a peine à avancer, à respirer, et son corps se révolte contre l'extérieur, se sèche, se déshydrate. Ses yeux piquent, sa cornée tolère mal le contact avec l'air ambiant.

— Marche !

Elle s'immobilise pour vomir et reprendre son souffle, mais Kali la bouscule et elle bascule, tombe sur le sol. La pierre froide provoque sur son épiderme un tel frisson de dégoût qu'elle trouve la force de se relever et d'accélérer le pas.

Arrivée à l'ascenseur, la Mère ordonne à Lilith de poursuivre son chemin dans les escaliers, mais Ève s'interpose :

— Laisse-la emprunter le monte-charge, Matriarche. Dans le cas contraire, les expériences du lac ne serviront à rien puisqu'elle mourra d'épuisement.

Oui Ève, sauve Lilith sauve-la, non elle n'en peut plus, non, elle respire mal, oh Ève, sauve l'Œuvre blanche, pour l'amour de Fauve ! Les yeux couverts de brume, Lilith regarde Kali ouvrir les portes de l'ascenseur et lui faire signe d'y pénétrer. *Gloire à la Mère... Un, un pas à la fois... Un pas ah...* Mais la vision de la femme océanique se voile d'ombre. Dans sa tête résonnent les paroles de la Matriarche :

— Redresse-toi !

Oui... Mère... Gloire... mais Lilith tombe et sombre dans l'inconscience. Elle émerge de sa torpeur lorsque Kali plonge son corps dans le lac. Un spasme de bien-être la réveille et embrase son imaginaire de lames de lumière. Elle inspire à fond et ouvre les yeux. Sur la berge, la femme cornue se tient immobile dans sa robe pourpre. Lilith contemple le ciel grisâtre et respire à pleins poumons. Elle s'immerge dans la félicité qui l'envahit progressivement. *Comme c'est bon d'être à l'extérieur de la cuve, à l'extérieur de la tour, à l'extérieur du Léviathan. Le vent, ah oh, il caresse la peau.* Prise d'émerveillement, Lilith ne remarque pas Kali qui arrive derrière elle pour la revêtir du masque aux trois perles. Bien que réticente, elle ne se débat pas mais le sentiment de liberté qu'elle éprouvait s'éteint avec les ordres de la Matriarche :

— Tu es remise. Débutons l'expérience. Dans le coin supérieur droit, Perle indique la profondeur à laquelle tu te trouves. En ce moment, c'est zéro. Descends à dix mètres.

Oh, la Mère, le chiffre, oui. Après une dernière respiration, la femme océanique s'élanche dans l'onde. Ses mouvements sont maladroits ; elle coule

davantage qu'elle ne nage et commence à paniquer lorsque, après avoir franchi les dix mètres demandés, elle demeure incapable de freiner sa chute.

— Mère ?

Elle se débat, frappe l'eau, tente de trouver des points d'appui jusqu'à ce qu'elle atteigne une saillie submergée à laquelle elle s'agrippe de toutes ses forces. Dans l'horizon sonore apparaît alors un vrombissement qui s'approche jusqu'à ce que se matérialise devant elle un drone aquatique aux hélices amovibles et au regard d'acier que filtrent des lentilles.

— Accroche-toi, il va te remonter à la surface.

Lilith s'avance sur la pente, glisse, perd pied et se retrouve au-dessus de l'abîme.

— Calme-toi ! Le drone est en haut de toi, il te suit, bat des pieds lentement, il ne peut s'approcher davantage, prends garde aux hélices.

Mais Lilith ne voit que les pales coupantes qui tournent et forment un tourbillon au-dessus d'elle. Épuisée, elle cesse de bouger et coule comme une roche. Vingt-cinq mètres ; apparaît alors un deuxième drone aux hélices comme des lames brillantes.

— Accroche-toi !

Les drones la frôlent et tentent de la saisir de leurs pinces, mais Lilith, qui hallucine les membres chirurgicaux du robot de laboratoire, esquive les bras d'acier dont l'éclat ravive en elle les douleurs de la table d'opération.

— Petite sotte ! J'envoie Kali te chercher.

Suffoquée, incapable d'en supporter davantage, l'Œuvre blanche retire le masque, ce qui provoque en elle un retour à ce sentiment de plénitude éprouvé plus tôt. De leur côté, les drones cessent de l'agripper, mais restent près d'elle, l'épiant de leurs caméras. *Calme, calme, calme... Devoir, pouvoir nager. Oui, lent, les mouvements lentement, comme dans le ventre, la cuve... Rappelle-toi les souvenirs de la mémoire hybride... Les mains oui... Oui...* Elle réussit à se propulser vers l'avant.

Tu, oui, tu avances ! Les jambes, oui, oh. Ses pieds palmés obéissent et elle se déplace malgré l'asynchronisme de ses gestes natatoires. Ainsi atteint-elle une paroi rocheuse qu'elle inspecte jusqu'à ce qu'elle y distingue une anfractuosité. Les robots, eux, ne peuvent te suivre là. Oh, ne pas oublier, Kali... Aller chercher l'air, le souffle une dernière fois et hop Adieu la Mère GLOIRE À ELLE. Après une lente ascension, Lilith parvenue à l'air libre, inspire profondément et voit Kali sur la grève enfile une tenue d'homme-grenouille.

Sans perdre un instant, elle replonge dans la noirceur à la recherche de la cavité pendant que derrière elle bourdonnent les drones. *Rien, rien ne se voit, vite, VITE Lilith !* Sous l'impulsion de la panique, elle jette un coup d'œil derrière elle et constate que Kali fonce en sa direction. *Plus vite, plus creux, elle gagne du terrain la main de la Mère, GLOIRE À ELLE.* La pression enfonce les tympons de Lilith, sa vue se brouille, son corps est frigorifié par les profondeurs, mais elle poursuit, elle poursuit, frénétique, et découvre un tunnel, une bouche de pierre tellement étroite qu'elle empêche le passage de Kali, trop large avec ses bonbonnes d'oxygène. *Pas, pas le choix, oh non ! Tu dois continuer, l'œuvre, tu dois poursuivre et impossible, oh non, impossible de rebrousser le chemin, elle, la main t'attend à la sortie. Oh que ce passage mène à l'air libre s'il te plaît. Parce que non, que non tu ne reviendras pas en arrière, non. Oh ! Elle, elle, Kali, elle retire l'oxygène, VITE, vite.* Cependant la femme cornue lui attrape le pied et la tire vers elle. Sa main forte comme un étau serre la cheville de Lilith qui s'agrippe à une fissure et résiste de son mieux. La lutte dure quelques instants et l'Œuvre blanche est sur le point de céder, mais la poigne de Kali perd de sa puissance, se relâche et se retire. Lilith, livide, demeure un moment immobile. *Ha ha ! Disparue ha ha. Pourrait-elle s'il te plaît se noyer ha ha ? Va voir sa mort à cette vieille chèvre ! Ha ha.* Mais le mouvement flou d'une silhouette, face à l'entrée, effraie Lilith et elle s'enfuit dans le tunnel. *Non, non. Mieux vaut ne pas s'en assurer.*

Suivant le contour de la paroi rocheuse à l'aide de ses mains, la femme océanique s'enfonce dans les ténèbres du passage submergé. Autour d'elle s'agitent

des ombres invisibles qui l'effleurent de leur peau poisseuse. *Ah ! aïe, la pression... Ne pas paniquer, non... Oh le tunnel, il se sépare le tunnel en deux... Ah ! Ah ! Une lueur ! Que faire, que faire quoi ? Revenir il est encore temps... Non, non, non, non ! Penser au laboratoire, aux robots, à Melog... non, non, non, non ! Aïe ! Qu'est-ce ? Des poissons, des poissons qui mordent !* Apeurée par ce qui se cache dans la noirceur, elle accélère en direction d'une faible clarté. Après un long moment à parcourir le réseau de grottes, au détour d'un carrefour naturel, elle atteint une anfractuosité d'où émane un peu de lumière.

Dans la pénombre, Lilith s'engage dans une fissure où scintillent des pierres miroitantes. *S'il te plaît, s'il te plaît que ça mène à de l'air parce que sinon hop Adieu Lilith et on n'en parle plus. L'air de l'air vite s'il te, s'il te plaît ! Ah ! Oui ! De l'espace !* Se glissant dans un mince passage entre la paroi et une pierre, elle pénètre dans une vaste grotte. Une lumière se diffuse à travers les dix mètres d'eau claire qui séparent Lilith de la surface. Elle monte à l'air libre, longeant une des nombreuses stalagmites, derrière laquelle elle se cache pour inspirer et inspecter les lieux.

Oh c'est beau, attention, attention Lilith ! Quelqu'un de vivant habite sûrement ici. Ce n'est pas l'air du ciel mais ne te plains pas, c'est une grotte, brillante et sans la Mère GLOIRE À ELLE. À demi submergée, dissimulée derrière la stalagmite, l'Œuvre blanche s'assure qu'aucun danger ne la menace. Deux rivages, Mais ! Dans le petit trou là, oui c'est de là qu'elle vient la lumière. C'est comme un trou maison. Attends... pas de danger de ce côté... Sur l'autre rive, rien, le noir, oh mais, ces yeux d'hybride quelle merveille pour voir dans le noir... Oh, mais ! Dans le noir, là-bas, ça brille je veux dire, non, ça réfléchit comme du métal. C'est, ça a la forme d'une porte, pas de danger, non, mais à surveiller. Oh, qu'est-ce attaché au rocher ? Une barque ! À qui mène cette porte ? Bon, le reste c'est la pierre miroir, les rochers miroirs, l'eau transparente claire et calme surface miroir elle dirait la Mère, GLOIRE À ELLE. Oh ne bouge pas ! Le voilà le danger, un village vivant ! Oh non, si tu remues l'eau, le village vivant comprendra que tu es là. Oh l'Œuvre blanche, comme tu réfléchis bien toi aussi ! Mais ! Les dents de pierre qui sortent du

plafond coulent et font des cercles. Si tu fais attention, il ne te remarquera pas, le vivant. Bon revenons-y...

Furtive, Lilith glisse sous l'eau et se rapproche de la berge où se trouve un quai pourri. Parvenant à se cacher derrière un rocher, la femme océanique observe la maison, une caverne à l'entrée de laquelle on a construit un mur de bois. L'espace entre les planches filtre mal la lumière qu'émet une lanterne posée sur une table à laquelle siège un homme, immobile et silencieux. Lilith le contemple à travers la fenêtre ronde. *Mais ! Ce vivant d'homme, tu le reconnais... C'est lui, le maître, le maître de la tour ancienne.* Après un murmure d'approbation qui effraie Lilith, Antoine rompt sa fixité, prend dans une main un crayon et écrit quelques lignes dans un carnet. *Non, non, il ne sait pas non que tu es là.* Mais soudainement, l'homme se lève, se dirige jusqu'à une armoire, prend une cruche et sort sur la berge, faisant grincer la porte. Il s'engage sur le quai, près de la cachette de Lilith, qui plonge doucement, le cœur battant la chamade. Il immerge sa cruche dans le lac et son regard croise celui de la femme océanique, à quelques mètres de profondeur. *Aïe, il t'a vue, pffft.* Une fois le contenant rempli, l'homme retourne dans la maison et referme la porte derrière lui. Lilith, soulagée, demeure sous l'eau le temps de se calmer. Tranquillement, elle regagne son poste d'observation et constate qu'Antoine, rassis à la table sur laquelle s'ajoute maintenant un verre, écrit à nouveau dans son carnet.

Après un long moment passé sans bouger, Antoine soupire, s'étire, se lève et dit à haute voix, en arctique :

— Bon, voyons ce que la mer nous réserve comme souper ce soir.

Il descend une échelle, prend un seau dans l'armoire et disparaît par le plafond. *La Mère ? GLOIRE À ELLE. Un souper ? Oh non... Il lui appartient ! ? Mais l'Œuvre blanche doit manger. Tu dois voler son lait maternel ! Tu dois le piéger. Vite pendant qu'il disparaît ! Dans la maison, oui, inspecter les lieux, ensuite, faire un plan pour l'action...*

Lilith sort de l'eau et s'étend sur la berge où elle reste immobile un instant. Ses forces réunies, elle rampe jusqu'à une stalagmite et se hisse debout. *Mal, mal à la tête, oh.* D'une démarche chancelante, elle avance jusqu'à la maison et s'appuie à la porte. Lorsqu'elle en tourne la poignée, la porte, forte de son poids, s'ouvre avec fracas, ce qui projette la femme au sol. *Trop de pression, trop, trop difficile. Tu n'aurais pas dû sortir de l'eau.* Se relevant debout de peine et de misère, Lilith s'assoit sur la chaise le temps de souffler. *Oh, c'est le livre qu'il joue du crayon dessus...ah ! C'est écrit la langue comme la Mère, GLOIRE À ELLE l'a montrée quand tu étais sa préférée. Quand tu devais régner sur l'île avant qu'elle soit jalouse de Fauve et toi, GLOIRE À ELLE et qu'elle te transforme en cette femme océanique. Pas le temps, Lilith ! Juste savoir le titre...*

— Le livre de Chiméra.

Du plafond provient la voix d'Antoine qui observe l'Œuvre blanche depuis déjà un moment. La surprise est telle pour Lilith qu'elle s'élançe, paniquée, terrorisée. Mais ses membres si agiles dans l'eau répondent mal sur terre et elle heurte du front le cadre de la porte. Malgré le vertige que cela provoque, elle parvient à l'extérieur.

— Lilith, calme-toi. Je ne te veux aucun mal, lui dit Antoine.

Mais elle fuit, désespérée, ne sachant où placer ses pieds tellement tout tourne autour d'elle. Un filet de sang bleu coule de son front, ce qui l'aveugle dans sa course. Soudain, une stalagmite surgit sur son chemin ; elle la percute de plein fouet, s'affale et s'évanouit.

CHAPITRE IV

— Elle revient à elle, fait une voix féminine que reconnaît tout de suite Lilith.

Oh non, non, non, pas le laboratoire, pas déjà, oh non. Son corps en position horizontale baigne dans un liquide agréable, mais elle garde les yeux clos de peur de se réveiller face au robot chirurgical.

— Tuez-la, tuez-la mais cessez les expériences ! Elle n'en veut plus, elle en a assez l'Œuvre blanche, la femme océanique, Lilith !

Sa voix aux intonations inégales, aux sonorités saccadées, sa voix rauque résonne comme une imprécation et crée d'inquiétants échos dans la noirceur.

— Mais non. Tu n'es pas dans le laboratoire, Lilith. Tu es dans la caverne, tu te souviens ? fait la voix féminine d'Ève.

Oh, oh la maudite... Que ferait-elle ici ? Pour s'assurer de la véracité des paroles de la femme médecin, Lilith ouvre les yeux. Elle se trouve couchée sur la berge, le corps à moitié dans l'eau du lac intérieur. À sa grande surprise Antoine est également présent. Derrière Ève, il la regarde avec étonnement.

— Ses yeux, dit-il.

— Oui, Chiméra a réussi à les rendre complètement aquatiques, mais comme tu vois, ils sont noirs et sans pupilles, lui répond Ève.

— Mais patience, Antoine... Lilith, écoute-moi bien, tu es en sécurité, tu n'as rien à craindre, Chiméra ne sait pas que tu te trouves ici et elle ne connaît pas cet endroit.

— Le, le masque Ève, ton masque ? Tu, tu ne portes pas ton masque ? Oh, oh comme tu es belle, comme tu lui ressembles, tu ressembles tant à la Mère, GLOIRE À ELLE...

— Il fait nuit à présent et je ne porte pas le masque lorsque je dors... Normal que mon visage ressemble au sien, tu te rappelles, Lilith, je suis sa sœur ?

— *GLOIRE À ELLE.*

— Arrête ! Rien ne t'oblige à dire GLOIRE À ELLE lorsque tu parles de ce monstre.

— Oh. Oui Ève...Mais ! Toi, tu ne dors pas ! Tu es ici avec Lilith et tu parles ?

— Je t'explique : Une fois ma journée terminée, je ferme le laboratoire à clé et enlève le masque.

— Oui, enlever le masque, ah, masque maudit.

— Mais ! Au lieu d'aller me coucher dans le lit, j'ouvre une trappe secrète dont moi seule connaît l'existence. Cela me permet de me promener dans la tour. Il me faut évidemment prendre garde aux drones de surveillance, mais comme je les ai conçus avec Melog, je connais leur routine.

— Oh, oh, coquine, coquine. L'Œuvre blanche comprend mais ici, où est-ce ?

— Creux, très, très creux, bien en dessous de la génératrice de l'éolienne, bas dans la montagne.

— Bravo, bravo, tu trompes la Mère ha ha, GLOIRE À ELLE. Mais que fais-tu ici, avec cet homme, lui ?

— Elle...

— Un instant encore, Antoine. Je te céderai la parole lorsque je le déciderai. En attendant, tu ne m'interromps pas ! Pendant un de ses moments de délire, Fauve a parlé d'Antoine et d'un passage creusé dans la pierre dont l'ouverture est cachée par une statue d'homme-poisson.

— Fauve ! Ici ?

— Non Lilith. Fauve est dans le laboratoire et subit les mêmes opérations que toi afin de parfaire l'œuvre de Chiméra et donner naissance à une race hybride et ainsi peupler les océans.

— Oh gloire, gloire, GLOIRE À ELLE, gloire à la Mère !

— Comment peux-tu vouer un culte à cette femme à qui tu ne dois que des souffrances ?

— C'est la Mère... Sans elle pas de vie pour Lilith. Puis, elle va rendre Fauve.

— Non Lilith, elle ne partagera pas Fauve. Elle prélèvera plutôt un de tes ovules qu'elle fécondera avec un de ses spermatozoïdes, tout cela en laboratoire, et vous resterez à jamais des sujets d'étude dans une cuve.

— Ovule ? Permastodzoïde ? Féconder ?

— Je t'expliquerai ces termes scientifiques plus tard.

— Mais Fauve...

— Le Poisson-Lune l'a livré aux expériences de la Mère. Mais cela, Antoine te l'expliquera. Surtout ne t'inquiète pas, je prends soin de lui lorsque je suis là-haut. Bon, j'en arrive à la conclusion de mon récit. Après que Fauve m'eut parlé de cet endroit, parce qu'il me faisait confiance, je suis allée constater par moi-même s'il s'agissait d'une fabulation de ce jeune fou.

— Non. Fauve, il NON, il n'est pas fou.

— Je voulais juste dire qu'il est possédé par le Poisson-Lune, Lilith. Concluons... Alors j'ai trouvé Antoine qui m'a convaincu de vous libérer.

— Lilith fatiguée, dormir un peu, parler plus tard.

CHAPITRE V

— N'aie pas peur Lilith.

Lorsqu'elle ouvre les yeux et voit cet homme si près d'elle, l'Œuvre blanche ne peut s'empêcher de s'éloigner à toute vitesse, prise d'une soudaine panique. Arrivée à une distance raisonnable, elle sort la tête de l'eau et répond de sa voix saccadée, rauque et aiguë à la fois :

— Le, le maître de la tour oui, oui. Où Ève est ?

— Partie, tu as dormi longtemps, et elle ne doit pas éveiller de soupçons chez la Matriarche. Je ne te ferai aucun mal. Approche, je dois te parler et on s'épuiserait à crier ainsi.

Rassurée, la femme océanique avance mais demeure tout de même sur ses gardes :

— Ici c'est là et pas plus loin.

— Ça ira. Je t'explique. Ève et moi préparons une révolte afin de reprendre la tour. Par contre, seuls, nous ne disposons pas d'assez de force pour renverser la Matriarche. Ève peut neutraliser le système de défense robotisé, mais Kali et Anansé, les tueuses de Chiméra, risquent de représenter un problème majeur.

— Oh, oui. elles obéissent si bien à la Mère, GLOIRE À ELLE.

— Oui, Ève m'a raconté qu'elles seraient prêtes à mourir pour elle. C'est pourquoi j'ai pensé que nous pourrions recruter des gens du village. Aussi leur ai-je écrit une lettre, mais il m'est impossible de la leur transmettre étant donné que cette

caverne donne uniquement sur la mer et que cette Gueule patrouille incessamment le secteur en quête de nouvelles proies.

— Mais, mais, Lilith refuse de faire mal à la Mère, GLOIRE À ELLE, l'Œuvre blanche lui doit tout.

— Nous ne voulons pas l'assassiner, mais l'arrêter. Avec Gueule, son nouveau jouet, elle a déjà tué quatre villageois. Cela ne peut continuer ainsi, je dois la vie à ces gens, Lilith. Pense aussi aux deux clones. Ces êtres ne connaissent du monde que leur cuve.

— Et ? Lilith aussi a vécu dans une cuve.

— Et tu t'es sauvée ce matin et le hasard t'a conduite ici.

— Oui, oui, oh, le hasard... Le destin disait la Mère, GLOIRE À ELLE. Oui, c'est vrai que beaucoup de mal et de souffrance dans le laboratoire de la Matriarche, GLOIRE À ELLE. Pourquoi, Fauve il est revenu ?

— Un pacte avec ce poisson maudit duquel il m'a libéré. Je crois que Fauve en avait assez de la vie et qu'il voulait tout savoir sur Chiméra, alors il a demandé au Poisson-Lune d'endurer à sa place les souffrances que cela impliquerait. Et cet être que je croyais être le fruit de ma folie, toujours en quête de grande aventure et profondément ennuyé par ma vie d'ermite, le possède.

— Oh, je comprends, c'est comme Lilith et la Mère, GLOIRE À ELLE, des fois, Elle venait dans Perle et commandait et décidait des gestes de Lilith. En fait, elle voulait que ce soit toujours ainsi, que l'Œuvre blanche soit vide et qu'elle puisse s'y infiltrer. Mais malgré tout, il y a quelque chose dans Lilith, oh oui, et hop ça m'est apparu avec Fauve.

— Et c'est pour cette raison qu'elle t'a enfermée pour faire de toi son cobaye pour les expériences d'hybridation.

— Aussi, jamais Lilith n'a vu son visage, oh Antoine, dis, tu as un miroir ?

— Non... Désolé... Je demanderai à Ève de t'en apporter un. Alors, acceptes-tu de porter cette missive à Alessandro ?

— Alessandro ?

— Le chef des villageois.

— Et la lettre, que dit-elle ?

— Qu'il faut chasser la sorcière de la tour. Que j'ai pris contact avec certaines de ses enfants et que tu es l'une d'entre elles. Tu nous serviras de messagère, Lilith. Ils ne doivent pas avoir peur de toi.

— Ha, ha ! Peur de l'Œuvre blanche ha ha, c'est la meilleure.

— Disons que tu n'es pas conventionnelle, et qu'ils pourraient te prendre pour une incarnation d'un de leurs anciens dieux, ces montagnards !

— Qui est le Dieu des montagnards ?

— Une histoire que je te raconterai plus tard, lorsque nous serons libres.

— Comment faire maître Antoine, pour la liberté ?

— Porte ce sac dans lequel se trouve la lettre, dis seulement «Alessandro» lorsque tu le remettras aux villageois. Ils devraient comprendre. Tu attendras ensuite qu'ils te donnent eux aussi un message à me transmettre. Si tu parles aux jumeaux, dis-leur que tu n'es que la messagère et que tu ne sais rien. Les autres villageois ne parlent sans doute pas ta langue. Demande-leur de te donner une réponse claire signée par le conseil.

— D'accord, d'accord. Claire la réponse saignée par le conseil.

— Ne dis pas ça ! Juste Alessandro, finalement. Maintenant, as-tu la moindre idée du chemin que tu vas emprunter ?

— Le lac, par la noirceur vers le village vivant.

— Bien, tente de trouver une entrée à même la paroi de la montagne, comme tu l'as fait ici. Je ne peux t'en dire davantage, je ne connais pas assez le village.

CHAPITRE VI

Le ciel nuageux d'une nuit noire occulte la progression de Lilith qui couvre rapidement les quatre kilomètres d'eau noire qui séparent la tour du village. À l'aube, elle découvre un passage creusé à même le roc qui la mène à un grand escalier peuplé d'algues au-dessus desquelles nagent les ombres d'immenses carpes. *De l'air, de l'air s'il te plaît...S'il te plaît ne pas asphyxier. Qu'ils dévorent l'Œuvre blanche s'ils le veulent, qu'ils mangent la chair blanche ces gros poissons moustachus, mais il faut oui respirer.*

Lilith commence l'ascension de l'escalier en évitant de déranger les gros cyprinidés qui ne semblent guère se formaliser de sa présence et vaquent à leurs affaires de poissons. Après un moment, l'escalier débouche sur une trappe pratiquée dans le plancher d'une vaste salle de temple en forme de cube taillée à même la paroi de la montagne. Au centre, posé sur le sol recouvert de débris de pierre et de végétation marine se dresse un autel circulaire ciselé à l'effigie d'un serpent qui avale sa queue. Une trentaine de mètres plus haut, le soleil brille, soulignant la paroi de pierre sculptée. Lilith s'élance vers le miroitement de ciel bleu au-dessus des gigantesques statues-piliers qui soutiennent deux terrasses submergées à demi effondrées. Dans l'eau claire, des anguilles et des carpes colorées s'enfuient au passage de la femme océanique. *Délivrance, délivrance, tu y arrives œuvre blanche, la liberté t'appartient, oui, oui, mais de l'air... Ah ! Oh non...* À quelques mètres d'elle sautent dans l'eau plusieurs personnes. Lilith s'éloigne d'eux, mais l'espace

manque pour se cacher. *De l'air vite... Tu ne peux attendre qu'ils partent non. Oh non, trop tard tellement. Ils ont vu.*

Lilith sort la tête de l'eau et inspire profondément, déclenchant les cris de surprise des enfants, qui sortent et se sauvent à travers une galerie surélevée qui occupe le quart de la superficie du temple. Étonnée, elle les regarde s'enfuir et disparaître dans la pierre. *Ils sont si petits ces petits villages vivants. Petits comme les enfants oui, du laboratoire. Oui oui, ce doit être ça des vrais enfants. Des villages vivants petits. Oh mais, ils ont peur, peur. Il faut trouver un autre endroit oui pour les rencontrer. Parce que, envoyés par eux, peut-être les grands villages vivants veulent te faire du mal ?* Elle admire une dernière fois le ciel bleu et profite un instant de la chaleur du soleil avant de replonger et de se diriger dans la noirceur opaque.

Arrivée à l'escalier, le cœur lui manque. *Non. Pas la noirceur et ce qui se cache dans le noir. Non.* Une grosse carpe qui passe près d'elle l'effraie. Elle rebrousse chemin, puis décide d'explorer ce temple étrange à la recherche d'un tunnel et un nouveau puits d'air. Au centre de la pièce trône l'Ouroboros au cœur duquel s'élève l'autel. Curieuse, elle s'en approche et inspecte la pierre teintée de vermeil. *Drôle de drôle de décorations.* Plus loin, s'ouvre sur des profondeurs obscures une large fissure dans laquelle Lilith se refuse à pénétrer. Elle se déplace ensuite sous la première terrasse. *Rien que des roches cassées... Attention !* Maladroite, elle effleure une colonne et déclenche un éboulis qu'elle évite de justesse. L'eau trouble l'empêche de voir, aussi attend-elle, anxieuse, que le sable et la pierre retournent au sol.

Oh que ça ne s'effondre pas encore s'il te plaît... Dire Alessandro le maître Antoine a dit de dire. Mais ! S'ils questionnent ! Tu ne parles pas leur langue. Oh. Comment, comment faire ? À travers le brouillard que forment les particules de débris, elle commence à discerner l'ombre des poissons. Puis, peu à peu, sa vision revient, et elle constate avec soulagement que la voie n'est pas bloquée. Elle contourne les restes de piliers et s'aventure jusqu'à la paroi. *Une autre, autre fissure, la terre, oui, s'est ouverte pendant les grands tsunamis, ne l'oublie pas, la Mère,*

GLOIRE À ELLE, la mère te l'a raconté mille fois. Elle nage maintenant au-dessus de l'escalier en colimaçon qui mène au deuxième balcon, une dizaine de mètres plus haut. *Personne en vue, allons-y.* Dans la paroi au centre du deuxième palier, à cinq mètres de la surface, elle découvre une entrée circulaire autour de laquelle s'enroule l'Ouroboros. *La lumière est là aussi, prendre le souffle avant, oui.* Elle remonte à la surface, se cache sous la terrasse qui a servi de tremplin aux enfants et respire. *Personne.*

Elle redescend alors jusqu'à l'ouverture ronde et décide de s'y aventurer. Le tunnel creusé à même la paroi fait deux mètres de diamètre et forme un cercle, plat au niveau du plancher. De petits trous pratiqués dans le plafond permettent à la lumière du jour de traverser la pierre et d'éclairer faiblement la progression de Lilith, qui écarte de son mieux les longues algues qui se pressent autour de ces cavités. *Joli mais impossible, oui impossible d'y respirer.* Après quelque temps, Lilith atteint une porte fermée. Elle la pousse, la tire, mais rien à faire, elle ne bouge pas. Cependant, ses efforts parviennent à ouvrir une brèche dans le bois imbibé d'eau et pourri. Résolue à entrer, elle enfonce son pied dans le bois. Avec ses mains, elle arrache des planches et crée l'espace suffisant pour lui permettre de pénétrer au centre d'une pièce cylindrique dont le sommet s'ouvre sur une berge circulaire. *De l'air !* Quand elle sort la tête de l'eau, elle fait face à quatre hommes d'âge mûr assis en tailleur et qui la regardent d'un air stupéfait. Estomaquée, elle rassemble cependant son courage, et dit en langue arctique d'une petite voix étrange :

— Maître Antoine offre la missive à Alessandro. Alessandro, oui. Alessandro ?

Un grand homme aux cheveux et à la barbe grisonnants, au nez aquilin et au regard pénétrant, se lève, prend un air solennel et lui répond dans un arctique impeccable :

— Je suis Alessandro. Qu'es-tu, un enfant de la tour ?

— Lilith messagère sous l'eau, lui répond-t-elle en projetant le sac mouillé contenant la lettre sur la berge.

Il regarde l'objet et son porteur, un instant décontenancé, *Oh non, maître Antoine l'avait dit, ne parle pas ! Idiotie Lilith...* Puis, l'homme prend le sac, l'ouvre et en sort un parchemin qu'il déroule. *Partir... et vite... NON ! Tu tu attends. Il doit te donner une réponse... écrite... et saignée...*

Pendant que l'homme lit cette mystérieuse lettre, Lilith, tente de se faire oublier en patientant sous l'eau. Deux des hommes sortent de la pièce. Après un moment arrivent les jumeaux, qui cherchent Lilith du regard. Entrent ensuite plusieurs villageois accompagnés d'enfants. Tous sont avides d'apercevoir la femme-poisson, cachée à l'entrée de la pièce, sous l'eau. *Oh oh... Antoine, le maître, oh, le gentil, il t'a dit d'attendre que les jumeaux te donnent la réponse, mais il, il y a tant, tellement de villages vivants... Et ils te cherchent... Oh, oh, oh... Peur, peur. Des villages vivants sans les masques. Mais de l'air ! Non, non. Il le faut ! Faut aller respirer... Au centre... Au centre de l'eau, s'ils veulent t'attraper, ils devront sauter dans l'eau, oui et Kali n'a pas réussi, alors eux non plus non, ne réussiront pas.* Face à la nécessité, l'Œuvre blanche s'élançe vers la surface et émerge au milieu de l'étonnement général. Sur la berge ronde sculptée aux formes du serpent Ouroboros, les villageois s'éloignent. Certains quittent la pièce par l'une des six larges portes. Ils sont cependant encore une cinquantaine à l'observer. Alessandro profite du silence stupéfié des villageois pour prendre la parole.

QUATRIÈME PARTIE

LA CHUTE DE LA MAISON-DIEU

CHAPITRE I

— L'Ouroboros est un modèle, un symbole qui nous rappelle que chaque chose est élément du Tout, de l'esprit universel. Il ne s'agit pas d'une religion mais d'une conception du monde. Matière et esprit sont une seule et même chose et vous faites tous partie du Grand Œuvre que nous bâtissons ensemble. C'est ce que vous a légué l'architecture des Atlantes : nous sommes tous liés à l'univers et tout ce que nous y accomplissons a des répercussions sur l'ensemble.

Debout dans la caverne commune, Alessandro fait face à l'ensemble des soixante-dix-sept montagnards, qui attendent de lui une explication concernant cette surprenante femme-poisson. *Espérons que ce rappel des valeurs de la communauté les dirigera vers une attitude de tolérance.* Il s'éclaircit la voix et s'adresse à tous d'un ton autoritaire :

— L'assemblée de l'Ouroboros est maintenant ouverte : Nous avons reçu une lettre, rédigée par Antoine et portée par cet être étrange. L'Hermite m'apprend que les femmes arctiques installées dans cette tour que nous appelons la Maison-Dieu sont les responsables des attaques du requin blanc qui ont privé la communauté de cinq de ses meilleurs pêcheurs.

Un murmure d'indignation parcourt la foule. La femme d'un pêcheur avalé s'avance et parle :

— Cela n'a aucun sens ! La sorcière n'a rien à nous reprocher et comment, au nom de l'Ouroboros, comment pourrait-elle commander à un immense requin blanc ?

La foule s'énerve, plusieurs personnes appuient les propos de cette femme et questionnent *La Langue de l'Ouroboros*, anciennement connue sous le nom d'Alessandro de Montserrat.

— Je vous en prie... Asseyez-vous... Un peu de silence...

Les villageois obéissent...

— Regardez-la.

Alessandro pointe l'Œuvre blanche.

— Ne représente-t-elle pas l'impossible ? Celle que vous appelez, contre mon gré, la sorcière, vient de l'ancien monde, là où aucun compromis n'a été fait, où toute pensée est spécialisée, isolée du tout, là où seul compte l'avènement d'une technologie supérieure. Cette femme dans l'eau était sans doute, à l'origine, humaine. Si la Matriarche a réussi à rendre un humain aquatique, elle peut se faire obéir d'un requin. Je vous l'ai répété mille fois : vous ne savez rien de la science, souvenez-vous comment vous viviez avant que n'arrive mon navire, incapable de déchiffrer le savoir des anciens et effrayés par la Maison-Dieu.

La foule attentive écoute les propos de la Langue de l'Ouroboros. À la mention de la Maison-Dieu, un vieillard se lève et prenant l'ensemble du village à témoin :

— Je l'ai toujours dit : cette tour est maudite ! Du temps des alchimistes déjà, nous vivions dans la peur. Cependant, nous savions à quoi nous attendre avec eux. Leur folie ne nous atteignait pas.

À ces paroles, les Anciens approuvent d'un hochement de tête. Alessandro hausse la voix pour couvrir la clameur grandissante :

— La Maison-Dieu n'est pas maudite. Les Atlantes l'ont appelée ainsi parce qu'elle devait être le lieu de leur mutation, de leur prise de conscience et de leur renaissance. Cependant, ils ont aujourd'hui disparu et cette femme, la Matriarche, qui semble poursuivre leur voie, ne possède pas la sagesse propre aux alchimistes. Vous qui les avez connus, ces supposés Atlantes, je voudrais qu'encore une fois vous

récitez la légende à l'Ouroboros. Purusha, ravive ma mémoire et apprends aux enfants. Mes fils, traduisez en arctique à cette femme-poisson, elle a le droit d'entendre cette histoire.

Un vieil homme aveugle et nu, à l'exception du pagne qui ceint ses hanches, se lève, contemple un moment la foule et d'une voix étonnamment claire se met à réciter :

«Trois mille ans passèrent à l'écart du monde
Retirés dans le cœur d'une montagne profonde
Neuf maîtres damnés
Enfants d'une ancienne civilisation
Aux secrets si effrayants, que la mer avala
La ville entière et ses habitants.

Neuf échappèrent au châtiment
Emportant avec eux
Des fragments d'un savoir coupable,
Se jurèrent secret et sagesse
Et d'achever l'œuvre maîtresse.

Le monde ils parcoururent
À la recherche des clés,
Eurent des enfants, moururent,
Mais toujours neuf ils restèrent
Initiés à l'art de l'eau
Aux secrets engloutis.

Après des siècles,
Les secrets perdus retrouvés,

Ils attendirent la fonte des glaciers,
Et bâtirent la Maison-Dieu.

Aidé du vent et de la foudre
Ils enfantèrent la mer,
Se transmutèrent en or,
Et quittèrent la terre,
Retournèrent à l'eau.

Ainsi fut achevée
L'Œuvre des Atlantes.»

Dans la salle ronde, le silence plane quelques instants pendant que le vieil homme s'assoit par terre en tailleur. *Ainsi, cette légende que j'ai négligée depuis des années, la mettant sur le compte de la crédulité d'un peuple tribal, pourrait être vraie...* Alessandro se lève face à une foule qui attend visiblement de lui une quelconque révélation.

— Peuple de l'Ouroboros, je convoque le conseil à se réunir afin de décider de la marche à suivre suite aux révélations d'Antoine. Qu'on veille au confort de Lilith. Je donne à mes fils la tâche de communiquer avec elle, ne l'effrayez pas, car nous avons besoin d'elle pour transmettre notre réponse à Antoine.

LA LETTRE D'ANTOINE

À Alessandro de Montserrat,

En ces temps troubles, je fais appel à toi, encore et toujours, afin de sauver l'ensemble de l'île de cette cruelle diablesse qu'est Chiméra, la sorcière de la tour. Je t'envoie cette missive afin de te prévenir qu'elle envisage à moyen terme de tous vous éliminer et de transformer vos chères grottes en annexes de son laboratoire. Regarde cette «Lilith» et sache qu'elle incarne le meilleur sort qui vous attend si vous n'agissez pas contre la Matriarche. Cependant, la majorité des villageois périront sans doute dans les mâchoires de la «Gueule», nom donné par cette Chiméra à son nouveau jouet : un requin blanc de seize tonnes qui, je le crois, a déjà commencé à faire des ravages par chez vous. Mais peut-être est-il préférable de mourir ainsi plutôt que de vivre la non-vie d'une souris de laboratoire.

Je connais bien votre politique de non-violence et de non-ingérence et suis bien placé pour savoir que ce qui habite cette tour ne vous concerne peu ou pas. Mais aujourd'hui, votre survie en dépend. Cependant une attaque de front ne vous mènerait à rien. La Matriarche a muni la tour d'un système de sécurité des plus avancés pour vous, chère société indigène écologiste et pacifiste : caméras, drones de surveillance, lasers détecteurs de mouvement, etc.

Heureusement, de cela je peux m'occuper.

Mon problème réside davantage dans l'existence de deux gardes du corps capables à elles seules d'éliminer l'ensemble des villageois. Mi-machines, mi-femmes, ces êtres protègent la Matriarche jour et nuit et tueront tout ce qui peut la menacer. Alors, voilà mon plan : vous créez une diversion pour les attirer, pendant que je prendrai la Matriarche en otage. Une fois sa vie en danger, les tueuses vont arrêter leur massacre afin de venir protéger leur maîtresse. À partir de ce moment, nous pourrons négocier avec Chiméra.

Je suis conscient que ce plan n'est pas sans comporter le sacrifice de plusieurs villageois. Cependant, je puis t'affirmer qu'il n'y a pas d'autre solution. Je suis le seul

à pouvoir infiltrer la tour étant donné que j'y suis déjà. Évidemment, nous pourrions assassiner la Matriarche, mais dans ce cas, ses tueuses sont programmées pour éliminer toute trace de vie sur l'île, et croyez-moi, elles en ont les moyens.

Dans deux jours, ce sera la Toussaint. C'est sous le couvert de la nuit que nous devons agir. La procédure est simple. Vous tentez d'envahir la tour à minuit. Le système de sécurité coupé, Chiméra chargera ses deux tueuses d'aller vous exterminer. Dès qu'elles partiront en votre direction, nous interviendrons et elle les rappellera. Vous devrez être assez nombreux. Pour que la Matriarche envoie ses deux gardes du corps, elle doit craindre. Mais je vous le dis : la partie ne sera pas terminée.

Envoyez votre réponse sous la forme d'une lettre et donnez-la à la femme-poisson qui me la transmettra.

LA LETTRE D'ALESSANDRO

Cher Antoine,

Le débarquement de la Matriarche et de ses enfants a coupé nos liens et je suis heureux d'apprendre que tu es toujours vivant. Quand cette femme a décidé de bannir les jumeaux de la tour, ils sont revenus blessés par une des tueuses qui les avait battus. Aussi, les villageois ont décidé de désertir complètement l'endroit. Je savais que Fauve et toi étiez avec cette Chiméra, mais je croyais que c'était de votre plein gré. Pendant plusieurs mois, j'ai fait épier l'autre rive avec des longues-vues et les villageois ont vu Fauve en compagnie d'une femme de laquelle il semblait amoureux. Après un moment, j'ai cessé de m'inquiéter et j'ai obéi à la décision du Conseil qui limite au strict minimum tout contact avec les habitants de la tour. Je n'avais plus de nouvelles de toi, mais je sentais que tu étais toujours vivant. Tu as survécu à la mer, après tout.

Je savais aussi que Fauve m'avertirait si un drame se produisait. Par contre il n'y a pas eu un jour sans que je ne pense à vous et n'attende de vos nouvelles. Maintenant, assez de ces explications. Le contenu de ta lettre trouble l'ensemble de notre communauté. Effectivement, un immense requin blanc a tué cinq pêcheurs. D'autre part, Lilith constitue une preuve suffisante du pouvoir de cette femme. Mais le conseil refuse de sévir. Il faut les comprendre, ce sont vraiment des pacifistes et ils saisissent mal ce qu'implique l'enfer que tu décris dans ta lettre. Et si moi, je te crois, eux hésitent à cause de tes agissements d'antan. Aussi, j'ai donc le regret de t'informer que le Conseil ne s'engagera pas dans la chute de la Matriarche.

Cependant, il n'en est pas de même pour moi, et je suis fin prêt à défendre au péril de ma vie cette communauté d'accueil à qui je dois tant. Ces gens m'ont permis de réaliser le rêve de ma vie et ils ont accepté de réorienter leur mode d'existence en fonction de mon utopie. Ils sont mon Œuvre, et je ne permettrai à personne de les détruire. Ainsi, je répondrai à ton appel avec tous ceux qui souhaiteront me suivre, et nous tenterons l'impossible. À minuit de la Toussaint, nous serons avec toi.

CHAPITRE II

Dans le ciel, des nuages errants couvrent sporadiquement l'astre lunaire en cette nuit froide. Alessandro se tient sur la première des trois barques qui glissent silencieusement sur le lac. *Quinze volontaires, espérons que ce sera assez pour faire peur à cette Matriarche. Ô ciel, fais qu'aucun sacrifice ne soit nécessaire. Ils sont la relève ; ils sont le sang neuf du peuple de l'Ouroboros ; prends-moi mille fois, mais fais qu'aucun d'entre eux ne meure.* De forts coups de vent poussent les bateaux et font claquer les peaux de chèvres que portent les montagnards qui rament sans mot dire. Trois barques, quinze villageois au regard grave, avancent dans l'ombre de la Maison-Dieu créée par la lune pendant une brève éclaircie. *Antoine sait ce qu'il fait. Oh ! Qu'est-ce, là, dans l'eau ?* À quelque distance de la barque, parmi les vagues, se meut une forme blanche. Les jumeaux, à l'avant de leur barque, sortent de leur fourreau de vieux sabres à la lame émoussée.

— Calme ! Chuchote Alessandro à leur intention.

Apparaît alors le visage de Lilith, souriante, qui dit à voix basse :

— L'Œuvre blanche vous accompagner pour éloigner oui, hop qu'elle attire les drones sous-marins parce que sinon, ouu ouu, l'alerte trop vite, elle sera déclenchée.

Une vague la happe et elle disparaît à nouveau dans l'onde. Dans les barques, l'excitation est palpable. *Ces jeunes, ils ne savent pas ce qui les attend. Regardez-les avec ces visages naïfs, ils croient qu'ils vont changer le monde... Oh, Ouroboros, préserve-nous de la mort.* Après un moment à pagayer, ils atteignent de gros rochers

à demi submergés, qui parsèment la rive de la tour. Une des embarcations s’y fracasse et les jeunes gens se retrouvent dans l’eau. Ils nagent jusqu’à la rive où ils sont rejoints par les deux autres barques qu’on y amarre. *Antoine passera à l’action dans une dizaine de minutes...* Dans le ciel au-dessus de la tour, des nuages noirs s’amoncèlent et à travers eux s’allume l’éclat de la foudre qui précède le tonnerre. Craintifs, les quinze volontaires débarquent. Lorsque ses pieds touchent le sol, Alessandro frissonne. *Regarde-toi, vieux fou ! Tu as passé ta vie à dire aux hommes de s’insurger contre leurs maîtres, de se sacrifier pour la bonne cause, et maintenant, maintenant, tu trembles ! Tu trembles de peur quand arrive le moment de défendre ceux que tu aimes. Qui sait ? Peut-être mourras-tu... Mais cette mort en vaut bien une autre... Au moins, ce serait une mort honorable.*

Résolu, Alessandro ouvre le chemin, suivi par les jeunes gens. *Mes guerriers.* Ensemble, ils traversent le vaste parc qui mène à l’ancienne salle de bal : le laboratoire actuel. D’immenses statues d’hommes et de poissons se dressent dans le jardin aux arbres étranges, aux arbustes taillés avec soin aux formes hybrides contre-nature. Craintifs, ils poursuivent leur chemin dans le silence, jusqu’à ce qu’ils découvrent un drone. *Court-circuité. Antoine a tenu parole. Quand même, quel système de défense... Avec ces caméras, ces projecteurs et tout le bataclan d’attirail de merde de l’ancien monde... Bon, restons calme... Tout fonctionne comme prévu.*

— Il est temps, père, murmurent les jumeaux lorsqu’ils atteignent l’escalier devant la terrasse du laboratoire.

Alessandro se retourne et fait face à l’ensemble du commando de fortune. Il leur donne le signal, et chacun sort de sa poche une fiole et en vide le contenu sur sa torche qui s’enflamme. Alessandro, d’une voix forte et autoritaire, crie alors :

— Matriarche, nous sommes le peuple de l’Ouroboros. Nous avons à te parler. Sors de ta tour d’ivoire et...

Alessandro ne finit pas sa phrase, stupéfait par un éclair qui s’abat sur l’éolienne de la Maison-Dieu. Un cri strident s’échappe de la tour en même temps que

le tonnerre sonore couche par terre le petit groupe. L'instant d'après, une explosion retentit à l'intérieur de la terre et toutes les lumières s'éteignent. Devant les yeux d'Alessandro, tout se déroule trop vite, presque simultanément. Une fissure s'ouvre dans la montagne et provoque l'effondrement complet du mur nord. Le tiers de la Maison-Dieu s'écroule dans un fracas assourdissant, ponctué par le tonnerre qui déchire le ciel. Tombe alors une pluie diluvienne qui ranime Alessandro et les villageois atterrés par cette apocalypse. *Il faut secourir les survivants mais, le reste de la tour risque de s'effondrer d'un instant à l'autre. Je ne peux risquer la vie de tous.*

— Retournez dans les barques, la tour va tomber !

Sans attendre la suite des événements, les villageois s'enfuient. C'est alors que Lilith surgit de nulle part, le regard halluciné. En voyant Alessandro, elle s'écrie :

— Fauve et la Mère, GLOIRE À ELLE, vite, il faut les sauver s'il te plaît.

— Elle a raison, père, disent les jumeaux toujours présents.

Il le faut !

— Il est temps d'agir maintenant, clame Alessandro de sa voix de stentor qui donne courage à tant d'hommes.

Cependant, son pas et celui de ses fils se font hésitant, et tour à tour, ils s'arrêtent, évaluent si la Maison-Dieu est sur le point de s'écrouler. Ils s'engagent malgré tout dans le grand escalier qui mène à la terrasse du laboratoire. Enfin, après une montée épuisante à lutter contre la pluie et le vent pour rester en équilibre, ils atteignent l'immense verrière qui a éclaté lors de l'explosion. Des morceaux de vitre menacent la chair de leurs pieds nus. Les jumeaux regardent leur père, qui regarde ses pieds. *Il le faut !* Une épaisse fumée noire provient d'au delà du portail aux statues sculptées. Des ombres éclairées par la lueur des flammes s'y déplacent. *Il le faut !* Alessandro entre à l'intérieur et inspecte sommairement le laboratoire : certaines cuves ont été renversées par le choc de l'explosion. Mais la fumée opaque l'empêche de bien voir. Se servant de sa cape comme d'un mouchoir, il avance en faisant signe

aux jumeaux, toujours craintifs, de le suivre. Ensemble, ils découvrent avec horreur des organes gisant par terre près d'une cuve fracassée. Les jumeaux hurlent :

— Il est mort, père, partons !

Alessandro, coupant, répond :

— Ces organes n'appartiennent à personne. Cette Matriarche les cultivait, mais ils n'appartiennent à personne ! Courage, que diantre, vous deux !

Dans une autre cuve renversée, ils trouvent un petit garçon âgé de trois ans qui gît, inconscient, dans la vitre, le corps entaillé en plusieurs endroits.

— Fauve ! Comment est-ce possible ! Vite, qu'un de vous deux le sorte d'ici !

L'aîné des jumeaux prend l'enfant et l'emporte. La fumée s'épaissit davantage. Soudainement, un toussotement près d'eux les mène à une petite femme qui porte un masque d'insecte. De sa petite voix paniquée, elle chuchote :

— Mère, Mère, je demande communication.

Quand elle voit les deux hommes, elle leur dit :

— Nous devons sortir les clones, venez avec moi.

Sans attendre de réponse, elle s'avance jusqu'à une cuve encore intacte. Elle actionne un levier et sort une fillette de trois ans. Elle retire des fils et la remet à l'autre jumeau.

— Amène-la à l'extérieur. Où est Fauve ? demande-t-il ensuite à Melog.

— Dans la deuxième cuve, ici.

Puis elle s'y dirige tout en toussant. À travers le portail, Alessandro distingue maintenant clairement les flammes.

— Elle est où la Matriarche ? parvient-il à demander avant d'être lui aussi pris d'une violente quinte de toux.

— Pas de réponse de la part de la Mère depuis l'explosion. 30% de chances qu'elle soit toujours en vie.

Ils atteignent la dernière cuve, jusqu'ici occultée par la fumée. Quand Alessandro voit Fauve, il s'exclame, effrayé :

— Mais qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Melog, toujours précise, répond tout en déverrouillant le mécanisme manuel de la cuve :

— Processus d'hybridation 3024, intitulé par la Mère : l'homme océan. Objectif du Grand Œuvre atteint ce matin à 11 :12. Le sujet est encore sous anesthésie.

La cuve maintenant ouverte, les fils enlevés, Alessandro soulève Fauve sur son épaule.

À ce moment, l'ascenseur glisse à toute allure sur la tige centrale et va s'écraser sur le plancher ce qui déclenche une nouvelle explosion qui ébranle la tour et provoque l'effondrement complet du puits central. La force de l'impact projette une ombre qui atterrit dans la vitre à l'entrée du laboratoire. Melog y guide Alessandro qui transporte Fauve. À l'entrée, gît raide morte, le dos brûlé et l'aorte tranchée par la vitre, la femme au masque cornu. Recroquevillée dans ses bras se trouve Chiméra, intacte mais inconsciente.

— Mère ! S'écrie Melog qui tente dès lors de la secourir.

La Matriarche ! Qui atterrit dans mes bras ! Mais ! Elle ressemble tellement à Lilith ! Impossible ! Elle s'est clonée... Oh, mais, vite !

Obéissant aux indications de Melog, Alessandro qui porte toujours Fauve sur son dos, tire Chiméra à l'extérieur pendant que tout s'écroule autour de lui. Dehors, la tempête fait rage, le vent et la pluie fouettent durement les corps déjà éprouvés. Un des jumeaux court à sa rencontre. Il emporte Fauve, pendant qu'Alessandro soulève Chiméra. *Elle est si légère.* Ensemble, ils dévalent les escaliers qui mènent au parc pendant que ça craque, que ça s'effondre de toutes parts. Mais le vent est terrible et rend l'avancée pénible. Des éclats de roches transportés par le vent les percutent. Sur le lac, les vagues s'élèvent, menaçantes. Partout c'est un déluge d'eau et de pierres. Cependant, ils trouvent refuge au pied d'une des trois immenses statues qui servent également d'abri aux jeunes villageois visiblement terrifiés. Alessandro dépose Fauve

et se laisse tomber, contemplant le douloureux spectacle de la chair de ses pieds en charpie. Ensuite, il s'autorise un regard derrière lui. *Oh merci, merci, merci, je dirais presque... mon Dieu !* D'invisibles larmes coulent sur son visage que fouette l'averse. De la Maison-Dieu, il ne reste que six étages au-dessus desquels trône l'éolienne. L'hélice, au sommet d'une tige tordue, tourne à tout rompre, flagellée par le souffle du typhon.

ÉPILOGUE

CHAPITRE I

Il est rare que des cataclysmes viennent troubler la paix du gentil peuple de l'Ouroboros, aussi l'effondrement de la Maison-Dieu constitue-t-il le centre d'intérêt de la communauté. Réunis à l'extérieur, sur les rives du lac, les villageois attendent dans le silence que la Langue de l'Ouroboros leur fasse le récit de la chute de la tour, qui s'est produite il y a de cela sept jours. L'impatience est à son comble. C'est aussi lors de cette réunion que le Conseil donnera son verdict à propos de l'intégration de nouveaux membres à l'intérieur de la petite société écologiste. Depuis l'événement règne le mystère puisque Alessandro et les jumeaux se sont refusés à tout commentaire. Aussi, chacun y va de sa théorie et, dans l'esprit des montagnards-marins, les questions fusent.

Qu'est-ce que le Conseil va faire de la Matriarche ? On ne l'a pratiquement pas vue depuis son arrivée.

Ce délinquant de Fauve se réveillera-t-il jamais ? On dit qu'il est devenu mutant.

Elle est bien jolie, cette femme-poisson... Il paraît qu'on peut la voir nue, la nuit dans le temple...

Elle est trop belle, cette Lilith... et trop innocente...

Comme c'est fantastique, tous ces nouveaux venus dans le cercle de l'Ouroboros.

Qu'en est-il de ce requin qui a tué mon mari ?

On dit que cette femme-insecte connaît les secrets de l'électronique.

Qui va s'occuper de ces nouveaux enfants ? Ils ne savent pas parler, et on dit que lorsqu'ils se sont réveillés, ils étaient terrifiés. Nous n'avons pas besoin de fous venus de l'extérieur.

Cet Alessandro, toujours à manigancer des idées farfelues. Au moins, du temps de mon père... Par l'Ouroboros, on devrait tous les pendre, ces étrangers !

Novembre arrive en douceur, et le soleil brille haut dans le ciel lorsque les premiers membres du Conseil apparaissent, sortant d'un tunnel. Ils se réunissent près du rivage et vient enfin le moment où entrent Alessandro et ses fils, accompagnés d'une étrange petite femme qui porte un masque d'insecte. Lilith émerge alors du lac. La Langue de l'Ouroboros monte sur un monticule de pierre aménagé à cet effet :

— Mes amis, mes frères, mes sœurs, comme vous le savez, la tour que vous appeliez la Maison-Dieu s'est écroulée. L'assemblée ci-présente est tenue afin de vous informer sur les causes ayant mené à ce désastre qui a fait cinq morts et détruit la tour des Atlantes.

Les jumeaux traduisent en arctique pour Lilith, qui s'exclame, en larmes :

— GLOIRE À ELLE ! Pauvre Mère, GLOIRE À ELLE !

L'ensemble des villageois se retournent pour la dévisager.

Quelle folle !

Pauvre petite.

Comme elle est belle.

— Je comprends ta peine Lilith, mais je t'en prie, garde le silence, lui dit Alessandro en arctique d'un ton sans réplique.

La femme océanique baisse les yeux, d'un air coupable. Comme je le disais, cinq personnes sont mortes, dont Antoine, celui que vous nommiez tous «Le fou de l'île» et que certains d'entre vous ne regretteront pas. Pour ma part, je trouve qu'il s'agit d'une terrible perte.

— Non. Dit l'Œuvre blanche, courageuse.

— Comment, non ? Lilith, tais-toi ! Tu ne sais ce que tu dis et si tu continues, je t'empêcherai de participer à cette assemblée, gronde Alessandro, furieux.

— Oh, excusez, désolée, oui. Mais Antoine et Ève vivent toujours. Répond Lilith, rouge de gêne.

Que disent-ils ? Je ne comprends rien à cette langue barbare.

Qu'est-ce que cette histoire ! Cette femme-poisson est folle !

Qu'elle est belle.

Alessandro s'approche de l'Œuvre blanche et lui parle bas :

— Qu'est-ce que cette histoire ? Comment peuvent-ils être encore en vie ?

— Dans le matin, un passage dans la roche par l'eau et Lilith, hop, atteint la grotte secrète. Et ils étaient dans la maison en caverne, oui.

— Et tu leur as parlé ?

Encore des cachotteries...

Elle est folle !

Pendons-les ! Comme dans le temps de mon père...

— Non, non, Lilith chut et hop, pas un mot n'est sorti de ses lèvres.

— T'ont-ils parlé, eux ?

— Ils demandent de ne pas les déranger maintenant.

Melog, dont les antennes tournaient lentement, s'approche d'eux pour participer à leur discussion.

— Maintenant, cela est clair. L'hypothèse du sabotage est à cent pour cent retenue. Ève devra passer devant la Mère pour répondre de ses crimes.

— La Matriarche ne décidera de rien ! coupe Alessandro déterminé.

Je savais qu'elles causeraient des problèmes, ces étrangères.

Oh. On dirait que ça chauffe...

Il faut agir ! Elles jettent un sort à la Langue de l'Ouroboros !

Une vieille villageoise particulièrement perspicace se lève et crie :

— Sus aux étrangers !

Mais son mari a tôt fait de se lever et de la mater. Cependant, le silence ne tient plus et les questions de l'assemblée prennent d'assaut le Conseil.

— Que va-t-on faire de ces rescapés ? Nous ne mangeons déjà guère à notre faim.

— On a dit que cette explosion pourrait empoisonner l'eau du lac. Est-ce vrai ?

— Moi, je dis : Qu'on pendre ces étrangers, comme dans le temps de mon père !

— Grand-Père, rassieds-toi et cesse de dire des âneries !

— Tu feras une œuvre sur l'acceptation des étrangers, le vieux !

— Et toi sur l'acceptation des personnes âgées !

— Silence ! Seul le Conseil a le droit d'octroyer des punitions ! Cependant, nous noterons vos suggestions. Maintenant, si vous voulez bien vous taire et attendre la suite des événements...

— Faites confiance à la Langue de l'Ouroboros, n'oubliez pas ce que nous lui devons...

Sa discussion avec Lilith et Melog terminée, Alessandro regagne le monticule et demande aux gens de se taire, ce qu'ils font progressivement et non sans quelques protestations.

— Il semblerait qu'Antoine et Ève sont toujours en vie, terrés dans une grotte avec accès sur la mer.

— À mort ! crie en se levant le même vieillard, qu'une jeune fille tire par terre rudement.

— Solphir, vous nous composerez une œuvre sur l'acceptation des étrangers dans un premier temps et ensuite, sur le respect des assemblées, déclare Alessandro avant de poursuivre, nous ne statuerons pas du sort d'Antoine et d'Ève dans cette assemblée. Cette décision sera discutée plus tard au Conseil. Revenons aux événements de la Toussaint. Aux alentours de minuit, la foudre a frappé l'hélice

centrale et cela a provoqué l'explosion d'une pile nucléaire. Selon Melog, l'ingénieure de la Matriarche, cette catastrophe a eu lieu parce que les systèmes de défense étaient défectueux à la suite du sabotage d'Ève, qui exécutait alors le plan convenu dans la lettre d'Antoine.

— Nous allons tous mourir ! La radioactivité va nous tuer ! crie un jeune villageois provoquant un mouvement de panique général.

— Absolument pas ! Calmez-vous, laissez-moi vous expliquer ! Hurle Alessandro afin de couvrir le vacarme. Selon Melog, l'explosion de cette pile provoquera certes une augmentation de la radioactivité. Par contre, la pile étant minuscule, cette radioactivité restera confinée sous terre et ne s'étendra pas jusqu'à nous. Donc, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. La pile est enterrée sous des tonnes de pierres, et rien ne reliait la salle des machines, où elle se trouvait, au lac intérieur dont le plus proche affluent se trouve à quatre cents mètres selon la femme-insecte. Le calme regagne l'assemblée, mais les visages restent inquiets.

Et pourquoi on croirait cette petite femme masquée ?

Maudits étrangers ! Ils ont ramené leur apocalypse ici !

Quelle bande de cons... On devrait tous les pendre !

— Cette explosion a donc causé un effondrement de la Maison-Dieu. Selon toute apparence le submersible, le *Léviathan*, et sa capitaine ont été ensevelis par les débris. Les deux gardes du corps de la Matriarche ont également perdu la vie. C'est un miracle que le laboratoire ait survécu à la catastrophe. Melog s'y trouvait à essayer de remettre en ordre le système informatique saboté par Ève. Selon toute apparence, lors de l'explosion, Ève et Antoine n'avaient pas atteint les étages supérieurs de la tour et ils auraient eu le temps de s'enfuir sous terre. Pendant ce temps, les jumeaux et moi avons pu secourir les enfants, Melog et Fauve. Voilà pour la chute de la Maison-Dieu.

Enfin, en ce qui concerne les rescapés, ceux qui le désirent seront intégrés à la communauté. Je vous demande de faire preuve de patience avec eux, ils ont assez souffert. Laissons-leur le temps de se remettre.

Qu'il en soit ainsi puisque le Conseil l'a décidé.

Grr. Ils m'ont flanqué deux œuvres et n'ont pendu personne.

— Et qu'en est-il de cette Matriarche ? s'enquiert une femme de forte stature.

— Question judicieuse, répond Alessandro. Nous n'avons pas encore pris de décision. Elle est encore entre le rêve et la réalité. Elle délire, à peine consciente. Nous attendrons le temps qu'il faut, qu'elle soit apte à répondre de ses crimes devant le Conseil.

CHAPITRE II

UN AN PLUS TARD

La mer déferle sur les rochers surplombés par un balcon naturel sur lequel se trouve Chiméra qui est allongée sur une chaise, le visage sans expression pendant qu'une grande femme d'âge mûr lui brosse les cheveux. La Matriarche muette contemple l'horizon. Entre deux vagues, elle murmure de sa voix cristalline :

— L'espace-temps n'est pas linéaire, il est circulaire. Nos existences tournent en rond et les mêmes vérités doivent être réappries plusieurs fois.

Ah... Tu reviens. Reste. Ensemble nous accomplirons de grandes choses... Je t'aime mais je t'en prie, sors de cette catatonie dans laquelle tu nous tiens depuis l'effondrement de ta tour. Avant ma vie était d'un tel ennui, Antoine ne faisait rien qui vaille. Mais depuis ton arrivée, je suis descendu dans les profondeurs de la terre, j'ai été au cœur de complots, j'ai possédé Fauve, j'ai vécu la torture de tes expériences. Je t'aime.

— Les quêtes de l'homme ne sont pas cumulatives mais sujettes à des répétitions infinies. Par contre, les pas se font plus sûrs avec l'expérience et l'œil voit plus loin dans certaines ténèbres.

Reviens, que nous vivions quelque chose d'exquis. Tu as vu comment Alessandro te regarde ? Nous remplacerons sa femme, nous aurons des enfants et ce sera une nouvelle œuvre pour toi. Allez, chasse Fauve et Lilith de tes pensées, tu peux encore conquérir ce village.

— Hmm, hmm. Des enfants.

Oui, c'est ça, reviens ma belle amour. Alessandro te désire. La Langue de l'Ouroboros et la Matriarche, ça sonne bien, non ?

— ...

Regarde cette femme, elle ne le mérite pas. Chiméra se retourne et observe la femme d'Alessandro qui lui sourit gentiment. Bienveillant et attentionné, le couple de l'Ouroboros s'occupe de Chiméra depuis la chute de la Maison-Dieu. *Quelle idiote, elle se croit bonne de prendre soin de toi. Mais bientôt, ils prendront tous soin de toi parce qu'ils t'obéiront, déesse alchimiste.*

— Mes Œuvres !

À l'extrémité du balcon, d'un trou dans la pierre, émergent Fauve et Lilith qui peinent à marcher jusqu'à Chiméra. Sans mot dire, la femme qui coiffait la Matriarche, se lève et quitte la terrasse. De hautes vagues s'écrasent sur la paroi, couvrant les soupirs de Lilith. Après un moment cette dernière s'approche, s'agenouille près de la Mère et lui prend la main qu'elle caresse affectueusement.

— C'est nous, tes Œuvres, oui Mère, c'est nous, gloire...

Fauve reste à l'écart et regarde lui aussi la mer, silencieux.

Ils croient que j'ai disparu, que je suis reparti de la mer à la Lune. Le regard centré sur l'horizon, la Matriarche reste de glace. Après un moment, elle fait sursauter le couple lorsqu'elle annonce :

— Nous sommes dans une spirale, tout a lieu dans une série infinie de courbes fermées.

Lilith pleure, et Fauve, qui l'aide à se lever annonce :

— Nous achevons ton Œuvre et retournons à la mer. À jamais.

FIN

EXTRAORDINAIRE ET SCIENCE-FICTION

AVERTISSEMENT

Cet essai ne constitue pas une synthèse des recherches sur la science-fiction. Son caractère subjectif tire son essence d'une posture d'écrivain — potentiel — de science-fiction mise en lien avec le genre science-fictionnel. Aussi, le chemin n'est pas sans raccourcis et sans jugements. Cet essai réflexif cherche donc à tracer une figure du romancier de science-fiction tout en visitant les rapports de pensée et de valeurs que j'entretiens moi-même avec l'écriture qui lui correspond.

*«C'est quand la planète Mars nous montre cette vie quotidienne
 C'est quand l'architecture se fait éblouissement
 C'est quand les repères temporels se confondent
 C'est quand on voit un robot gigantesque
 C'est quand les catastrophes se font cosmiques
 C'est quand l'esprit se prend de vertige devant les implications de cette fin du monde»*
 Henri Baudin in *La Science-fiction*

Lors de la rédaction de la partie création du mémoire m'est apparue la nécessité d'une réflexion sur la science-fiction, genre auquel s'apparente mon roman étant donné que l'action a lieu dans un univers anticipé. Bien qu'en cours d'écriture j'ai évité de m'attarder à la notion de genre, je réalise que j'ai emprunté un itinéraire propre à la science-fiction, surtout en ce qu'elle constitue une représentation distanciée de notre univers. Dans ce court essai, je propose une réflexion sur la représentation de l'*ailleurs* comme porteuse d'une vision du monde et — de manière sous-jacente, voire pernicieuse — d'une intention.

Les univers de la science-fiction offrent à l'auteur la possibilité de s'engager, de prendre position — indirectement — face aux systèmes de pouvoir de son époque. Cet engagement idéologique et philosophique atteint cependant ses limites lorsque s'impose la trame narrative. S'opère alors un conflit entre les intentions (philosophiques, sociologiques, idéologiques) de l'auteur et la direction prise par ses personnages, en tant que principes, archétypes — quelquefois inconscients —, qui influencent la trame narrative. Bien qu'il ne s'agisse pas de développer la notion de genre dans le cadre de cette réflexion, je débiterai en abordant certaines particularités propres à la science-fiction. Principalement, la dynamique créée par cette mise en scène distanciée de la réalité de l'auteur.

L'Ailleurs

Thème cher à la science-fiction, l'*ailleurs*, en psychanalyse, est l'équivalent de *l'autre* — ou le non-moi — , mais en tant que lieu. On parle de *l'ailleurs* pour traduire tout monde non mimétique, c'est-à-dire «pas ici, pas maintenant». En un autre lieu. C'est la forêt magique, la grotte habitée par un dragon, le château du vampire, mais aussi — en science-fiction — la planète Mars, le vaisseau spatial, etc. *L'ailleurs* de la science-fiction a ses constituants propres au genre ; il n'est pas un monde merveilleux où vivent des fées. Au cours de cette première partie, je tenterai de cerner les limites de cet *ailleurs* et de comprendre comment il s'est bâti dans le cadre de *La Langue de l'Ouroboros*.

Débutons en spécifiant que le récit de science-fiction se développe à partir d'une prémisse scientifique qui se veut, dans une certaine mesure, réaliste. Cette prémisse implique que «l'autre monde» est «autre» à la suite d'un événement, ou d'un développement technologique qui est de l'ordre du cognitif, c'est-à-dire d'une certaine rigueur scientifique ; la magie et le fantastique n'ont donc pas leur place dans les univers de la science-fiction. Darko Suvin, dans un essai intitulé *Pour une poétique de la science-fiction*¹, définit ce genre comme un :

récit de fiction déterminé par un procédé littéraire essentiel : la présence d'un temps, d'un lieu et/ou de personnages qui sont 1) *radicalement* ou au moins *surprenamment* [*sic*] *différents* des temps, lieux et personnages empiriques de la fiction «mimétique» ou réaliste ; 2) qui néanmoins — dans la mesure où ils diffèrent d'autres genres «fantastiques», c'est-à-dire dépourvus de validation empirique — sont perçus en même temps comme *non impossibles* dans le cadre des normes cognitives que la science-fiction est — *potentiellement* — le lieu d'une puissante *distanciation*, laquelle se trouve validée par le prestige et le pathos particuliers aux systèmes normatifs de notre moment historique.²

¹ Darko Suvin, *Pour une Poétique de la science-fiction*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977, 228 p.

² *Ibid.*, p. 2.

De cette définition, je retiens qu'il y a de la science-fiction lorsqu'on dépasse (lorsqu'on se *distancie*) les limites admises du réel — de l'ici maintenant —, tout en restant lié à ce dernier par un cadre qui, bien que fictif, s'avère plausible sans le recours au merveilleux. L'*ailleurs* constitue dès lors une extrapolation de notre univers à la suite d'une innovation technologique importante et/ou d'un événement qui mène à un bouleversement des structures sociales, politiques, etc. Ainsi, un des aspects de l'univers distancié implique un changement des modes de vie et se trouve intimement lié au cadre du récit de science-fiction en ce qu'il permet l'émergence d'une réalité plausible.

Dans *La Langue de l'Ouroboros*, l'acte de distanciation se fait à partir de la fonte des glaciers à la suite de laquelle plusieurs continents inondés deviennent inhabitables. Cela permet au cadre fictionnel de brouiller les repères conventionnels en situant le récit *ailleurs*. Les changements climatiques permettent l'émergence d'un surplus de signification en ce qu'ils posent, de manière sous-jacente à la trame narrative, une problématique plus vaste que la quête des personnages et qui n'est pas traitée de front à l'intérieur du récit. On verra plus loin que ces composantes de l'univers fictionnel engagent le lecteur sur une voie interprétative précise.

De l'Étrangeté réaliste

La grande différence entre l'*ailleurs* de la science-fiction et celui du merveilleux réside dans le contrat avec le lecteur. La science-fiction, contrairement au merveilleux, au mythe et au fantastique, ne demande pas au lecteur de croire à un univers magique, mais tente plutôt de rendre l'*ailleurs* plausible, c'est-à-dire scientifiquement crédible. Darko Suvin écrit d'ailleurs : «c'est l'élément de connaissance — souvent strictement scientifique — qui devient la mesure de la qualité esthétique et du plaisir que l'on tire de la science-fiction.³» Cependant, l'enjeu réside avant tout dans l'acceptation, par le lecteur, du contrat fictionnel. Si l'élément

de connaissance est essentiel et peut ajouter au plaisir que le lecteur tire du texte, il y a un équilibre à tenir. Par exemple, en tant que lecteur, je ne souhaite guère trop de précisions techniques à propos des machines, précisions qui ancrent peut-être le récit dans la réalité mais qui deviennent lourdes dans certains romans. Cela tient aux attentes que j'ai en pénétrant dans un récit de science-fiction. J'accepte les innovations technologiques aussi longtemps que celles-ci ne font pas appel à la magie. Le texte de science-fiction doit donc, effectivement, tenter d'expliquer ses extrapolations à partir d'un discours scientifique en évitant la métaphysique et le fantastique. Cependant, cette extrapolation scientifique peut être fictive et pour l'instant peu réaliste. En tant que lecteur, il importe peu de savoir si l'avènement de telle technologie est *réellement* possible, l'intérêt réside plutôt dans les changements et dans les constructions sociales mises en scène à la suite de son application.

La Distanciation

L'*ailleurs* de la science-fiction n'est pas un lieu complètement étranger, mais plutôt distancié, en ce sens qu'il prend racine dans une réalité qui, de prime abord, semble plausible. Ainsi, les territoires de la science-fiction participent d'une certaine façon à notre réalité puisque l'imaginaire qu'ils déploient constitue en quelque sorte un reflet de notre univers. Cela implique aussi une réflexion *sur* la réalité, laquelle, par le procédé créateur, est davantage transformée que simplement reflétée. En fait, l'écrivain de science-fiction retravaille le réel afin de mettre en évidence certains aspects par une représentation différente du monde que permet l'anticipation et le développement scientifique.

³ *Ibid.*, p.20.

Les étrangers — utopiens, monstres ou simplement êtres «différents» — sont des miroirs de l'homme tout comme le pays inconnu est le miroir de son monde. Mais bien entendu ce miroir ne réfléchit pas seulement : il déforme ; c'est une matrice vierge et une dynamo alchimique. Le miroir est un creuset.⁴

L'acte de distanciation est avant tout un acte d'imagination, de réinvention du monde. En science-fiction, cette réinvention peut fonctionner comme cadre du récit, et en constituer la trame de fond, la toile sur laquelle s'inscrit la fiction. L'avantage de la distanciation est de permettre d'élaborer le récit dans un lieu inconnu, non donné, en ce sens qu'il est davantage à interpréter que convenu. Ainsi, l'existence de l'*ailleurs* juxtaposé à certains points de repère dit réalistes déstabilise le lecteur et influe en faveur d'une relecture de ces points de repère. À titre d'exemple, on sait que la fonte des glaciers est un phénomène existant ; cependant, une fiction qui aurait comme point de départ un monde inondé à la suite de la hausse du niveau des mers, en situant le phénomène à un stade plus avancé, en proposerait une autre vision, voire une *réinterprétation*.

Parce que l'acte de distanciation implique un éloignement, il semble pertinent de se demander comment a lieu cette mise à distance. C'est en déplaçant son point de vue dans un *ailleurs* qui conserve certains reflets de la réalité que l'écrivain de science-fiction prospecte dans un connu inconnu et emprunte des voies à peine défrichées qu'il ouvre par la fiction. La distanciation permet ainsi à l'imaginaire de se déployer en parallèle avec l'évolution humaine — technologique, sociale, philosophique, etc. La science-fiction constitue un genre qui peut facilement être vu comme prophétique puisque, comme le définit Suvin, son point de départ est «une hypothèse fictive («littéraire») développée avec une rigueur totalisatrice («scientifique»).⁵» Cependant, l'aspect prophétique de la science-fiction n'en constitue pas sa visée principale. En effet, il ne s'agit pas tant d'imaginer ou de deviner quelle sera la condition humaine dans un futur proche ou éloigné, mais plutôt

⁴*Ibid.*, p.13.

⁵*Ibid.*, p.14.

de déterminer comment le monde des hommes se trouverait différent, s'adapterait à une nouvelle réalité créée par une découverte scientifique importante, une catastrophe écologique ou simplement l'application d'une dystopie — comme dans le cas de *1984* de George Orwell⁶.

Prospecter dans l'inconnu

L'inconnu et l'*ailleurs*, lieux de la redécouverte et de la réinvention, fascinent l'écrivain parce qu'ils permettent différentes élaborations du contact à la réalité. Par la science-fiction, il peut ainsi sortir des schémas de pensée que renferment les lieux communs, afin de construire une vision du monde à partir de celle de personnages issus d'un univers étranger au nôtre. Cela revient à tenter de comprendre le monde à la lueur d'événements qui n'ont pas nécessairement eu lieu, qui n'auront peut-être jamais lieu, mais qui restent cependant «existants» dans la mesure où ils planent dans l'imaginaire collectif en tant que possibilités d'un pur avenir. Une fois que le souci de plausibilité a été respecté dans l'élaboration des éléments propres à cet univers fictif, leurs résultantes suivent une logique qui dépasse souvent la visée initiale du texte. André Carpentier dit de l'écrivain qu'il :

[...] se maintient sans cesse dans la recherche de territoires nouveaux où risquer, voir où perdre la certitude de son identité. Il avance dans le connu sans que nécessairement l'inconnu ne recule. Et plus il progresse dans ce travail, plus le compréhensible lui semble absurde et, corrélativement, plus l'incompréhensible lui semble nécessaire.⁷

Cette affirmation rejoint un autre aspect du plaisir à écrire l'*ailleurs* : se distancier du «ici maintenant» offre la possibilité de le comprendre autrement par analogie fictive. En quelque sorte, la science-fiction ne cherche pas tant à acquérir

⁶ George Orwell, *1984*, Paris, Gallimard, 1966, 447 p.

⁷ André Carpentier, «La Science-fiction comme genre prospectif» In *Au Cœur de l'avenir. Littérature et anticipation dans les textes et à l'écran. Actes du séminaire international de l'Aquila* (29-30

une meilleure connaissance du futur qu'une compréhension autrement éclatée du présent. Et l'écrivain de science-fiction, en prospectant dans l'inconnu, explore celui-ci et peut ramener dans le connu l'objet de ses découvertes. À titre d'exemple, dans la décennie soixante-dix, plusieurs écrivains de science-fiction ont construit des dystopies post-apocalyptiques à la suite d'une hypothétique guerre atomique. Ces univers ont permis de mieux comprendre les enjeux de l'utilisation de l'arme nucléaire et peut-être de prendre la mesure de la frayeur que nous feignons collectivement d'ignorer.

Nous aborderons plus loin le transport idéologique qui découle de la science-fiction, mais pour l'instant, revenons à la précédente citation de Carpentier et à ces *territoires nouveaux où risquer son identité*.⁸ Je crois que *l'ailleurs* amène forcément un repositionnement, puisque l'identité sortie de son contexte réel ne peut se rattacher à ce qui est connu. Ainsi l'incompréhensible devient-il nécessaire afin de retravailler, de reforger des idées reçues, convenues — souvent à tort — à la lueur d'autres variables qui, même si elles ne sont pas effectives, n'en sont pas moins vraisemblables. C'est peut-être d'ailleurs pour cette raison que Carpentier dit plus loin : «L'écrivain d'anticipation écrit pour voir sombre, obscur, pour broser un tableau confus et incertain, pour fuir la lumière du nous-ici-maintenant qui nous constitue.»⁹ Bien que l'auteur de science-fiction ne cherche pas à prophétiser, ses séjours dans des futurs hypothétiques de son invention permettent de réfléchir à l'implication sociale de certaines tendances scientifiques, politiques, philosophiques, etc.

septembre 2000). Sous la direction de Novella Novelli. Préface d'Anna Paola Mossetto, L'Aquila, Angelus Novus Edizioni, 2002, p. 61.

⁸ *Id.*

⁹ *Ibid.*, p.60.

Séjour dans l'altérité

Bien que l'*autre* soit spécifique au non-moi, son élaboration dans l'écriture se trouve être intimement liée à la subjectivité de l'écrivain qui le représente. C'est à la manière d'un miroir renversé que la distanciation cognitive reflète une certaine vision du monde. Ces êtres étranges mis en scène dans la science-fiction incarnent l'intérêt de faire de la prospection à la fois par la création d'univers imaginaires et par l'invention de réalités aux normes différentes. qui obligent le lecteur comme l'écrivain à changer de point de vue et à comprendre l'*ailleurs*. C'est ainsi que la science-fiction propose un séjour dans l'altérité et amène le lecteur à visiter ces mondes distanciés dans lesquels elle l'immerge — et desquels elle émerge. Ainsi, la distanciation permet paradoxalement un rapprochement avec l'autre et avec l'*ailleurs* puisque la prospection se fait à l'intérieur des univers étrangers que la narration parcourt. À ce propos, Suvin dit de la science-fiction :

Au-delà de la recherche fantaisiste, du jeu sémantique sans référent défini, ce genre a toujours été lié à *l'espoir* de trouver dans l'inconnu un environnement idéal, la tribu, l'état, l'intelligence qui représenterait le Bien suprême (ou à la *crainte* et *l'horreur* de n'y trouver que son contraire). Il implique, de toute manière, la *possibilité* d'autres systèmes, de coordonnées co-variantes et de champs sémantiques singuliers.¹⁰

Le plausible joue ici un rôle fondamental puisque le séjour dans l'altérité n'a de valeur que dans son cadre. Et c'est la force de la science-fiction que de créer des fictions représentant l'*ailleurs* comme possible afin d'en explorer les avenues à l'aide d'une trame narrative.

Ici, l'écrivain se trouve face à un des défis principaux de la science-fiction : écrire en équilibre entre deux tendances, soit explorer les possibilités multiples que

¹⁰ Darko Suvin, *op. cit.*, p.13.

lui offre l'extrapolation, tout en laissant place à l'affabulation, qui n'offre pas toujours la chance de visiter tous ces chemins ouverts dans l'*ailleurs*. Puisque cet *ailleurs* passe par le filtre des personnages qui y vivent, il apparaît que la quête des protagonistes joue pour beaucoup dans l'exploration. En ce qui me concerne, le séjour dans l'altérité s'est heurté à la barrière de ce qu'imposait le récit et les personnages.

À la volonté de base d'explorer l'univers, s'est juxtaposée la nécessité de donner aux personnages le dernier mot. Les protagonistes en tant que principes demeurent plus importants que la prospection et le premier souci de vraisemblance à respecter constitue la logique de leurs actions. Parce que c'est par eux que passe la découverte de l'*ailleurs*. Dans *La Langue de l'Ouroboros*, j'en suis arrivé à la conclusion que les personnages devaient être encore plus crédible que l'univers dans lequel ils évoluent. Aussi m'apparaissait-il important d'éviter de n'en faire que des prétextes à l'exploration de cet univers distancié. Cet aspect de crédibilité des personnages rejaillit sur l'ensemble de l'œuvre de science-fiction et s'avère déterminant afin de rendre l'univers plausible. Aussi il appartient à l'écrivain de faire vivre ses personnages en les confrontant aux réalités engendrés par l'extrapolation parce que la personnalité des protagonistes résulte de leur contact au monde. Ainsi il m'apparaît important de ne pas négliger les implications philosophiques, psychologiques et sociologiques d'univers extraordinaires.

Temporalité et science-fiction

L'acte de distanciation, en permettant l'extraordinaire, brouille les pistes et rend impossible pour le lecteur d'avoir une perception arrêtée de l'univers fictif. Aussi, un récit qui a lieu dans l'*ailleurs* comporte-t-il davantage d'espaces blancs ouverts sur l'inconnu qu'un autre se déroulant dans le cadre d'une époque historique précise. À ce titre, un roman qui se veut le reflet de notre monde doit se préoccuper de rendre ce reflet crédible en se souciant de ne pas en dépasser le cadre convenu,

alors que la science-fiction peut se permettre de repousser ces limites — même si elle est tenue de respecter certaines bornes — et d’extrapoler.

Cependant, l’écrivain de science-fiction n’est pas tenu de situer son récit dans le continuum espace-temps. À titre d’exemple, *La Langue de l’Ouroboros* pourrait avoir lieu sur une autre planète que la Terre. Mais, mises à part les apparences, rien ne permet au lecteur de conclure hors de tout doute qu’il s’agit bien du lieu du récit. D’autre part, la science-fiction n’est pas davantage confinée au futur que le fantastique ne l’est à au XIX^{ème} siècle. Un récit de science-fiction pourrait avoir comme cadre la société maya qui utiliserait des technologies inconnues, faisant appel à l’énergie solaire, et ce, avant la découverte de l’Amérique.

Comme on le voit, la science-fiction n’appartient pas à une période précise et ne se soucie pas toujours des repères temporels. Seul l’acte de distanciation cognitive reste primordial et apparente le récit à la science-fiction. Par ailleurs, cette absence de limites précises permet au genre d’élargir ses horizons et de réinventer le monde par le biais de la fiction. Ce qui m’amène ici à longuement citer ce passage de Pierre Ouellet qui fait le pont entre cette partie et la prochaine. À mon avis, la science-fiction constitue le lieu parfait pour mettre en scène :

[...] cette question de fond de la *politéia* vécue comme espace propre à la co-existence, qu’il faut à tout instant «re-fictionner» ou imaginer autrement, dans des paroles et des images où se noue, dénoue et renoue le lien social, où se réinventent et se redécouvrent nos manières d’habiter et de naviguer dans des lieux communs qui ne sont pas nécessairement des lieux familiers, des chez-soi ou des maisons, des états ou des cités bien protégés par les frontières ou les enceintes d’une identité ou d’une mêmeté, mais des espaces inconnus, non encore identifiables, où se manifeste l’altérité essentielle à tout devenir et à toute histoire, qui n’est pas proprement mémoire de soi mais imagination de l’autre, par quoi l’on *vient* au monde et le monde nous *arrive*, en un mouvement où être est apparaître autrement à chaque instant.¹¹

¹¹ Pierre Ouellet, *Le Sens de l’autre*, Montréal, Liber, 2003, p.19.

Ainsi l'imaginaire de la science-fiction s'insère-t-il bien dans cette pensée puisqu'en parcourant des espaces inconnus, il réinvente l'autre et le monde, se distanciant du connu afin de mieux en saisir l'altérité. Un des exemples les plus significatifs me semble être celui d'un roman de William Gibson, intitulé *Neuromancien*¹², dans lequel le réseau informatique est représenté comme un monde parallèle où les programmes prennent des formes physiques et exposent ceux qui tentent de les violer à des conséquences pouvant aller jusqu'à la mort. Ce récit, qui réinvente l'univers informatique, pose la problématique des réalités virtuelles et de l'intelligence artificielle, tout en adoptant le point de vue de l'utilisateur. Par le biais de l'innovation technologique, la science-fiction permet un repositionnement face au connu — Internet — et, de la sorte, remet le monde en perspective par rapport à ce qu'il n'est pas — l'altérité — mais à ce qu'il pourrait potentiellement devenir.

L'Imaginaire

L'imagination constitue une des facultés les plus suscitées chez l'écrivain de science-fiction, qui ne s'occupe pas de simplement refléter la réalité mais vise à s'en inspirer afin de mieux la transformer. Sans s'étendre trop longuement sur le sujet, il me semble pourtant primordial de visiter les notions d'imagination et d'imaginaire dans le cadre de cette réflexion. Dans un premier temps, lorsqu'on parle d'imaginaire, il importe de définir le lien entre les images et la conscience de laquelle elles émergent. Afin d'explicitier cette notion référons-nous au *Dictionnaire de la littérature*¹³, où Éric Bordas explique que pour Bachelard : « L'image naît ainsi du désir et exprime tout ensemble un sentiment et une réalité. L'imaginaire est la synthèse sensible de ces images, à la fois capacité et représentation des phénomènes d'identification en termes d'altérité ou d'identité.¹⁴» De cette définition, je retiens que

¹² William Gibson, *Neuromancien*, Paris, Édition La Découverte, 1985, 319 p.

¹³ Éric Bordas, «Imaginaire» in *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, 654 p.

¹⁴ *Ibid.*, p.290.

l'imaginaire se construit à travers un ensemble d'images provenant à la fois des désirs et de la réalité et qu'il est intimement lié aux phénomènes d'identification. Cela signifie que l'imagination constitue un processus qui vise à permettre aux désirs de se donner une forme réelle, celle de l'image. Ensuite, il semble pertinent de distinguer ce qui participe à la conscience *imaginante* qui représente globalement l'imagination et, d'autre part, la conscience *imageante* qui est la capacité de transformer les idées et de les représenter en images littéraires. J'aborde ces aspects de l'écriture — l'imagination et la mise en mots — parce qu'ils me semblent inséparables d'une posture intimement liée à la représentation de l'extraordinaire, en tant que ce qui est inusité, exceptionnel, hors de l'ordre normal — attendu — des choses. Ainsi, selon ce point de vue, le genre se définit dans la conscience *imageante* qui propose différentes représentations de la réalité.

À titre d'exemple, le merveilleux a recours à la magie et à l'inexplicable afin de construire son univers et de critiquer la réalité en la *métaphorisant* à travers des représentations symboliques. Le fantastique, autre genre faisant appel à l'extraordinaire, fait cependant surgir ce dernier dans un univers très réaliste, cela afin de scandaliser la raison et d'ainsi déstabiliser le lecteur. Il s'agit là d'un imaginaire mis au service de l'inconscient et qui touche peu à l'aspect social des choses, sinon afin de critiquer certains types d'actes perpétrés par les protagonistes.

Concernant *La Langue de l'Ouroboros*, j'entraîs dans la rédaction avec l'idée que l'extraordinaire doit être une représentation efficiente du contexte social duquel il émerge. En ce sens, ma pensée rejoint celle de Henri Baudin pour qui : « [...] toute littérature d'imagination qui peut prendre son essor par rapport au rationalisme, au «réalisme», au vraisemblable, traduit fidèlement le fil de nos rêves et la mythologie plus ou moins personnelle qui les sous-tend.¹⁵ » J'ai découvert que, autrement fascinante, la science-fiction permet d'inventer — ou plutôt de réinventer — le monde en fonction de pures potentialités actuelles. L'anticipation permet de faire

¹⁵ Henri Baudin, *La Science-Fiction*, Paris-Montréal, Bordas, 1971, p.111-112.

ressortir les manques de notre société qui, étant représentée autrement, revisite sous un nouvel œil le commun, l'acquis, l'oublié. À cet effet, je juxtaposerais cet aspect de la science-fiction avec une pensée de Pierre Ouellet :

Cet art de façonner ce qui est *autre* ou *en puissance*, ce qui ne s'est pas encore réalisé, ce qui n'advient qu'en survenant, qu'on n'attend pas mais vers lequel on tend par la seule force de la parole et du regard, c'est précisément ce que l'on appelle *fiction*, soit l'invention du monde et de soi-même comme pur à-venir, apparaître sans fin, irréductible à l'être ou à son identité.¹⁶

Je reviens ici au cadre plus large de la fiction avec ces paroles qui reflètent en grande partie la nature de mon engagement envers l'écriture. Dans le cadre de ma démarche, «façonner ce qui est *autre* ou *en puissance*» se fait en lien avec la science-fiction, qui propose une redéfinition, une *décompréhension*, une déconstruction de notre monde. Ainsi, l'imaginaire devient une réflexion sur les systèmes, sur la société et, globalement, sur le rôle de l'être humain dans ces engrenages gigantesques.

L'Ailleurs comme miroir de la réalité

Selon une approche plus sociologique de l'écriture, les œuvres émergent toujours en lien avec le contexte social duquel elles sont issues. Malgré sa nature particulière et son affiliation à l'extraordinaire, la science-fiction ne fait pas exception à cette règle, bien au contraire. Citons ici Kingsley Amis, selon qui : «Few things reveal so sharply as science fiction the wishes, hopes, fears, inner stresses and tensions of an era, or define its limitation with such exactness.¹⁷» L'anticipation est porteuse de changements qui prennent racine dans l'ici-maintenant de l'auteur, lequel amplifie souvent une tendance, un progrès technologique, afin de métamorphoser son univers actuel en *ailleurs* ; en une réalité autre. Quelquefois, l'innovation amène une extrapolation positive, comme dans le cas de *Fondation*¹⁸ d'Isaac Asimov, où

¹⁶ Pierre Ouellet, *op. cit.*, 250 p.

¹⁷ Kingsley Amis, *New maps of hell*, Paris, Payot, 1960, p.11.

¹⁸ Isaac Asimov, *Fondation*, Paris, Denoël, 1978, 236p.

l'énergie nucléaire fait progresser l'humanité, lui apportant des outils qui garantissent sa paix et son évolution. Ce roman, qui a été écrit dans les années suivant la catastrophe d'Hiroshima, propose une vision rassurante des technologies atomiques qui faisaient si peur à l'humanité. Par contre, Asimov demeure une exception et dans la plupart des cas, les extrapolations agissent comme un avertissement, une voie à ne pas suivre.

Prenons encore l'exemple du nucléaire, mais cette fois-ci dans *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*¹⁹, une œuvre post-apocalyptique de Phillip Kindred Dick. Dans le cas présent, le lecteur se trouve face à une vision négative et pénètre dans un univers sombre et dépravé aux lendemains d'une guerre atomique qui a transformé la planète en vastes ruines. Par de telles extrapolations, la fiction dénonce les dangers de l'utilisation de l'arme nucléaire, préoccupation très actuelle dans les années de la Guerre froide, époque à laquelle fut rédigé le roman. Ainsi, par la présence d'un temps, d'un lieu ou de personnages radicalement différents de ceux des fictions mimétiques dites réalistes, la science-fiction en arrive à une représentation efficiente des craintes et aspirations sociales actuelles. Efficiente parce que :

La cognition n'implique pas seulement une réflexion *de* la réalité, mais aussi une réflexion *sur* la réalité. C'est un procédé créateur tendant à une transformation dynamique, plutôt qu'un simple reflet de l'environnement de l'auteur. Cette méthode typique de la science-fiction est d'essence *critique*, souvent satirique : dans les cas les plus significatifs, elle combine les ressources de la raison et le doute méthodique.²⁰

La distanciation cognitive constitue un effet créé par la science-fiction qui se produit lorsqu'à l'anticipation et à l'imaginaire se joint l'aspect de la connaissance scientifique — en ce qu'elle permet des extrapolations plausibles. La cognition, pour

¹⁹ Phillip Kindred Dick, *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, Paris, Champ libre, 1976, 250p.

²⁰ Darko Suvin, *op. cit.*, p. 17.

Suvin, permet d'enraciner la fiction dans la réalité et, par l'imaginaire, de revisiter, réinventer cette réalité afin de mettre en lumière certaines de ses facettes autrement cachées. L'*ailleurs*, l'inconnu, loin d'être complètement étrangers, tirent leur existence de la faculté de l'auteur à transposer — transporter — des problématiques de son époque dans un autre environnement. Sans doute est-ce à cet effet que Henri Baudin dit de l'imaginaire qu'il est : «[...] la science exacte des solutions possibles. Il n'est pas un monde parallèle laissé à l'esprit pour le dédommager de ses échecs dans la réalité extérieure. Il est une force destinée à combler le fossé qui sépare l'intériorité de l'extériorité. »²¹ Je rajouterais que je conçois ici l'intériorité dans le même sens que Kingsley — souhaits, craintes, espoirs, peurs de l'être humain et de son époque.

Sous-texte

Un des aspects étonnants de la science-fiction se trouve dans ses constructions imaginaires qui restent en sous-texte, en arrière du récit, comme une toile de fond sur laquelle s'inscrit le cours de l'action perpétrée par les personnages. Ainsi, le côté cognitif de la distanciation ne constitue pas l'intérêt principal du récit, puisque dans la science-fiction, la fiction doit l'emporter sur la science et, comme le dit Henri Baudin :

L'attrait est opéré, non par cette thèse, mais par l'affabulation qui la porte ; l'imagination n'est pas au service de l'élucidation de problèmes philosophiques, c'est au contraire la problématique liée implicitement ou non à l'affabulation qui sert à enrichir celle-ci. En SF, le critère reste avant tout *littéraire*, en prenant cette épithète à son sens large (et non à celui, limitatif, de «bien écrit.»)²²

En situant l'intérêt au niveau de l'affabulation plutôt que sur la thèse, Henri Baudin rappelle que la trame narrative qui constitue l'enjeu de tout récit. Si la fonction des diverses constructions d'univers autres est de bâtir le contexte dans

²¹ Henri Baudin, *op. cit.*, 160 p.

²² *Ibid.*, p. 78-79.

lequel se déroule le récit tout en repoussant les frontières du «réalisme» — ajoutant de la sorte un surplus de sens — il n'en reste pas moins que ce sont les personnages qui portent — et déplacent — la fiction à travers les «décors» signifiants de la science-fiction.

Dans le cadre de la rédaction de *La Langue de l'Ouroboros*, garder l'équilibre m'obligea à faire plusieurs choix déchirants. Entre autres celui de limiter l'extrapolation à ce qu'en exigeaient les personnages tout en conférant une portée idéologique au processus de distanciation. Par la mise en scène de mon univers, je voulais aller au-delà du décor fantaisiste bon seulement à exciter mon désir de mettre en scène des images extraordinaires. Ce qui m'amène à penser que l'*ailleurs* doit être signifiant au delà des personnages, sans quoi il ne constitue qu'une construction en manque d'esthétisme et on se retrouve face à des sous-genres de la science-fiction. Parce qu'en sous-texte des fictions aux univers extrapolés se dessine une vision à l'origine d'un monde qui ne constitue pas un simple décor. À ce propos, je crois que la science-fiction doit patrouiller en marge de la certitude, non pour acquérir la connaissance du futur mais pour obtenir une meilleure compréhension du présent. Dans la science-fiction, l'anticipation créée par l'acte de distanciation cognitive ne se limite pas à une tentative de divination, mais elle amène plutôt une représentation efficiente par la reconstruction de l'ici dans l'*ailleurs*.

Esthétique et science-fiction

Il n'en reste pas moins que les extrapolations de la science-fiction permettent une immense liberté dans la création de formes nouvelles résultant souvent de l'hybridation de plusieurs genres. À titre d'exemple, l'univers de *Dunes*²³, de Frank Herbert, confronte la tribu des *Freeman* à la société ultra technologique des divers clans qui luttent pour le contrôle de l'épice. Esthétiquement, cela se joue entre deux

²³ Frank Herbert, *Dunes*, Paris, Laffont, 1972, 600p.

univers : d'une part le désert — que du sable et du vide — et d'autre part les habitations des familles, espaces clos et refermés sur eux-mêmes pour des raisons de sécurité. L'adaptation cinématographique de David Lynch montre bien cette hybridation d'esthétiques différentes que permet la science-fiction. Qu'on pense au clan *Bene Gesserit* dont les particularités semblent héritées des sœurs de l'Église catholique et des sorcières du Moyen Âge. À ce propos, Henri Baudin dit que :

La science-fiction est susceptible d'absorber, dans la trame de sa cohérence, tous les aspects de l'univers. Projet évidemment infini, mais qui la pose bien comme une culture, ou plutôt comme une sub-culture, puisqu'elle n'est pas close et qu'elle entretient des relations avec les débris de la culture générale éclatée [...] ²⁴

Comme on le voit, la qualité inclusive de la science-fiction lui permet d'englober notre univers et de le représenter de multiples façons bien au delà des extra-terrestres et des vaisseaux spatiaux. La caractéristique esthétique de la science-fiction réside dans sa capacité d'incorporer une multitude de thématiques extraordinaires variées ce qui fait en sorte que ce genre laisse une vaste place à l'imaginaire et permet aux créateurs de s'inspirer de la réalité sans pour autant devoir y rester collés. Aussi semble-t-il pertinent de s'attarder sur les effets qu'engendrent ces intégrations. La science-fiction, en mélangeant des éléments hétéroclites et en les sortant de leur contexte usuel, permet de les *décomprendre* et de les considérer sous d'autres perspectives. En ce sens, la science-fiction pense et repense les constituants de notre monde autrement, à partir d'éléments lui appartenant en propre. En revisitant le banal, ce que l'on ne voit plus par la force de l'habitude ou encore les idées reçues, ce qui semble désuet ou à venir, l'auteur peut réussir à faire émerger de nouvelles visions du monde et ainsi créer une représentation efficiente de notre époque. Cela rejoint la pensée de Darko Suvin qui, en parlant de la science-fiction, dit : «[...] elle ne pose pas de questions sur l'homme et le monde ; elle demande : quel homme ? ;

²⁴ Henri Baudin, *op. cit.*, 1971, p.136.

dans quelle sorte de monde ? ; et pourquoi tel homme dans tel monde ?²⁵» Cela afin de montrer que les chemins de la science-fiction visent à amener *ailleurs* que dans le domaine du convenu.

Contamination des genres

Dans le cadre de cet essai, il me semble impossible de passer outre la notion de contamination des genres parce que les frontières qui les délimitent, loin d'être précises, ne permettent pas d'envisager un genre pur autrement que théoriquement. En effet, entre divers genres s'apparentant, il existe des zones communes. De même, il arrive qu'à l'intérieur d'un récit se trouvent des effets ou des constructions particuliers à différents genres. À titre d'exemple, dans *La Langue de l'Ouroboros*, se côtoient des éléments propres à la science-fiction mais aussi au fantastique et à la *fantasy*. Cette dernière se trouve évoquée par le rapprochement entre la science futuriste et l'aspect archaïque de l'ensemble formé par le petit monde de la Matriarche, alors que le Poisson-Lune, qui navigue aux limites du plausible, donne au récit sa touche de fantastique. *La Langue de l'Ouroboros* constitue un amalgame de genres dont l'intention originale était de faire un récit où prédomine la science-fiction. Cependant, rien n'empêche un genre d'en incorporer d'autres, bien au contraire.

On évitera de prendre pour mort du genre leur perversion obligée, qui, je dirais, en assure la survie sous une forme sans cesse en mouvement.[...] Les genres n'ont jamais cessé de se dissoudre et de se reconstituer, de se métisser, car ils sont incessamment tout à la fois en processus de genèse et en processus mortuaire — et mortifiant.²⁶

Ainsi, de cette citation d'André Carpentier, il se dégage que les genres connexes — comme la science-fiction, le fantastique, la *fantasy* et le merveilleux —

²⁵ Darko Suvin, *op. cit.*, p.15.

²⁶ André Carpentier, *op. cit.*, p. 64.

sont en quelque sorte appelés à se mélanger parce qu'ils font tous partie d'une même conscience *imaginante*, dans le cas présent, de l'extraordinaire. Aussi, selon ma vision, vouloir se limiter à un seul genre relève davantage de l'exercice de style que d'une nécessité de l'écriture. Et même si, en science-fiction, l'aspect plausible doit prédominer, rien n'empêche d'incorporer au récit des éléments *fantastiquants* — sujets à produire des effets propres au genre fantastique — qui, bien qu'inexplicables, ne discréditent pas pour autant la trame narrative. Il apparaît important de spécifier que l'effet *fantastiquant* réside dans la perception que se fait le lecteur de l'inexplicable, lequel ne constitue pas nécessairement le pôle contraire du plausible. Concernant la *fantasy*, ce genre est né d'une hybridation entre le merveilleux et la science-fiction. On y retrouve souvent un mélange de futur et d'archaïque ; des technologies dignes de la science-fiction, mais qui fonctionnent grâce à la magie, des reconstitutions extraordinaires de villes existantes, des voyages à travers des univers parallèles merveilleux, etc. C'est-à-dire que ce genre, sans avoir le souci scientifique de la science-fiction, en reproduit parfois les univers, de même qu'il peut mettre en scène des enchantements et des créatures étranges sans relever d'un imaginaire aussi féérique que le merveilleux.

Du Plausible et de l'inexplicable

Revenons maintenant à la science-fiction où l'inexplicable et le plausible peuvent être mis côte à côte sans que cela crée de paradoxe. L'un des critères fondamentaux de la science-fiction se trouve dans l'exigence d'une représentation plausible de l'extraordinaire. Le terme «plausible», plus approprié que «réaliste» ou «possible», désigne l'admissible, le vraisemblable. En science-fiction, ce qui est plausible élargit son champ thématique à l'ordre de la potentialité. Aussi s'agit-il de donner au récit un aspect crédible afin que le lecteur puisse le voir comme une extrapolation distanciée mais participant d'une certaine façon à ce fantasme que l'on nomme «réalité». Bien que leur union semble paradoxale, l'ensemble formé par le

vraisemblable n'interdit d'aucune façon l'introduction d'éléments inexplicables dans les récits de science-fiction. Parce que l'inexplicable ne contrarie pas nécessairement le plausible. De la sorte, certains espaces narratifs peuvent être aménagés de façon obscure afin de permettre l'émergence d'effets dits fantastiques qui ont lieu lorsque surgissent dans le monde réel des éléments qui ne semblent pas lui appartenir. L'inexplicable est avant tout l'inexpliqué. Aussi les espaces creux laissent-ils au lecteur le soin de remplir ces trous et, de la sorte, de décider par lui-même du point de vue à adopter. D'autre part, la réalité en soi comporte une bonne part d'inexplicable. Il apparaît donc inapproprié de tenter de cerner cette dernière avec une multitude de détails qui n'ajoutent souvent que de la lourdeur au récit. Bien que certains de ses aspects soient scientifiques la vocation première de la science-fiction n'est pas éducative. Il importe simplement que le lecteur croit aux extrapolations. C'est un peu en ce sens que Henri Baudin rappelle :

Pour Hitchcock, le spectateur ne vient pas chercher une tranche de vie, mais une tranche de gâteau, c'est-à-dire non pas l'image de sa condition réelle (donc, à la fois irréelle par l'assouvissement figuré de désirs, et apparemment réelle pour permettre l'illusion de cet assouvissement).²⁷

Bref, il faut que la raison soit motivée suffisamment pour croire à la fiction sans que le lecteur ne perde le fil de l'intrigue — et la tension dramatique — assommé par une profusion de détails techniques visant à le persuader que tout cela est bel et bien vrai. Aussi semble-t-il pertinent de revenir à cet adage selon lequel «la réalité dépasse la fiction» afin de constater l'inutilité de tenter de cerner à travers ses frontières un univers aux limites indéfinies. À ce propos, peut-être est-ce le rôle de l'écrivain que d'ouvrir la voie à d'autres visions du monde. Et comme le dit Pierre Ouellet dans *Le sens de l'autre*²⁸ : «L'artiste nous redonne le réel comme infiniment possible, non plus comme simple actualité : il nous refait don d'une «réalité» qui

²⁷ Henri Baudin, *op. cit.*, 1971, p.81.

²⁸ Pierre Ouellet, *op. cit.*, 250 p.

n'est pas une propriété puisqu'elle se maintient indéfiniment en une pure potentialité, jamais entièrement réalisable.²⁹» Pour poursuivre le raisonnement amorcé ci-dessus, je dirais que si la «réalité» n'est pas une propriété mais une pure potentialité, elle contient dès lors son lot d'étrangeté et, à travers ses constructions, la science-fiction constitue un genre idéal pour réunir dans un cadre réaliste le plausible et l'inexplicable.

Séduction de l'étrange

Habituellement, c'est dans les qualités du monde distancié qu'émerge l'aspect idéologique dans les récits de science-fiction. Par le biais des constituants de l'*ailleurs*, par le biais de la différence entre l'univers fictif élaboré et la réalité de l'auteur. Dans un premier temps, il y a la mise en scène d'une technologie ou d'une problématique dans laquelle évolueront les personnages. Déjà, dans le choix de traiter une problématique plutôt qu'une autre se trouve le début de l'engagement idéologique et la voie vers la critique. Ainsi, tel que mentionné précédemment, c'est par la construction qu'il fait de l'*ailleurs* que l'écrivain de science-fiction en arrive à déconstruire le monde — au sens de défaire un système par l'analyse, ici fictionnelle.

Cet aspect est central dans le cas de l'engagement idéologique, puisque c'est par le traitement du sujet présenté par l'auteur que l'engagement transparait. Cependant, cette démarche est pernicieuse puisque, apparemment, le traitement de la problématique ne se fait pas de front, en ce sens que c'est la trame narrative et les personnages qui occupent l'attention du lecteur. C'est par ailleurs ici que se trouve l'autre danger de la science-fiction : en faire une littérature purement idéologique. À ce sujet, j'aborderai plus loin les utopies et dystopies. Mais pour l'instant, revenons à ce procédé particulier à la science-fiction qui implique la mise en scène d'une thèse idéologique sur laquelle l'attention du lecteur est dirigée indirectement.

²⁹ *Ibid.*, p.13.

L'engagement de l'auteur dans cette thèse se traduit par la construction de l'univers et de ses constituants. Selon Henri Baudin :

C'est dire que l'emprise psychologique s'exerce directement de ce qu'a projeté l'auteur en son œuvre sur l'imagination du lecteur. Il ne s'agit plus d'une participation *médiate* de ce dernier, mais d'une participation *immédiate* aux structures de l'imaginaire manifestées par l'univers de cette création et à cet univers même. C'est cela qui constitue l'attrait de la science-fiction beaucoup plus que son éventuel caractère didactique de littérature «scientifique» ; ce dernier trait ajoute l'utile à l'agréable, mais ne saurait se substituer à l'attrait de l'imaginaire.³⁰

Il se dégage de cette citation qu'il est possible de former un *ailleurs* à l'intérieur duquel se développe un engagement. Ainsi, l'aspect idéologique est en quelque sorte dissimulé sous la trame narrative, dans la construction du monde. On pourrait même aller jusqu'à dire que le lecteur est manipulé par ce procédé : comme son attention est centrée sur les personnages, il ne s'aperçoit pas toujours du subterfuge. À ce propos, je ne peux m'empêcher de citer encore Henri Baudin qui dit des romans de science-fiction qu'ils :

[...]peuvent d'autant mieux être lus seulement comme tels (aventure merveilleuse, conceptions fabuleuses, etc.) que c'est cela seul que la plupart des lecteurs y trouvent ; il faut une lecture critique pour déchiffrer cette «image dans le tapis» bien que le tapis ait été tramé autour de ce dessin.³¹

Il arrive souvent en science-fiction que le devenir idéologique, sociologique et politique soit mis au service de la fiction dont il forme le point de départ et le cœur. Il faut dire que le cadre imaginaire du récit aide grandement à propager la thèse qu'il supporte, puisque la fiction lui donne un aspect séduisant par l'étrangeté de l'*ailleurs* et plaisant pour l'imagination. Cela implique aussi la possibilité pour l'auteur de ne pas endosser ladite thèse et de prétendre au pur exercice de la fantaisie. Surtout que dans la plupart des cas, en science-fiction, cette séduction idéologique projetée par

³⁰ Henri Baudin, *op. cit.*, 1971, p.119.

³¹ *Ibid.*, p. 66.

l'univers sert davantage à critiquer négativement ce qu'elle représente plutôt qu'à construire des utopies.

Afin de sortir du cadre très abstrait de cette notion de séduction de l'étrange, je crois qu'un exemple serait de mise. Prenons pour cela un des fameux romans d'Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*³². À l'intérieur de ce récit, le héros tente de s'échapper d'une société où les individus naissent en laboratoire et sont destinés à appartenir à une des trois classes sociales à partir desquelles leur destinée est décidée. Bref, dans ce meilleur des mondes, les êtres humains se voient dépourvus de la liberté de faire des choix. Cependant, cette société ne connaît pas la criminalité, la pauvreté et la faim. Il s'agit ici d'une critique du communisme poussée à son extrême, d'une critique de ce qui pourrait arriver si on matérialisait une utopie. La critique ne passe évidemment pas dans le ton neutre de la narration mais plutôt dans l'histoire qu'elle porte. Mais la séduction réside dans le fait que le lecteur, par un phénomène d'identification au personnage principal, se trouve également prisonnier de cet enfer aseptisé et est indirectement appelé à prendre position contre l'ensemble des constituants de l'univers représenté par Aldous Huxley. Cette prise de position n'est par contre pas d'essence critique puisqu'elle a lieu à travers une fiction dont le dénouement l'influence forcément. C'est d'ailleurs à ce titre que Henri Baudin dit : «Pour être moins ostensible, le message n'en est pas moins efficace : telle la publicité, persuasion d'autant plus insidieuse qu'elle est clandestine, la fiction, orientée de façon implicite, oriente son lecteur sans qu'il en ait conscience.»³³ Il faut dire aussi que comme le traitement idéologique passe par la fiction, cela donne à l'exercice un ton plus léger que dans le cas d'un texte clairement engagé.

Dans mon expérience d'écriture, j'ai trouvé que mes croyances se sont transférées au récit sans que j'en aie eu nécessairement conscience. La terre inondée marque mon engagement envers la cause écologique. Cependant, cela ne représente pas la critique principale de mon récit. Je crois davantage que la séduction de

³² Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes*, Paris, Presses Pocket, 1932, 284p.

³³ Henri Baudin, *op. cit.*, 1971, p.60.

l'étrange s'est opérée dans le cadre des confrontations entre la Matriarche, Alessandro et Antoine, chacun représentant un type idéologique. Cela étant dit, contrairement à mon intention initiale, je n'ai pas pu me résoudre à trancher et à faire un transfert précis. Cela marque peut-être ma posture qui est celle du non-engagement, finalement. Ainsi, au-delà de la contamination des genres, il y aurait une contamination idéologique, en ce sens qu'entre les *communautaristes* et les anarchistes, je n'ai pu clairement faire un choix. Je ne voulais par ailleurs pas faire un récit qui soit trop près de la réalité politique canadienne et québécoise — seul lieu où j'aurais pu m'engager contre un parti, un mode de gestion, un monde de corruption — craignant que l'engagement prenne le dessus sur la fiction. Aussi, je considère que l'engagement idéologique conscient est très secondaire dans *La Langue de l'Ouroboros*, récit qui tient davantage à l'interaction entre les divers protagonistes

Dystopie et utopie

La terre inondée, le régime totalitariste et le groupe d'idéalistes exilés mis en scène me font penser que les notions d'utopie et de dystopie doivent être abordées dans cette réflexion. Disons aussi que la science-fiction, par la construction de ses *ailleurs*, constitue un genre privilégié pour construire des mondes idéaux ou, au contraire, des enfers sur terre. Dans un premier temps, afin de bien saisir l'esprit de l'utopie, citons Jules Verne, ce pionnier de la science-fiction qui a un jour écrit :

Pourquoi ne réunirions-nous pas toutes les forces de notre imagination pour tracer le plan d'une cité modèle sur des données rigoureusement scientifiques ? [...] Pourquoi ne consacrerions-nous pas ensuite le capital dont nous disposons à édifier cette ville et à la présenter au monde comme enseignement pratique ?³⁴

Il semble intéressant de noter que le mot «utopie» signifie «nulle part» et qu'il a été utilisé pour la première fois par Thomas More qui s'en est servi afin de désigner

³⁴ Jules Verne, *Les Cinq cent millions de la Bégum*, Paris : Herzel, 1879, p.26.

l'État idéal qu'il a imaginé. L'utopie propose à travers la fiction l'élaboration d'un monde parfait selon la subjectivité de l'auteur. Dans *De beaux lendemains ?*³⁵, un recueil d'essais portant sur l'anticipation, Patrick J. Gyger remarque à propos des récits qui mettent en scène des utopies :

Enfin, sur le plan narratif, il faut noter le manque d'intérêt que représentent le plus souvent les utopies. Dans la plupart de ces récits, il ne se passe rien ou presque. La société est figée, tout comme l'action qui s'y déroule : c'est la description pure et simple d'une société heureuse dans un roman sans intrigue réelle, d'où une certaine faiblesse littéraire liée au genre. [...] La perfection est souvent un peu fade : il n'est pas interdit de penser que l'ennui du lecteur a peut-être, en partie, tué le discours utopique.³⁶

Peut-être est-ce justement à cause de cet aspect figé que la majorité des écrivains de science-fiction utilisent plutôt le contraire de l'utopie, la dystopie. Les régimes totalitaristes, les mondes post-apocalyptiques font partie de cette catégorie et il est à souligner que c'est souvent par le biais de l'utopie qu'arrive la dystopie. Parce qu'un monde parfait, pour le rester, ne peut se permettre d'écarts. Le chaos de la vie n'a pas sa place dans l'ordre impeccable de l'utopie. Ainsi, par la mise en scène de mondes utopiques, la fiction fait-elle la critique des idéologies qui mènent à ces constructions. Cette possibilité de mettre en scène le parfait permet de l'envisager et, de la sorte, de constater l'impossibilité des utopies. Personnellement, dans le passage intitulé *La mer des utopies* de la partie «création» de ce mémoire, le ton satirique s'est imposé à la narration, et ce qui à la base devait être le lieu d'une utopie a davantage servi à critiquer les idéalistes, leurs dérives et leur folie. Ainsi, de l'utopie, je suis passé à une petite apocalypse et à la confrontation des idéaux avec la réalité.

Les dystopies font souvent appel à la fin du monde, et la science-fiction regorge de mondes post-apocalyptiques. Que ce soit suite à une guerre atomique, au réchauffement de la planète, à l'écrasement d'un météorite, l'apocalypse sert toujours

³⁵ Gianni Haver, Patrick J. Gyger, *De Beaux lendemains ?*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2002, 213 p.

³⁶ *Ibid.*, p.24.

les mêmes desseins, critiquer la société et nous prévenir des dangers qui menacent la race humaine. À ce propos, j'en reviens à Patrick J. Gyger qui dit :

Bien sûr, la fin du monde a également valeur de mise en garde. Les récits apocalyptiques donnent aux écrivains de science-fiction la possibilité de décrire des sociétés qui ont implosé pour toutes sortes de raisons qu'ils seront ainsi à même de dénoncer : les relations conflictuelles entre hommes, la surpopulation, les mutations, etc.[...] Le genre apocalyptique apparaît donc comme un moyen aisé de porter un jugement sur notre société. Le ton utilisé, pourtant, n'est pas forcément grave et moralisateur, mais se fait parfois grinçant.³⁷

Ainsi, dans l'utopie et la dystopie se trouve également une critique sociale et quelquefois des traces d'un engagement de la part de l'écrivain. On peut donc constater que, par ses constructions d'apparence parfois fantaisiste, l'utopie et la dystopie s'ancrent dans la réalité afin de la transformer en ce qu'elle pourrait devenir, pour le meilleur mais plus souvent pour le pire.

Conclusion

Cette réflexion visait à creuser la problématique de l'extraordinaire dans la fiction, à partir de la science-fiction, que je considère comme le genre prédominant dans *La Langue de l'Ouroboros*. Dans un premier temps, par l'analyse des constituants de *l'ailleurs* en tant qu'univers de la science-fiction, j'ai esquissé un début de définition du genre dont les constructions fictives ont pour base notre réalité. C'est par le procédé de distanciation que s'opère ce que Darko Suvin nomme une *représentation efficiente* du monde. Cette représentation est dite efficiente en ce sens qu'elle remet en perspective certains aspects de la réalité — sociaux, technologiques — de l'auteur. Ensuite, à travers ses constructions de *l'ailleurs*, la science-fiction en arrive à prospecter afin de penser et de questionner certaines tendances qui, poussées à l'extrême, impliquent d'importants changements dans les modes de vie d'une société et des individus qui la composent. D'autre part, l'altérité joue un grand rôle

dans ces constructions fictives, puisque c'est au contact d'une réalité *autre* que la distanciation se fait. C'est dans un mouvement vers l'altérité que l'auteur en vient à reconstruire autrement le monde pour mieux le comprendre et le critiquer. Le potentiel imaginaire de la science-fiction lui permet de se servir de *l'ailleurs* afin de refléter la réalité et de la transformer en permettant d'extraordinaires hybridations. Ainsi sont mis en rapport des éléments en apparence hétéroclites, qui permettent l'émergence de nouvelles visions du monde. Cela se fait cependant souvent en sous-texte, derrière la trame narrative, qui demeure le vaisseau par lequel le lecteur entre dans l'univers fictif. Aussi l'affabulation doit-elle primer le sous-discours caché dans l'élaboration du monde de science-fiction. C'est ce que Henri Baudin nomme *la séduction de l'étrange*, cette capacité de la science-fiction à construire des univers qui portent en eux une idéologie — ou, plus souvent une contre-idéologie — transmise de façon indirecte, non par les personnages, mais justement par les conséquences que leur environnement a sur leur existence.

La *fantasy*, le merveilleux et le fantastique se retrouvent également à l'intérieur de *La Langue de l'Ouroboros* qui s'apparente cependant davantage à la science-fiction. Cette réflexion s'insère dans le cadre plus large d'une étude sur l'extraordinaire dans la fiction, de ses effets et de ses significations. Et comme les genres évoluent et ne se contentent pas des limites qu'on leur impose, j'ai l'impression que ma posture d'écriture est appelée à s'ouvrir sur d'autres conceptions de l'extraordinaire et peut se définir comme n'appartenant en propre à aucun de ces genres tout en les chevauchant tour à tour. L'extraordinaire est pour moi le moyen de rendre justice à un univers riche en sensations qui se retrouvent trop souvent banalisées sous l'égide de la réalité telle qu'elle est acceptée par la majorité. Ce n'est pas tant le monde de *La Langue de l'Ouroboros* qui me préoccupe, que ses personnages, qui sont à mon image et à l'image de la perception que j'ai des êtres

³⁷ *Ibid.*, p.28.

humains que je côtoie, prisonniers de leurs passions et dont la personnalité est issue de leur rapport au monde qui les entoure.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres théoriques

André Carpentier, «La Science-fiction comme genre prospectif» In *Au Cœur de l'avenir. Littérature et anticipation dans les textes et à l'écran. Actes du séminaire international de l'Aquila (29-30 septembre 2000)*. Sous la direction de Novella Novelli. Préface d'Anna Paola Mossetto, L'Aquila, Angelus Novus Edizioni, 2002, p. 59-85.

Aron, Saint-Jacques, Viala, Beudet, Bordas, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2004, 654 p.

Darko Suvin, *Pour une Poétique de la science-fiction*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1977, 228 p.

Gianni Haver, Patrick J. Gyger, *De Beaux lendemains ?*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2002, 213 p.

Henri Baudin, *La Science-Fiction*, Paris-Montréal, Bordas, 1971, 160 p.

Kingsley Amis, *New maps of hell*, Paris, Payot, 1960, 187 p.

Pierre Ouellet, *Le Sens de l'autre*, Montréal, Liber, 2003, 250 p.

Œuvres de fiction

Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes*, Paris, Presses Pocket, 1932, 284 p.

Frank Herbert, *Dunes*, Paris, Laffont, 1972, 600 p.

Isaac Asimov, *Fondation*, Paris, Denoël, 1978, 236 p.

Jules Verne, *Les Cinq cent millions de la Bégum*, Paris : Herzel, 1879, 241 p.

George Orwell, *1984*, Paris, Gallimard, 1966, 447 p.

Phillip Kindred Dick, *Les Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, Paris, Champ libre, 1976, 250 p.

William Gibson, *Neuromancien*, Paris, Édition La Découverte, 1985, 319 p.